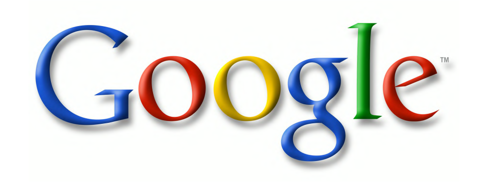

Google



2, 8

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

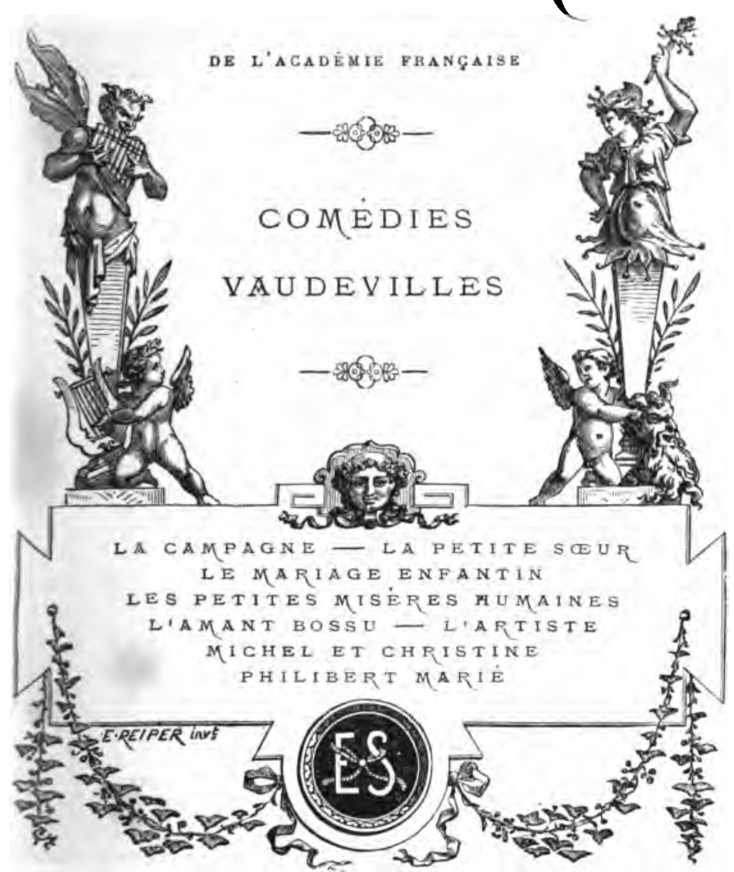
EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

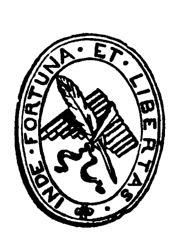


PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

II. — 8. 1876 17.



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau.

LA CAMPAGNE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. H. DUPIN ET MÉLESVILLE.

Théatre des Variétés. — 7 Mai 1821.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DUFOUR, marchand de Paris	MM. BLONDIN.
ALEXIS, son fils	LEGRAND.
GERVAIS, fermier.	LEFEBVRE.
PIERROT, garçon de ferme	VERNET.
EUSTACHE, garde champêtre.	FLEURY.
GROSJEAN, adjoint	ODRY.
Mme SIMONNEAU, aubergiste.	Mmes BAROYER.
MADELEINE, fille de Gervais	FLORE.

PAYSANS et PAYSANNES.

Dans un village.



LA CAMPAGNE

L'entrée d'un village. — Au fond, une campagne riante; à gauche la ferme de Gervais; à droite, la maison de la veuve Simonneau sur laquelle est écrit : *Bureau de poste.* Un gros cerisier, couvert de fruits, est planté à la porte de Mme Simonneau.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERVAIS, PIERROT; **ils sortent de la ferme, Gervais tient Pierrot par l'oreille.**

GERVAIS.

Non, drôle!... tu ne resteras pas une heure de plus, et si je m'en étais avisé il y a deux mois... j'aurions des moutons de plus dans ma ferme et un voleur de moins!

PIERROT.

Vos moutons! est-ce que j' peux les empêcher de prendre l'épizoquie?

GERVAIS.

Oui, l'épizoquie!... et la laine, qu'est-ce qu'elle devient?

PIERROT.

Ah! par exemple, père Gervais, n'allez pas me mettre

votre laine sur le dos... parce que j'y ai pas touché... Je ne mange pas de c' pain-là, entendez-vous, j' suis honnête... et en fait d' vartu et d' probité, j' suis dans l' cas de vous en revendre, quoique je n' sois que vot' garçon d' farme...

GERVAIS.

Tu ne l'es plus... dès aujourd'hui, je te chasse...

PIERROT.

Et la raison?

GERVAIS.

Parce que tu es un fripon. un mauvais sujet, et que ce matin encore tu en contais aussi à ma fille...

PIERROT.

A Madeleine... Ah ! si on peut dire...

GERVAIS.

Oui, à Madeleine... libartin... J'ai très-bien vu qu'elle te donnait une paire de soufflets, et je n'entends pas que vous preniez de ces familiarités-là avec ma fille...

AIR : Femmes, voulez-vous éprouver. (Le Secret.)

Je n' veux pas qu'ell' tomb' dans l' défaut
De tout's les filles du village,
Qu'ont toujours plus d'esprit qu'il n' faut
Avant de se mettre en ménage !
Elle n'entend rien aux yeux doux,
Aux galants jamais ell' ne pense,
Et c'est capable, voyez-vous,
D' faire un malheur par innocence !

PIERROT, *souriant.*

Eh ben ! d'ailleurs... quand ça s'rait... tant pire donc... le mariage répare tout.

GERVAIS, *furieux.*

Le mariage !... le mariage !... Un petit drôle... sans état, sans famille.

PIERROT.

Tiens, sans famille... je suis le frère de lait du fils de vot' propriétaire.

GERVAIS.

Et, ce qui est bien pis encore, sans un sou vaillant...

PIERROT.

J'ai les neuf mois de gages que vous m' devez...

GERVAIS.

Va-t'en...

PIERROT.

A deux cents francs par an...

GERVAIS, *hors de lui.*

Va-t'en !...

PIERROT.

Ça fait cinquante écus.

GERVAIS, *de même.*

Va-t'en, te dis-je... ou je ne réponds plus de moi...

PIERROT.

Et mes deux agneaux... pour ça, pas de farces !...

GERVAIS.

Tes deux agneaux ?...

PIERROT.

Pardine... ils sont bien à moi, j'espère : quand je suis entré chez vous, je les ai mis avec les vôtres. . rendez-les-moi...

AIR du vaudeville de L'Écu de six francs.

Vous ne prétendez pas peut-être
Me retenir mes deux agneaux ?

GERVAIS.

On ne peut plus les reconnaître
Une fois qu'ils sont en troupiaux.

PIERROT.

D' mes moutons la perte est jurée...

Mais vot' fille... Suffit ! j' m'entends !
Vous aurez p't-être avant quequ' temps
Plus d'une brebis égarée.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE II.

GERVAIS, Mme SIMONNEAU.

Mme SIMONNEAU, qui est entrée à la fin de l'air précédent.

Bonjour, mon voisin... j'étais là et j'ai entendu que vous renvoyiez Pierrot; Dieu me préserve de dire du mal du prochain, mais si vous m'en aviez cru, il y a longtemps que vous vous seriez débarrassé d'un vaurien sans mœurs et sans religion, comme celui-là qui, l' dimanche, au lieu de chanter au lutrin, va jouer à la boule sur la grande place ou boire dans des cabarets mal composés.

GERVAIS.

Oh ! il est bien certain que pour d' la religion... il n'en a pas tant que vous, madame Simonneau, qui avez été pendant vingt-cinq ans la servante de ce vieux chanoine...

AIR : Je loge au quatrième étage. (Le Ménage de garçon.)

Vous étiez bien là, ma commère :
Un' bonn' table, un' bonne maison,
De bons gages et rien à faire,
Et la premièr' place au sermon.
O providence sans seconde !
Sans peine vous avez ainsi
Fait vot' salut dans l'autre monde
Et vot' fortune en celui-ci.

Tout de même, vous avez là une belle et bonne auberge !...

Mme SIMONNEAU.

Aussi, voisin... quand mon neveu aura épousé votre fille

et que l'auberge sera réunie à votre ferme, ça fera une fameuse propriété !...

GERVAIS.

Not' projet tient donc toujours?...

Mme SIMONNEAU.

Quand vous voudrez... A propos de ça, je vous apporte une lettre qui vient d'arriver pour vous... c'est huit sols... D'abord mon neveu Eustache ne demande pas mieux que de se marier...

GERVAIS.

Et Madeleine aussi... c'est pour ça que je ne suis pas fâché d'avoir renvoyé ce Pierrot... qui l'aurait peut-être fait tourner à mal... (Regardant sa lettre.) C'est timbré de Paris.

Mme SIMONNEAU.

Eh bien! voisin, ce soir nous signerons le contrat... vous savez que vous avez promis six cents francs comptant pour le trousseau de la mariée et les meubles du ménage...

GERVAIS.

Dame !... ça me gêne bien un peu... (En riant.) mais enfin on les trouvera, voisine... on les trouvera... et tenez, la semaine prochaine, nous ferons la noce au vieux château de La Grange... dont je suis le fermier... et quasiment le propriétaire puisqu' c' ti-là qui en est le maître n'y est pas encore venu et n'y viendra peut-être jamais.

Mme SIMONNEAU.

Vous croyez ?...

GERVAIS, qui a ouvert la lettre.

Eh ! mais, c'est justement de son écriture et vous allez voir... (Lisant.) Hum... hum... Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que cela?... M. Dufour, un marchand de Paris, abandonnerait sa boutique et son commerce pour se retirer à la campagne...

Mme SIMONNEAU.

Est-ce que cela vous contrarie ?

GERVAIS, se frottant l'oreille.

Oh! un petit brin... Acoutez ce qu'il me chante!... « Mon « cher Gervais,

AIR du Major Palmer.

« Je croyais dans ma boutique
« Mourir comme j'ai vécu;
« Voilà que mon fils unique
« Du lycée est revenu.
« L'amour des champs qui l'enivre
« Lui fait détester Paris;
« Il prétend qu'on ne peut vivre
« Dans le faubourg Saint-Denis.
« Sur ma fenêtre il s'exerce
« A composer des jardins;
« Sur mes livres de commerce
« Il dessine des moulins.
« Il parle de bergerette,
« De Tircis et de Colin,
« Et s'est fait une houlette
« De l'aune du magasin!...
« Cédant à ce fils que j'aime,
« A ses vœux impatients,
« Nous partons aujourd'hui même
« Pour trouver, au sein des champs,
« Les bonnes mœurs et l'ombrage,
« La décence et les gazons,
« Les vertus et le laitage,
« L'innocence et les moutons!... »

Mme SIMONNEAU.

Les vertus! l'innocence... le bon jeune homme!... il a certainement bien raison et il fait bien de venir chez nous.

GERVAIS.

Comme vous dites, voisine. (Continuant de lire.) « Et nous « irons nous fixer au château de La Grange, cette jolie pro- « priété que tu nous as fait acheter l'année dernière, etc. »

Mme SIMONNEAU.

Une jolie propriété !... une mauvaise bicoque délabrée qu'il a même payée le double de sa valeur !... Comment cela se fait-il ?

GERVAIS.

Ça se fait... ça se fait que dans le temps ç'a été pour moi une fameuse affaire !... Vous savez c't arpent qui disiont que j'avais empiété... j'aurions eu un procès si M. Dufour n'avait pas acheté la terre...

Mme SIMONNEAU.

Et voilà pourquoi vous lui avez conseillé...

GERVAIS.

Justement... Il l'a payée un peu serré à cause de la convenance, mais l'arpent de terre m'est resté, voyez-vous...

Mme SIMONNEAU.

Eh bien ! alors, qu'est-ce qui vous inquiète ?

GERVAIS.

Ce sont ces six cents francs que je vous ai promis tout à l'heure pour le trousseau de ma fille ; je les ai bien... je les ai là dans un petit sac vert étiqueté... mais je les dois à M. Dufour... c'est l' reste d' l'argent qu'il m'avait envoyé pour payer son acquisition, et il faudra alors...

Mme SIMONNEAU.

Eh ! mais, quel bruit sur la route... mon neveu Eustache !...

GERVAIS.

Grosjean le charretier et deux voyageurs... Allons, ce sont eux... recevons-les d' notre mieux !

GERVAIS, *se frottant l'oreille.*

Oh! un petit brin... Acoutez ce qu'il me chante!... « Mon « cher Gervais,

AIR du Major Palmer.

« Je croyais dans ma boutique
« Mourir comme j'ai vécu;
« Voilà que mon fils unique
« Du lycée est revenu.
« L'amour des champs qui l'enivre
« Lui fait détester Paris;
« Il prétend qu'on ne peut vivre
« Dans le faubourg Saint-Denis.
« Sur ma fenêtre il s'exerce
« A composer des jardins;
« Sur mes livres de commerce
« Il dessine des moulins.
« Il parle de bergerette,
« De Tircis et de Colin,
« Et s'est fait une houlette
« De l'aune du magasin!...
« Cédant à ce fils que j'aime,
« A ses vœux impatients,
« Nous partons aujourd'hui même
« Pour trouver, au sein des champs,
« Les bonnes mœurs et l'ombrage,
« La décence et les gazon...
« Les vertus et le lai...
« L'innocence...

Les vertus! l'in... ...!... il a certainement bi... ...chez nous.

Comm... ...ntinu
« iron...
« p...

ALEXIS.

Comme on s'est empressé autour de nous ! et cela sans intérêt ! ce brave garde champêtre qui nous a servi d'escorte...

EUSTACHE.

Monsieur... certainement... c'est mon devoir... Respect aux propriétés... je ne connais que ça. (Bas à madame Simonneau.) Dites donc, ma tante... je vous les amenais pour qu'ils logent chez vous.

ALEXIS, montrant Grosjean.

Cet honnête voiturier qui nous offre sur-le-champ sa voiture... qui se charge de nos paquets.

GROSJEAN.

Dame !... faut ben s'entre-aider. (A part.) Tout d' même, j'espère ben qui m' paieront !... sans ça... mon voyage...

DUFOUR.

Oui, mais dans la bagarre, nous avons perdu notre pâté et nos deux bouteilles de vin de Bordeaux...

GROSJEAN.

Aga... j' les avais pourtant mis derrière la charrette... mais c'est qu'il y a tant de cahots... ils auront glissé...

EUSTACHE, d'un air sournois et montrant le goulot d'une bouteille.

Allez... ils n' seront pas perdus pour tout le monde...

GROSJEAN, de même, tâtant le pâté qui est dans sa poche.

Pardine... y a des gens qu'ont la main heureuse !...

DUFOUR.

Ah çà ! père Gervais, vous allez me conduire à La Grange !

GERVAIS.

C'est qu'il n'y a rien de préparé...

DUFOUR.

Je m'en doute bien, aussi je vais y faire un tour pour que nous puissions demain nous y établir.

Mme SIMONNEAU.

J'espère alors, monsieur Dufour, que vous passerez la nuit ici, que vous ne logerez pas autre part que chez moi... Vite, Eustache... (Montrant Eustache.) c'est mon neveu que je vous présente.

EUSTACHE, prenant leurs valises.

Oui, messieurs, j'aurai l'œil à vos effets... j' suis là... respect aux propriétés...

Mme SIMONNEAU.

AIR du vaudeville de Turenne.

C'est un gaillard, il est alerte;
De ses servic's vous s'rez contents.
(A Eustache.)
Va préparer la chambre verte,
Et dans les lits mets des draps blancs.
C'est de la belle et bonne toile...

DUFOUR.

Puisqu'il le faut, logeons chez vous.

ALEXIS.

Ah! quel dommage, il eût été si doux,
De coucher à la belle étoile!

Mais, vous le voyez, mon père, quelle douce hospitalité!...

DUFOUR.

Ah çà! et moi, pour me rendre à La Grange, je suis un peu fatigué... pourriez-vous me procurer une monture?...

GROSJEAN.

Pardine, monsieur... j'ons mes deux bêtes à vot' service... mon petit gris et puis poil d'omelette... un joli cheval.

GERVAIS, bas.

Qu'est-ce que tu dis donc? il boite à faire trembler.

GROSJEAN, bas.

C'est à cause de ça... s'il pouvait m' l'éclopper tout à fait...

il me l' paierait donc !... (Haut.) J' vas vous l' préparer... poil d'omelette.

DUFOUR.

AIR : D'un tendre cœur bannis la peur.

Toi, mon fils, admire en ces lieux
Et la nature
Et la verdure.
Toi, mon fils, reste dans ces lieux ;
Je reviens dans une heure ou deux.

GROSJEAN.

Votr' monture est des plus ingambes.
Ah ! je l' prévois, vous march'rez bien,
Avec un cheval tel que l' mien
On s' trouve toujours sur ses jambes.

Attendez un moment, j' vas l' seller.

(Il sort avec Mme Simonneau et les paysans.)

ALEXIS.

V'là une brave femme... que cette madame Simonneau ! une rondeur... une franchise... elle mérite de prospérer.

GERVAIS.

Ainsi fait-elle, mon jeune seigneur.

DUFOUR.

Ah çà ! d'après ce que vous me dites, père Gervais, je vois qu'il y aura quelques frais à faire pour nous installer à La Grange...

GERVA[illegible].

Ah ! c'était magnifique qu[illegible] acheté... mais vous sentez bien que n'ha[illegible] détériore...

[illegible]

C'est juste... he[illegible] vous avez à nous de l'argent... ça servi[illegible]rations.

[illegible]IS, à part.

Ah ! d[illegible] quand vous voudrez, monsieur Du-

four, vos six cents francs sont prêts. (A part.) Faut absolument trouver quelque moyen... (Haut.) Pardon si je vous quitte un moment, je ne sais ce qu'est devenue ma fille et j'aurais voulu vous la présenter... (Appelant.) Madeleine ! Madeleine !...

(Il rentre dans sa ferme.)

SCÈNE IV.

DUFOUR, ALEXIS.

ALEXIS.

Eh bien ! mon papa, j'espère que vous êtes content ?

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Voyez-vous ces rives fleuries,
Voyez-vous ces agneaux bondir,
Voyez-vous ces vertes prairies ?
Tout nous sourit, et le zéphyr
Donne à la rose une couleur plus belle,
Un doux murmure au limpide ruisseau,
Nous donne à tous une fraîcheur nouvelle...

DUFOUR, éternuant.

Et de bons rhumes de cerveau.

ALEXIS.

Et quelles mœurs patriarcales parmi ces bons villageois !... ces honnêtes fermiers.

DUFOUR.

C'est vrai... mais dans tous ces honnêtes fermiers, il n'y en a peut-être pas un en état de faire mon piquet le soir... je tiens à mes habit[illegible]

[illegible]

Vous ne regretterez rien [illegible] rrez... j'ai déjà arrangé dans ma tête un plan [illegible] jet... Vous vouliez m'établir à Paris...

DUFOUR.

Dame !... J'avais arrangé ton mariage avec la fille de mon ancien associé...

ALEXIS.

Oui... une petite évaporée... bien légère, bien coquette...

DUFOUR.

Tu n'en sais rien, tu n'as pas seulement voulu la voir.

ALEXIS.

Mon Dieu ! papa... elle avait été élevée à Paris... ça dit tout.

DUFOUR.

Elle avait de la fortune.

ALEXIS.

La fortune !... la fortune... qu'est-ce que c'est, auprès du bonheur !... C'est ici, papa, que je veux choisir ma femme... et mon beau-père parmi ces bons campagnards, ces respectables pasteurs... tenez, cet honnête Gervais...

DUFOUR.

Qu'est-ce que tu dis donc ? tu le connais à peine...

ALEXIS.

Je ne le connais même pas du tout... mais cette physionomie vénérable... ces cheveux blancs... croyez-vous qu'ils soient là pour rien ?... des cheveux blancs à la campagne, ça dit tout, et quand j'aurais commandé un beau-père tout exprès...

DUFOUR.

Un moment !... un moment...

ALEXIS.

Quel avantage pour nous... il fait valoir nos terres, il surveille nos troupeaux... le soir, il vient se délasser de ses travaux au sein de sa famille... Le voyez-vous, assis dans le grand fauteuil au bout de la table, et ses petits-enfants sur ses genoux, qu'il fixe d'un regard attendri... tandis que

l'aîné vous pince les mollets ou vous arrache votre perruque...

DUFOUR, attendri.

Ah ! mon ami.

ALEXIS.

Est-ce que ça ne vaut pas une partie de piquet ?... Et sa fille... Ah ! Dieu ! sa fille... je la vois d'ici... une taille svelte... un pied mignon... sur ses joues le duvet de la pêche, une véritable Estelle... l'innocence, la candeur même... qui ne connaît que ses agneaux, son mari, son chien... et ses enfants ! Regardez-la au milieu de son ménage... comme elle s'occupe de tout le monde, de vous, de son père, de moi, de ses marmots... elle donne la soupe à l'un, la bouillie à l'autre, un baiser à celui-ci... le fouet à celui-là... et nous, nous jouissons de ce tableau patriarcal.

DUFOUR, l'embrassant.

Je n'y tiens plus, finis... finis, je t'en prie, tu me fais pleurer comme une bête... cet Alexis-là a un feu, une imagination... je ne sais pas comment j'ai pu faire un garçon aussi vif... aussi spirituel...

SCÈ E V.

LES MÊMES ; PIERROT.

PIERROT, accourant.

Comment ! qu'est-ce que je viens d'apprendre ?... mon frère de lait... qui est arrivé... Bonjour, monsieur... Alexis... vous ne remettez pas... Pierrot... votre frère de lait...

ALEXIS.

Eh ! oui... ce cher Pierrot avec qui... ô nature !

AIR du vaudeville de L'Avare et son Ami.

Eh quoi! le ciel me rend un frère
Je n'y pensais plus en effet.

PIERROT.

Dam'! vot' nourrice était ma mère,
Nous avons pris le même lait.

ALEXIS.

Je ne t'aurais pas, ce me semble,
Reconnu...

PIERROT.

C' n'est pas étonnant,
C'est que j' somm's ben changés vraiment
D'puis l' temps où nous buvions ensemble.

DUFOUR.

Alors... mes enfants, je vous laisse tous les deux, je n'ai pas trop de temps pour me rendre à la ferme.

ALEXIS.

Allez... papa... allez... je reste avec mon frère de lait... avec mon ami...

Un frère est un ami que donne la nature...

Adieu, mon papa.

PIERROT.

Adieu, mon père de lait.

(Dufour sort.)

SCÈNE VI.

ALEXIS, PIERROT.

PIERROT, à part.

V'là l'heure où c' que Madeleine doit s' rendre à la p'tite rivière... si j' pouvais la guetter au passage... et l'i conter ma brouille avec son père...

ALEXIS.

Ce pauvre Pierrot...

PIERROT.

Monsieur Alexis... vous êtes trop bon... (A part.) J'ai cru qu'il voulait me bailler pour boire...

ALEXIS.

Et ta bonne mère... ma respectable nourrice, comment se porte-t-elle?

PIERROT.

Vous êtes ben honnête... alle est morte l'an passé... à la chute des feuilles.

ALEXIS.

Ah! que je suis désolé... de rouvrir une plaie!... car tu la pleures sans doute... cette bonne mère...

PIERROT, d'un œil sec.

Oh! oui... d'autant plus qu'alle n' m'a rien laissé et que je n' vis que d' mon travail... c' qui est bien dur.

ALEXIS.

Sois tranquille, nous t'aurons de l'ouvrage... Eh! parbleu! je te mettrai à la tête de nos troupeaux...

PIERROT.

Tout d' même... j' vous en rendrai bon compte, j' les soigne joliment... (A part.) Il m'a l'air plus aisé à gourer que l' père Gervais. (Haut.) Et ça fera d'autant mieux, monsieur Alexis, que j'aurions envie de me marier.

ALEXIS.

Quoi! tu as une passion... une inclination, peut-être même un sentiment?...

PIERROT.

Juste...

ALEXIS.

J'aurais dû m'en douter... c'est aux champs que doit habiter le véritable amour!... Et ton inclination...

AIR : Lise épouse l' beau Gernance. (Fanchon la vielleuse.)

Sans doute, elle est belle et sage ?

PIERROT.

C'est la plus rich' du village.

ALEXIS.

Sans doute, elle a des vertus?

PIERROT.

Dam', son père a des écus!

ALEXIS.

Et son caractère?...

PIERROT.

Unique!...
Point d'autr' enfant, Dieu merci!...
Plus... un oncl' paralytique...
Allez... c'est un bon parti!

ALEXIS.

Eh bien! mon garçon, cela se trouve d'autant mieux que je vais me marier aussi...

PIERROT.

Ah! vous venez ici pour ça?...

ALEXIS.

Oui, l'aimable Madeleine... la fille de l'honnête Gervais.

PIERROT, *surpris*

Madeleine!... vous épousez Madeleine?...

ALEXIS.

Sans doute...

PIERROT, *à part.*

Ah! jarnigué!... (*Haut.*) Vous la connaissez donc?

ALEXIS.

Du tout... mais c'est égal... je l'épouse... c'est une surprise que je lui ménage...

PIERROT, à part.

C' muscadin qui vient exprès d' Paris pour nous souffler nos maîtresses à présent !... Ah ! si j'osais, le cher frère de lait... comme j' li repasserais des cadeaux de noce.

(Faisant le geste de lui donner des coups de poing.)

ALEXIS, regardant à droite.

Eh ! mais, qu'entends-je de ce côté ?... une chanson villageoise...

PIERROT.

C'est elle !...

ALEXIS.

Madeleine !... Ah ! quel bonheur ! (Il tire son lorgnon.) Oui... oui, je crois l'apercevoir. (A part.) L'occasion est superbe... il faut que je me déclare. (A Pierrot.) Mon ami... nous nous reverrons... que je ne te dérange pas de tes occupations... laisse-moi un peu...

PIERROT, à part.

C'est ça, il m' renvoie.

ALEXIS.

AIR du vaudeville de Haine aux hommes.

Le brouillard à peine permet
De la distinguer, mais c'est elle,
En jupon court, en blanc corset,
Tenant sa houlette fidèle.
Fuyant les amants et les loups,
Où vas-tu, pudique bergère ?

PIERROT, à part.

Elle va vers la p'tite rivière,
Où j' nous sommes donné rendez-vous.

ALEXIS.

Eh bien ! tu es encore là...

PIERROT.

J' m'en vas. Dites donc, ne la retenez pas au moins, vous

la feriez gronder... Dites-y que son père l'attend à la petite rivière, auprès de l'abreuvoir...

(Il sort.)

SCÈNE VII.

ALEXIS, lorgnant toujours.

Elle approche... Ah! que c'est bien ça... Elle chante en conduisant son troupeau!... ses innocentes brebis... timides comme leur bergère .. courant çà et là sur la prairie émaillée de mille fleurs naissantes... Ah! quels beaux moutons... on ferait tout Paris pour en voir de cette taille-là... Par exemple... ils ont un drôle de bêlement... (Les appelant.) Psitt!... psitt!... petits, petits moutons... Non... non... c'est moi qui me trompe... ce sont des cochons... mais d'une bien belle espèce... là... les voilà arrêtés dans un pré... Madeleine vient de ce côté, cachons-nous pour la surprendre en galant berger... si j'avais un bouquet...

(Il se cache derrière un arbre.)

SCÈNE VIII.

ALEXIS, caché ; MADELEINE entre en chantant ; elle a de gros sabots, une jupe de bure ; elle porte une gaule, qu'elle appuie contre l'arbre, et mange un chiffon de pain avec du fromage.

MADELEINE.

AIR : V'là donc madam' Buz'lot qu'est morte.

Premier couplet.

C'est la fille au coupeur de paille
Qui a, dit-on, un amoureux,

Mêm' qu'en a deux.
Tirez donc à la courte paille :
Car je n' peux pas, arrangez-vous,
Les aimer tous !

ALEXIS.

Ah ! quel joli port de voix !

MADELEINE.

Deuxième couplet.

Avec du pain et du fromage,
Quand on a faim et qu'on est deux,
On est heureux ;
L'amour vous attend au bocage...
(S'interrompant. — Regardant de tous côtés.)

Eh ben !... où c' qu'il est donc... c' t'animal de Piarrot... va-t-il pas s'amuser à m' faire faire le pied de grue... comme hier au soir... (Appelant.) Piarrot... Piarrot !... Qu' c'est bête de s' faire attendre comme ça... quand on n'a qu' des petits moments pour se voir... (Elle voit quelqu'un caché derrière un arbre.) Ah ! il est là, il s' cache pour m' faire endêver... faut que j'y fasse une agacerie... (Elle prend sa gaule et frappe derrière le buisson en criant :) Hou... hou...

ALEXIS, frappé.

Aïe !... aïe...

MADELEINE.

J' savais ben que j' le ferais parler. (Elle voit Alexis.) Ah !... pardon, monsieur... j'ai cru qu'il y avait là... un d' mes porcs... (Riant.) J' vous ai attrapé peut-être ?

ALEXIS, boitant.

Du tout... du tout... ma belle enfant, un peu à la jambe... (Bas.) Elle a le coup d'œil juste... (Haut.) Du reste, je suis enchanté, charmante pastourelle, de cette occasion qui me procure l'avantage... (Il la regarde ; — à part.) C'est drôle... elle me faisait un autre effet de loin... il me semblait... mais c'est égal... elle est très-bien... tournure remarquable.

MADELEINE.

Quien... comme vous me reluquez! c'est pas honnête, da...

ALEXIS.

Da... da... (A part.) Quel langage gracieux, que de charmes! en voilà-t-il!...

AIR : Atteint d'une sombre manie.

Avec sa taille on pourrait faire
Deux ou trois nymphes d'Opéra!
Si l'on enlève une telle bergère,
C'est qu'à coup sûr elle y consentira.
De ses vertus et de ses mœurs rigides
J'ai pour garant ses seuls appas;
Avec des pieds aussi solides
Pourrait-on faire des faux pas,
Comment jamais (*Bis.*) faire de faux pas?

(Haut.)

Dites-moi, belle Madeleine?

MADELEINE.

Laissez donc... vous êtes un gausseux.

ALEXIS.

Je disais : belle Madeleine... je me reprends et je vois que je peux dire : farouche Madeleine.

MADELEINE.

Allez, monsieur le fignoleux, vous arrivez trop tard, on connaît ces manières-là.

AIR : En basse Normandie.

Un monsieur, l'autr' semaine,
Sous les arbr' ici près,
M' dit : Ecout' moi, ma reine.
Tout d' même j' l'écoutai...
Maintenant qu'il y revienne;
Je savons ce que c'est.
Ah! vertingait,
Ah! sismafait,

Ah ! coupai, coupai, coupai, m'a fait,
Je me laiss' plus attrapait;
Et coupai, et coupai, filez vite,
Coupai, coupai, coupai, filez doux.

ALEXIS.

Belle Madeleine, mes intentions sont pures, et que cet anneau, gage de mon estime...

MADELEINE.

De l'estime, c'est différent.

Même air.

Vous m' rendez tout' honteuse...
Monsieur, c'est t'y de l'or?
Je n' suis pas connaisseuse,
Et, l'autr' dimanche encor,
J'en r'çus un' plus précieuse
Qu'était du similor !
Ah ! vertingait,
Ah ! sismafait,
Ah ! coupai, coupai, coupai, m'a fait,
Je me laiss' plus attrapait;
Et coupai, et coupai, filez vite
Coupai, coupai, coupai, filez doux.

ALEXIS.

Moi ! vous attraper?

MADELEINE.

Mais lâchez-moi... si mon père venait... vous m' feriez avoir des coups...

ALEXIS.

Votre père... bah ! Pierrot m'a dit qu'il vous attendait à la petite rivière à côté de l'abreuvoir... ainsi vous n'avez rien à craindre...

MADELEINE, à part.

A côté de l'abreuvoir... c' pauvre Piarrot ! (Haut.) J'y cours.

ALEXIS.

Un moment, vous ne me quitterez pas ainsi.

(La retenant par la jupe.)

MADELEINE.

Nanni... nanni...

ALEXIS.

Si fait, parbleu !...

MADELEINE.

Lâchez-moi donc ?...

(Elle lui donne un coup dans l'estomac.)

ALEXIS.

Ouf !... quel poignet et quelle pudeur !

(Madeleine s'échappe.)

SCÈNE IX.

ALEXIS, seul.

L'aimable personne... elle a moins de grâces peut-être que nos Parisiennes... mais beaucoup plus de vertu... une vertu... (Se tâtant.) d'une force... je suis sûr que j'en ai la marque. Oh ! comme elle court... c'est crainte de faire attendre son père... c'est édifiant, elle en a laissé là son déjeuner, ça m' fait songer que je n'ai pas encore fait le mien ; entrons chez le père Gervais... (Il s'arrête en regardant le cerisier.) Ah ! les belles cerises... justement, un déjeuner de campagne... c'est délicieux, manger sur l'arbre... (Il monte.) Voilà encore une de ces jouissances qu'on ne connaît pas à Paris... Aïe, mon habit qui se délabre... ce n'est rien... (Il s'assied dans l'arbre et mange des cerises.) C'est du gros gobet tout pur... elles ne sont pas très-mûres... mais quel goût !...

SCÈNE X.

ALEXIS, dans l'arbre, GERVAIS, Mme SIMONNEAU, arrivant d'un autre côté.

GERVAIS, sans voir Alexis.

Ah! vous voilà, ma chère voisine!

ALEXIS, à part.

Tiens... le père Gervais que j' croyais à la petite rivière.

(Il reste dans le cerisier et mange.)

GERVAIS.

Vous me trouvez dans un fier embarras...

Mme SIMONNEAU.

Voisin, voyons, voyons, mon cher... je reviens du sermon et je suis en état de vous donner un bon conseil...

GERVAIS.

L'arrivée de M. Dufour et de son fils me met la tête à l'envers.

ALEXIS, à part.

Qu'est-ce qu'il dit donc? notre arrivée...

Mme SIMONNEAU.

Comment?

GERVAIS.

C'est au sujet des six cents francs que je vous ai promis et que M. Dufour me redemande... (La regardant.) parce qu'enfin, il vous les faut...

Mme SIMONNEAU.

Oh! sans ça, pas de mariage...

GERVAIS.

C'est embarrassant parce qu'on est honnête... et la conscience avant tout.

Mme SIMONNEAU.

Oh ! c'est juste ; mais si vous empruntiez ?...

GERVAIS.

J'y avais déjà pensé... mais voyez-vous, il est dur de donner d' gros intérêts.

Mme SIMONNEAU.

Monsieur Dufour vous en faisait-il payer?

GERVAIS.

Du tout... c'est un brave homme... et v'là pourquoi j' tiendrais à garder son argent... il faudrait donc trouver un moyen, voyez-vous... pour le forcer malgré lui à me donner du temps.

AIR : Un homme pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre.*)

J' sais qu'il a besoin d' son argent,
Mais j'en ai plus besoin qu' personne.

Mme SIMONNEAU.

Et puis tout s'excuse aisément
Lorsque l'intention est bonne.
Quel est votre but ?

GERVAIS.

De chercher
A bien marier notre fille,
Et l'on n'a rien à se r'procher
Quand on travaill' pour sa famille.

ALEXIS, à part.

Eh bien ! pour d'honnêtes gens, ils ont une drôle de conscience.

Mme SIMONNEAU.

Les six cents francs sont chez vous?

GERVAIS.

Dans un sac vert étiqueté... qui est caché au fond d' ma paillasse...

Mme SIMONNEAU.

Si vous supposiez... un malheur... un accident... cela arrive tous les jours...

GERVAIS.

Ah ! la bonne idée, jarni ! si on m'avait volé le sac vert... hein... justement la fenêtre de ma chambre donne dans la petite ruelle... je peux laisser la fenêtre ouverte... et voyez-vous, dans une heure : « Ah ! mon Dieu... quel événement... « on s'est introduit chez moi... l'on m'a dérobé six « cents francs !... »

Mme SIMONNEAU.

Et moi donc !... « Comment, mon voisin... mais c'est une « horreur... une infamie ! ce pauvre Gervais !... » tout le monde vous plaindra... et M. Dufour, à moins d'être un juif, ne peut se dispenser de vous donner du temps.

GERVAIS.

C'est dit... je suis volé... mais le bourgeois peut revenir d'un instant à l'autre, je cours ouvrir la fenêtre de ma chambre... ensuite je fais ma tournée dans mes écuries, dans mes greniers... vous comprenez.

AIR : L'amour, l'estime et l'amitié. (*Léonce.*)

Et quand ils reviendront chez nous,
Le coup sera fait, ma voisine.

Mme SIMONNEAU.

Voisin, je vois d'ici leur mine.

GERVAIS.

Et j' les entends qui disent tous :
« Père Gervais, consolez-vous ! »
Comme ils vont tous mordre à la grappe !
Quel tour d'exciter leur pitié,
Et d' conserver, sans qu'on vous drape,
L'argent, l'estime et l'amitié
Des honnêtes gens qu'on attrape !

(Ils rentrent tous deux.)

SCÈNE XI.

ALEXIS, seul, sur l'arbre.

Par exemple... cet honnête Gervais est un fier coquin... et cette mère Simonneau... descendons vite et courons prévenir tout le village... Hein! qu'est-ce que j'aperçois là... la belle Madeleine poursuivie par le garde champêtre de ce matin... (Il s'arrête.) Pauvre petite... elle se défend joliment, allons à son secours... Patatra, voilà l'échelle à bas.

SCÈNE XII.

ALEXIS caché; MADELEINE, EUSTACHE.

AIR : Eh ! quoi donc, quoi donc ?

EUSTACHE.

Eh! quoi donc, (*Bis.*)
Madeleine,
Pourquoi fais-tu donc,
Mad'lon,
Tant d' façon ?
Eh quoi donc! (*Bis.*
Ma reine,
Es-tu donc
D'venu-z-un glaçon?
Quoi, déjà
Tu prends la mouche ?
Moi je n' t'ai jamais, oui-da,
Vue comm' ça...
Pourquoi donc qu' t'es si farouche ?

MADELEINE, à demi-voix.

N' vois-tu pas,
Grosjean sur nos pas ?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES ; GROSJEAN.

GROSJEAN.

Même air.

Eh! quoi donc, (*Bis.*)
Madeleine,
Pourquoi fais-tu donc,
Mad'lon,
Tant d' façon ?
Oui, tout d' bon, (*Bis.*)
Ma reine,
Du canton
J' suis l' plus beau garçon.

Ah çà!... ah çà!... mamz'elle, il paraît que j' fons bien d'arriver... j' m'ai douté qu'il y avait quelqu' anguille sous roche... quand j'ai vu Eustache... qui rôdait autour d' vos cochons...

EUSTACHE.

Oui... quand je vous ai arrêtai... où couriez-vous donc comme ça du côté de la petite rivière ?...

GROSJEAN.

Du côté de la rivière... (Bas à Madeleine.) Une autre fois je vous attendrai au petit bois des noisetiers... c'est joli d' faire trimer le monde comme ça...

MADELEINE, bas.

Est-ce que j'ai pu donc... c't' Eustache ne me quitte pas plus qu' son ombre... (A part.) Ah! mon Dieu! et Piarrot qui m'attend !... (Haut.) Lâchez-moi donc...

GROSJEAN, la retenant.

Non... non, faut vous expliquer entre nous.

EUSTACHE.

Oui, prononçais... parce que je dois vous épouser... et que pourtant Grosjean dit que vous l'aimai...

GROSJEAN.

Tiens... Eustache dit bien qu'il a votre amiquié.

MADELEINE.

Fi ! que c'est vilain de se vanter comme ça... vous mentais tous les deux...

EUSTACHE.

Dame ! il l'a dit et il a même parié.

GROSJEAN.

Et il a parié aussi...

MADELEINE, feignant de pleurer.

C'est affreux !... entendais-vous... de calomnier une pauvre fille... qu'a d' l'honneur de reste... ah ! ah ! ah ! en fait d' vartu... je n' crains rien da, tous les garçons du village savent c' qui en est... haï... haï... haï...

GROSJEAN.

Allons... allons, n' faut pas pleurer, j' sommes des vieux routiers qu'on n' fait pas aller... ainsi dites clairement celui que vous préférez...

MADELEINE, les regardant l'un après l'autre.

Mon Dieu !... mon Dieu... comme vous me pressaï !.. est-ce que c'ti-là qu' j'aimons... ne le sait pas bien... est-ce que je peux lui dire plus clairement... (Baissant les yeux.) surtout... devant le monde...

AIR d'Ambroise.

G' n'y a-t-y pas certaines avances,
G' n'y a-t-y pas certain's préférences
Qui doiv'nt montrer clair' comm' le jour,
C'ti-là pour qui j'ai de l'amour?
(Les regardant tous deux.)
Hier encor, c' soufflet si tendre...

Comment... on ne s'en souvient point ?...
Enfin... puisqu'il faut m' faire entendre...
(Donnant à l'un un coup de pied et à l'autre un coup de poing.)

EUSTACHE, avec sentiment.

Ah ! quel coup d' pied...

GROSJEAN.

Ah! quel coup d' poing...

EUSTACHE et GROSJEAN.

Oui... j'ai fort bien su la comprendre,
De mon bonheur je n' doute point!

EUSTACHE.

Allons, puisque c'est dit et prononcé, je n'ai plus de jalousie.

GROSJEAN.

Ni moi non plus... je n'en voulons plus éprouver en tout... et la preuve... c'est que j'avons là des provisions et que j'allons goûter tous trois pour faire la paix.

EUSTACHE.

Bien dit... asseyons-nous au pied de ce cerisier... viens, Madeleine...

MADELEINE, tirant son couteau.

Est-ce que vous avez queuque chose de bon?...

GROSJEAN, souriant.

J' crois ben... un fameux morceau... mais faut pas qu'on nous voie...

(Il regarde de tous côtés.)

EUSTACHE.

Un quartier d' lard ou d' salé?

GROSJEAN.

Mieux qu'ça... un pâté !...

(Il le tire de sa poche.)

MADELEINE.

Ah ! j'en ai jamais mangé !... ça doit être fièrement bon...

ALEXIS, à part.

Dieux!... c'est notre pâté que nous avions perdu ce matin... les coquins!...

EUSTACHE, le coupant.

Oh!... y a d' la farce... (Ils mangent.) Mais dis donc, Grosjean... il ressemble à celui... tu sais ben...

GROSJEAN.

Chut... chut donc!... les cahots ça l'a fait tomber dans un fossé... et c' qui tombe dans l' fossé... c'est pour le paysan... hi! hi! hi!...

EUSTACHE.

C'est juste... respect aux propriétés... mais c' qu'on trouve sur les chemins... (Il tire de sa poche deux bouteilles de vin.) C'est comme ces deux bouteilles qu' étaient à côté du pâté... elles ont glissé sur l' sable... et en faisant ma ronde... (Il les débouche.) A vous, mam'zelle...

ALEXIS, à part.

Et notre vin de Bordeaux!...

MADELEINE, après avoir bu.

Il est chenu tout d' même... mais malgré ça...

(A part.)

AIR del *Senor Baroco.*

Moi, c' qui m' fait de la peine,
C'est Piarrot qui m'attend...

EUSTACHE et GROSJEAN.

A ta santé, Madeleine!
Faut nous répondr' sur-le-champ.

MADELEINE trinque avec eux deux en disant à part.

A ta santé, Piarrot,
Oh!

ALEXIS, sur l'arbre.

C'est mon vin qu'on boit là!

EUSTACHE et GROSJEAN, se frottant l'estomac avec plaisir.

Ah !...
Et c' Parisien... c' nigaud,
Oh !
Comme il aval' tout ça...

ALEXIS, se découvrant.

Ah !

Ah! c'est trop fort... je ne souffrirai pas!... (Criant.) Comment! voleurs que vous êtes... c'est donc ainsi que vous abusez de la confiance des étrangers...

TOUS.

Ah! mon Dieu !...

ALEXIS, toujours dans l'arbre.

Je vais vous faire tous arrêter... Au voleur !... au voleur !...

EUSTACHE, criant plus fort.

C'est vous qu' êtes un voleur... entendez-vous... ah! vous montez dans les arbres d' la commune... y aura procès-verbal.

ALEXIS.

Oui... oui... procès-verbal, je m'en moque ; et toi, petite vertu de village, c'est donc ainsi que tu repousses les amoureux?

MADELEINE.

C'est plutôt vous qui voulez séduire les honnêtes filles... et qui leur tenez des propos.

GROSJEAN.

Ah! c'est un suborneur...

EUSTACHE.

Et un voleur... Attends! attends... coquin!

(Ils prennent chacun une gaule et lui en donnent des coups.)

CHŒUR.

AIR : Au voleur ! au voleur

Au voleur ! (*Bis.*)
Il vient manger nos cerises,
Au voleur ! (*Bis.*)
Par lui nos filles sont prises,
Il vient manger nos cerises,
Par lui nos filles sont prises;
C'est un lâche suborneur
Et de plus c'est un voleur.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIV.

ALEXIS, PIERROT, accourant.

ALEXIS, descendant.

Ah ! les misérables... je suis moulu... au diable les goûters de campagne !

PIERROT, à part.

Madeleine n'est pas venue, faut que son père l'ait rencontrée... hum !... c' vieux Gervais, si j' peux li faire payer tous les tours qu'il m' joue...

ALEXIS, tombant dans ses bras en descendant de l'arbre.

Ah ! mon ami...

PIERROT.

C'est vous, monsieur Alexis... Quoi que vous avez donc ?... ces yeux battus...

ALEXIS.

Et les épaules donc !... Ah ! quel pays... quels habitants... Tu ne sais pas... d'abord cet Eustache... ce Grosjean qui nous avaient volé... notre pâté et qui l'ont mangé là... sous mes yeux...

PIERROT.

Voyez-vous ça!...

ALEXIS.

Mais ce n'est rien... cette Madeleine que je croyais l'innocence même...

PIERROT.

Alle n' vous aura pas écouté. (A part.) J'en étais sûr... all' m'aime tant!

ALEXIS.

Du tout... du tout... c'est pas ça.

AIR : Traitant l'amour sans pitié. (Voltaire chez Ninon.)

Elle m'eût bien écouté,
Car cette rare merveille
A chaçun prête l'oreille.

PIERROT.

Que dît's-vous ?

ALEXIS.

La vérité.
Près de Grosjean, qui l'ignore.
C'est Eustache qu'elle adore,
Peut-être quelqu' autre encore.

PIERROT.

Cela se peut bien vraiment,
Si j'en crois les apparences,
J' vois qu'elle a des préférences
Pour tout l'arrondissement.

Jarnigué! ventregué! morgué!

ALEXIS.

Allons! allons, mon ami, tu prends mes intérêts trop à cœur... je ne l'ai pas encore épousée.

PIERROT.

Oui... si je la rencontrais!...

ALEXIS.

Brave garçon !... voilà où l'on reconnait ses véritables amis... Mais ce n'est rien encore.

PIERROT.

Comment !...

ALEXIS.

Une trame abominable... cet honnête Gervais, cette dévote madame Simonneau, j'ai entendu leur complot...

PIERROT.

Un complot !

ALEXIS.

Gervais a six cents francs à mon père... dans un sac vert qui est au fond de sa paillasse...

PIERROT, à part.

Ah ! si je l'avais su...

ALEXIS.

Eh bien ! le croirais-tu... pour se dispenser de nous rendre cet argent, madame Simonneau a conseillé au père Gervais de faire semblant d'être volé... et le vieil hypocrite y a consenti.

PIERROT.

Comment? d'être volé !...

ALEXIS.

Oui... il doit laisser la fenêtre de sa chambre ouverte et venir ensuite se lamenter...

PIERROT.

Ah ! la fenêtre du rez-de-chaussée, celle qui donne sur la ruelle... eh bien ! voyez-vous, le père Gervais, je suis sûr qu'il lui arrivera malheur, parce qu'il n'est pas honnête.

ALEXIS.

Je le pense comme toi ; et pour commencer, tu vas aller

tout de suite prévenir le maire... l'adjoint, les autorités locales... et nous ferons une descente chez Gervais.

PIERROT.

C'est juste !...

ALEXIS.

Tu déposeras contre lui...

PIERROT.

Certainement... mais pour ça il ne faut oublier aucune circonstance... vous dites la fenêtre de la chambre ouverte... un sac vert... dans la paillasse... six cents francs... c'est essentiel...

ALEXIS.

Oui... oui, mais ne perds pas de temps.

PIERROT.

J'y vole ! (A part.) Ce ne sera pas long.

(Il sort.)

SCENE XV.

ALEXIS, DUFOUR, arrivant d'un autre côté.

ALEXIS.

Voilà un brave garçon, par exemple... et quand nous serons établis dans nos terres... je saurai le récompenser... Eh ! c'est vous, papa... dans quel état !...

DUFOUR.

Ah ! mon enfant... tu me vois furieux, désespéré...

ALEXIS.

Et moi donc !...

DUFOUR.

Nous avons été trompés d'une manière indigne... j'arrive de La Grange... des terres en friche, pas un arbre fruitier.

ALEXIS.

Et le château, mon père ?

DUFOUR.

Dieu ! quel château !

AIR du Ballet des Pierrots.

Les toitures en sont brisées,
Le vent fait trembler la maison ;
Ça n'a ni portes ni croisées,
Il pleut même dans le salon.
J'ai vu de l'herbe et de la mousse
Jusque dans la salle à manger,
Enfin partout ça pousse, pousse,
Excepté dans le potager.

Pas une laitue... pas une salade, un bien que j'ai payé trente mille francs et qui n'en vaut pas dix mille !... c'est pourtant cet honnête Gervais qui m'a fait faire ce marché-là...

ALEXIS.

J'aurais dû m'en douter... Allez, mon papa, j'en ai de belles aussi à vous raconter... vous savez bien, vos six cents francs déposés chez ce digne fermier...

DUFOUR.

Eh bien ?

ALEXIS.

Eh bien !... ils ont l'infamie de...

GERVAIS, *dans sa maison.*

Au voleur !... au voleur !...

DUFOUR.

Qu'entends-je ?

ALEXIS.

C'est ça... voilà que ça commence. Ne dites rien... je me charge de les confondre.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES ; GERVAIS, sortant de sa ferme, puis Mme SIMONNEAU.

GERVAIS, à lui-même et en désordre.

Ah ! mon Dieu... mon Dieu ! c' que c'est que de penser à mal ! moi qui voulais faire semblant... il faut que quelqu'un nous ait entendus et ait fait son profit... (Appelant.) Ma voisine... madame Simonneau !...

DUFOUR.

Qu'y a-t-il donc, père Gervais ?

Mme SIMONNEAU.

Eh bien ! mon voisin, qu'avez-vous donc ?

GERVAIS.

Ah ! c'est vous, monsieur Dufour... vous n'avez vu personne... sortir de la petite ruelle... vos six cents francs que je comptais vous rendre aujourd'hui, on vient de me les voler...

DUFOUR.

Comment... mes six cents francs !...

Mme SIMONNEAU, qui pendant ce temps a fait à Gervais des signes d'approbation.

C'est bien... c'est ça... continuez... (Haut.) Comment ! mon voisin, ces six cents francs que vous avez mis de côté... C'est une horreur... une infamie !...

GERVAIS.

Sans doute... (A Mme Simonneau.) Mais ça n'est pas comme vous croyez... c'est réellement.

Mme SIMONNEAU, à Gervais.

Ça va sans dire... (Haut.) Moi d'abord, je suis témoin qu'il les avait.

GERVAIS, à Mme Simonneau.

Mais non... vous ne m'entendez pas... je vous dis que je ne les ai plus... (Haut.) Il est vrai que j'avais laissé la fenêtre ouverte... quelle imprudence !... le sac est enlevé... et le lit, la paillasse, tout cela est au milieu de la chambre...

Mme SIMONNEAU, à Gervais.

C'est bien... c'est bien... nous n'étions pas convenus de ça, mais ça ajoute...

GERVAIS, à Mme Simonneau.

Eh ! morbleu... vous me feriez damner... (Haut.) Quand je vous répète...

ALEXIS.

Que c'est une frime... et que vous vous entendez tous les deux...

DUFOUR.

Y penses-tu, Alexis !...

ALEXIS.

Oui... oui, mon père, je sais ce que je dis... ils s'entendent pour vous tromper... et ce sont eux-mêmes qui ont fait le coup...

GERVAIS.

Au fait, quelle idée ! (A Mme Simonneau.) Quoi ! voisine, vous auriez pu...

Mme SIMONNEAU.

Quoi ! voisin, vous pourriez croire...

ALEXIS.

Heureusement ! j'ai fait prévenir le maire et l'adjoint... toute la commune, et tenez, on vient déjà les arrêter... quand je me mêle de quelque chose...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES ; EUSTACHE, MADELEINE, PAYSANS armés.

EUSTACHE, MADELEINE et LES PAYSANS montrant Alexis.

AIR de l'ouverture d'*Elisca*.

Oui, saisissez-le, c'est un voleur,
Oui, c'est un lâche suborneur!
(A Alexis.)
Vous ne nous échapperezpoint,
Car j'aperçois monsieur l'adjoint.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES ; GROSJEAN, à qui l'on fait place et qu'on salue avec respect.

GROSJEAN.

Oui, qu'on emmène ce voleur,
Non, point de grâce au séducteur!
Expliquez-vous sur chaque point,
Car c'est moi qu'est monsieur l'adjoint.

ALEXIS, montrant Gervais.

Son affaire sera prompte,
Saisissez ce coquin-là.

TOUS.

Morgué ! c'est pour votre compte
Que la prison s'ouvrira.

ALEXIS et DUFOUR.

Comment! que dites-vous donc?
Daignez m'écouter...

TOUS.

Non, non...

ALEXIS et DUFOUR, montrant Gervais.

Messieurs, voilà le fripon
Qu'il faut arrêter.

TOUS.

Non, non.
Oui, que l'on emmène ce voleur, etc.

ALEXIS et DUFOUR.

Non, je le soutiens, c'est une erreur,
Alexis n'est pas un voleur.
Nous aurons, je n'en doute point,
Justice de monsieur l'adjoint.

GERVAIS.

Non, non, je ne suis point un voleur,
Je le soutiens, c'est une erreur.
Nous aurons, je n'en doute point,
Justice de monsieur l'adjoint.

ALEXIS.

Qu'est-ce que ça signifie? un magistrat en bonnet et en sarrau ?

GROSJEAN.

Oui, monsieur... c'est moi qui est l'adjoint, M. le maire est absent... ainsi, respect à la loi... De quoi s'agit-il ?...

ALEXIS, à son père.

Si c'est celui-là qui nous juge... c'est mon autre coquin...

GROSJEAN.

Silence!... C'est z'un vol de cerises... n'est-ce pas?

ALEXIS.

Pardi... il sait l'affaire sur le bout de son doigt...

EUSTACHE.

Oui, monsieur l'adjoint, il a porté atteinte à la propriété... des propriétaires... et volé des cerises en plein jour... sur le cerisier, ici présent .. au vu et au su de moi, Claude Eustache, garde de la commune dont j'ai fait procès-verbal...

suivant la plainte... parce que respect aux propriétés... je ne connais que ça...

ALEXIS.

Le procès-verbal ne parle pas de vin de Bordeaux... et d'un certain pâté...

GROSJEAN.

Du tout... jeune homme... il n'en est pas question... et l'on ne vous accuse pas de ça... ainsi n'embrouillons pas les affaires...

ALEXIS.

Mais moi, je soutiens...

GROSJEAN.

Silence! respect à la loi!... Où sont les témoins?

EUSTACHE.

Moi et Madeleine.

MADELEINE.

Me v'là.

DUFOUR.

Mais enfin, messieurs...

GROSJEAN.

Silence... respect à la loi!... Les témoins entendus, et vu d'ailleurs que j'ai vu le délinquant dans le cerisier s'en donnant à bouche que veux-tu, le condamnons à vingt francs de dommages intérêts au profit du garde champêtre de la commune... (Bas à Eustache.) Tu sais nos conventions...

DUFOUR.

Vingt francs!...

ALEXIS.

Vingt francs! quelle amende pour des cerises... ce n'est pas à cause des vingt francs, j'en donnerais soixante pour avoir justice de ce vieux coquin-là...

GROSJEAN.

Soixante francs... un moment... nous ne refusons justice à personne... qu'y a-t-il ?

ALEXIS.

C'est cet honnête fermier qui soutient depuis une heure avoir été volé, pour se dispenser de nous rendre six cents francs qu'il nous doit.

GERVAIS.

Moi, je fais semblant d'avoir été volé!... je voudrais bien que ce fût une frime... mais je peux attester...

MADELEINE.

Oui, mon père est honnête, nous le sommes tous dans la famille.

ALEXIS.

Puisque je l'ai entendu ici comploter avec madame... et tenez, voilà mon frère de lait... voilà Pierrot... qui va vous le dire comme moi.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; PIERROT.

ALEXIS.

Viens... mon garçon... dis ce que tu sais... (A Dufour.) C'est le seul honnête homme que j'aie encore rencontré ici... (A Pierrot.) Oui, parle hardiment... avec cet accent que donnent la conscience et a vérité...

PIERROT

Oui... oui, père Gervais, fi! que c'est laid de retenir comme ça le bien des honnêtes gens... ça n'est pas la première

fois que ça vous arrive... témoin... mes gages et mes agneaux.

ALEXIS, à Grosjean.

Vous l'entendez, ce n'est pas la première fois.

GROSJEAN.

J'entends bien... j'entends bien... vous attestez donc, monsieur Pierrot... qu'on n'a rien volé à M. Gervais ?

PIERROT.

Oui... je l'atteste...

GROSJEAN.

Levez la main...

PIERROT.

Quoi donc ?...

ALEXIS.

On te dit de lever la main... entends-tu ?

PIERROT, qui a les deux mains dans sa veste.

Sans doute, que je la lèverai.

(Il tire précipitamment sa main de la poche de sa veste, et dans ce mouvement-là fait tomber par terre un petit sac vert avec une étiquette.)

GERVAIS.

Arrêtez... arrêtez... qu'est-ce que je vois là ?... mon sac vert... et l'étiquette... (Lisant.) « A M. Gervais. » Comment, coquin, c'est toi qui as fait le coup ?

DUFOUR.

Pierrot... le seul honnête homme du pays !

PIERROT.

Un instant, ce n'est pas vrai... je n'ai pas volé... le père Gervais me doit des gages... qu'il me retient.

GERVAIS.

AIR : Eh ! ma mère, est-c' que j' sais ça.

Pour cinquante écus de gage,
Il en prend deux cents chez nous.

PIERROT.

J'en savons pas davantage,
Les écus se r'ssemblont tous.
C' n'est pas d' ma faute, notr' maître,
Comme vous l' disiez d' mes agneaux,
On n' peut plus les reconnaître
Un' fois qui sont en troupiaux.

Et M. le juge ne vous les rendra que quand l' père Gervais m' paiera mes cinquante écus... c'est juste, n'est-ce pas, monsieur Alexis, monsieur Dufour...

DUFOUR.

Va-t'en au diable... je ne veux avoir rien de commun avec tous les habitants de ce maudit pays.

ALEXIS.

Dieu ! quel conflit de friponneries !... Partons, mon père !... partons vite...

Mme SIMONNEAU.

Un moment, messieurs... et votre petit compte pour le séjour que vous avez fait chez moi...

DUFOUR.

Comment, chez vous ?

Mme SIMONNEAU.

Sans doute, monsieur... je tiens auberge, tout le monde vous le dira.

MADELEINE.

Oui, elle tient auberge.

Mme SIMONNEAU.

On y a transporté vos bagages et préparé vos chambres.

ALEXIS.

Mais nous n'y sommes pas entrés...

Mme SIMONNEAU.

N'importe! les draps y sont...

DUFOUR, à son fils.

Dis donc, Alexis... voilà cette douce hospitalité...

ALEXIS.

Payez, mon père... payez et allons-nous-en...

DUFOUR, payant.

Oui... oui... cédons bien vite notre acquisition... courons chez le notaire de l'endroit...

ALEXIS.

Ah! papa... si ça vous est égal... prenons plutôt un notaire de Paris.

CHŒUR.

AIR du vaudeville de Paris à Pékin.

Vivent les plaisirs des champs,
Et l'ombrage et le laitage!
C'est chez les bons paysans
Qu'on trouve d'honnêtes gens.

ALEXIS.

AIR du vaudeville des Amants sans amour.

Adieu, douce paix des chaumières,
Adieu, plaisirs que j'ai cru si touchants!
Adieu, vertueuses bergères,
Pour jamais, je quitte les champs.
Paris nous offre un plus aimable asile;
(Au public.)
Permettez-moi, messieurs, de l'habiter.

Nous pouvons bien retourner à la ville,
Vous pouvez seuls nous y faire rester.

CHOEUR.

Vivent les plaisirs des champs, etc.



LA PETITE SŒUR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

THÉATRE DU GYMNASE. — 6 Juin 1821.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE BARON DE VILLIERS, capitaine de haut bord.	MM. DORMEUIL.
ADOLPHE DE VILLIERS, son neveu, officier de marine	DUVERNOY.
M. DE ROSTANGES, riche propriétaire	FAY.
M. DE KERKAVEL, commandant militaire du département	CHALBOS.
GUICHARD, notaire bègue	BERNARD-LÉON.
LAGUÉRITE, caporal	PROVENCHÈRE.
PAULINE, fille aînée de M. de Rostanges	Mmes FANNY.
JENNY, sa sœur, âgée de dix ans . . .	LÉONTINE FAY.
LÉON, neveu de M. de Rostanges, élève d'un lycée.	VIRGINIE DÉJAZET.

DEUX FEMMES DE CHAMBRE. — VALETS.

Au château de Rostanges, à une lieue d'une ville de province.



LA PETITE SŒUR*

Un salon. — Un cabinet à droite et un autre à gauche. Une fenêtre au troisième plan qui donne sur le parc. Au fond un vestibule.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE ROSTANGES, PAULINE, JENNY, DEUX FEMMES DE CHAMBRE.

(Au lever du rideau Pauline est debout, en grande toilette de mariée, devant une glace ; la corbeille de mariage est sur une table près d'elle ; les femmes de chambre achèvent de la coiffer ; M. de Rostanges, assis de l'autre côté, tient un écrin qu'il admire ; la petite Jenny arrange la ceinture de sa sœur, déploie le cachemire, etc.)

M. DE ROSTANGES, l'écrin à la main.

Eh bien ! vous ne mettez pas le collier de diamants?

JENNY.

Mais du tout, mon papa ! les diamants, c'est pour le jour

* Cette pièce et deux autres, *le Mariage enfantin* et *le Vieux garçon*, furent composées pour Léontine Fay dont tout Paris admirait l'intelligence et les talents précoces. Grâce, esprit, finesse et sensibilité, elle avait tout en partage. Thalie semblait avoir révélé tous ses secrets à une enfant de dix ans,

de la noce; pour la signature du contrat, il ne faut qu'une demi-toilette.

M. DE ROSTANGES.

Ah! mon Dieu, que de choses l'on a à faire le jour de la signature d'un contrat!

AIR: Tenez, moi je suis un bon homme. (*Ida.*)

Il faut penser à la corbeille,
Il faut penser à son écrin,
A la toilette de la veille,
Puis à celle du lendemain;
Penser au bal de la journée;
A peine enfin, moi j'en suis sûr,
Trouve-t-on dans la matinée
Le temps de penser au futur.

UNE FEMME DE CHAMBRE, qui rentre.

Le notaire de la ville voisine, que vous avez fait demander, vient d'arriver au château.

PAULINE, troublée.

Ah! mon Dieu! le notaire, déjà!

et cette perfection en miniature avait inspiré à un homme de beaucoup d'esprit le joli quatrain suivant :

Vous qui rêvez une actrice parfaite,
Accourez voir Léontine... et soudain
Vous reverrez Contat et Saint-Aubin
En retournant votre lorgnette.

Des débuts aussi étonnants devaient rendre plus tard l'admiration exigeante, il fallait d'abord s'y attendre; mais le succès que récemment encore vient d'obtenir cette jolie actrice *, prouve maintenant que sa jeunesse tiendra les brillantes promesses de son enfance.

* *Yelva ou l'Orpheline russe*, pièce où mademoiselle Léontine Fay a déployé une vérité, une expression et un talent de pantomime au-dessus de tout éloge.

M. DE ROSTANGES.

Il attendra. Le futur, M. Legrand, n'est pas encore descendu.

JENNY, tenant un bouquet.

Et le bouquet de la mariée n'est pas attaché.

M. DE ROSTANGES.

Qu'il attende !

JENNY, regardant le bouquet et l'attachant à sa sœur.

Oui, qu'il attende ! Ah ! les belles fleurs ! que c'est joli de se marier, et que je voudrais être l'aînée ! Je ne sais pas pourquoi ma sœur est si triste et si chagrine ; il est vrai que toutes les mariées sont d'abord comme cela ! peut-être que les mamans le recommandent ; car je ne sais pas ce que la mienne a dit ce matin à ma sœur.

M. DE ROSTANGES, à Jenny.

Ah çà ! Jenny, finiras-tu tes bavardages ? Eh ! j'entends notre ami, et Pauline n'est pas prête.

SCÈNE II.

LES MÊMES ; LE BARON DE VILLIERS, entr'ouvrant la porte du fond.

LE BARON.

Peut-on se présenter ?

JENNY, se mettant devant lui et cachant sa sœur.

On n'entre pas, monsieur, on n'entre pas.

LE BARON, avançant.

Vraiment, petite sœur ? moi, je force la consigne.

M. DE ROSTANGES.

Et tu fais bien ; car je crois que cette toilette ne finira pas d'aujourd'hui.

UN VALET, qui suit le baron.

Monsieur, on vous a dit que le notaire était là?

LE BARON.

A la bonne heure; mais il est furieusement pressé; moi, j'ai à parler à ma future, à mon beau-père; est-ce qu'il ne peut pas attendre ?

LE VALET.

Si fait, monsieur; mais il dit comme ça que si vous en avez encore pour longtemps, on le demande ici près pour un testament; c'est pour quelqu'un qui est pressé.

LE BARON.

Bien, bien, qu'il aille faire son testament, et qu'il nous revienne le plus tôt possible. Nous ne serons pas fâchés d'avoir le temps de nous reconnaître.

(Le valet sort.)

AIR du vaudeville de *Partie carrée.*

Sur ma foi, l'état de notaire
Plus qu'on ne croit demande du talent;
Au même instant, il leur faut faire
Un mariage, un testament.
Forcé soudain de changer de visage,
Plus d'un notaire, se trompant,
Doit quelquefois pleurer au mariage
Et rire au testament.

Ah çà! bonjour, tout le monde! bonjour, mon cher Rostanges; bonjour, ma belle future; bonjour, ma petite espiègle! (A Jenny.) Tu es bien gentille, mais tu vas nous laisser un instant causer d'affaires.

JENNY.

Comment, vous me renvoyez?

LE BARON.

Non, ma chère enfant; mais je te prie de t'en aller.

JENNY.

Là, c'est bien agréable ! ne dirait-on pas que je suis une étrangère ?

M. DE ROSTANGES.

Allons, allons, Jenny, tu as entendu ; fais-nous grâce de tes commentaires.

JENNY.

C'est ça : ils ont toujours des secrets ; pourquoi ne voulez-vous pas que j'écoute ? il faudra bien que je me marie à mon tour, et ce sera toujours ça de moins à apprendre.

M. DE ROSTANGES.

Te marier ! A-t-on jamais vu une petite fille de dix ans ?...

JENNY.

Dix ans et demi, monsieur, dix ans et demi ! (A sa sœur.) Est-il drôle, mon papa ! toutes les fois que je parle de mon établissement, il se fâche.

AIR du vaudeville de *L'Homme vert.*

Lorsque l'on est petite fille,
Personne, hélas ! ne pense à vous ;
Dès qu'on devient grande et gentille,
Les amoureux arrivent tous ;
En attendant ce jour prospère,
Je puis bien en parler, je croi...
Je n'y penserai plus, mon père,
Quand on y pensera pour moi.

(Rencontrant un regard sévère de son père.)

Je m'en vais, je m'en vais... (Bas à sa sœur, en s'en allant.) Pauline, tu me le diras, n'est-ce pas ?

(Elle sort.)

SCÈNE III.

M. DE ROSTANGES, LE BARON, PAULINE.

LE BARON.

Quel petit démon! Ma foi, mon cher ami, je suis fort heureux que Pauline soit l'aînée; avec Jenny, je n'aurais pas été si tranquille.

M. DE ROSTANGES.

Oui, c'est un cœur excellent, mais une pétulance, une vivacité d'esprit, et des idées!... Il y a des moments où on lui donnerait seize ou dix-sept ans. (Prenant Pauline par la main.) Pour ma Pauline, mon ami, c'est un ange de douceur; je ne lui ai pas demandé seulement si tu lui convenais, si elle désirait se marier; du moment que ça me faisait plaisir, j'étais sûr de son consentement; n'est-il pas vrai, Pauline?

PAULINE, timidement.

Mon père...

M. DE ROSTANGES.

Tu l'entends, mon ami.

LE BARON.

C'est charmant, mais je dois reconnaître tant de bontés par une confiance absolue. (A Pauline.) Ma chère demoiselle, voilà deux mois et demi que votre père m'a accueilli, qu'il m'a même permis d'aspirer à votre main, et lui seul dans le château sait qui je suis; mais c'est bien le moins que le jour de ses noces on connaisse le nom de son mari; je ne suis pas M. Legrand; je suis le baron de Villiers, capitaine de haut-bord, et le plus vieil ami de votre père.

PAULINE, étonnée.

Le baron de Villiers!

LE BARON.

Vous n'en êtes guère plus avancée, n'est-ce pas ? et le capitaine de Villiers vous est tout aussi inconnu que M. Legrand ? ça n'est pas étonnant.

AIR : A soixante ans, on ne doit pas remettre. (Le Dîner de Madelon.)

Sur l'océan voguant dès mon enfance,
Depuis trente ans je ne l'ai point quitté ;
Ne désirant emploi ni récompense,
Je n'ai jamais sollicité :
Loin d'imiter certain confrère
Qui, conservant ses jours pour son pays,
Fait ses campagnes à Paris,
Dans les bureaux on ne me connaît guère,
On me connaît chez tous nos ennemis.

PAULINE, timidement.

De Villiers !... Mais si je ne me trompe, monsieur, il me semble que j'ai connu, c'est-à-dire, que j'ai vu à Paris, chez ma tante, il y a quelques mois, quelqu'un qui portait ce nom.

LE BARON.

Ah ! c'est possible ; un jeune homme ?

PAULINE.

Oui, monsieur.

LE BARON, à Rostanges.

Un mauvais sujet... mon neveu.

M. DE ROSTANGES.

Ton neveu ?

LE BARON.

Oui, un coquin qui depuis deux ans est à peine sorti de son lycée et que j'avais déjà poussé dans la marine lorsqu'il s'est avisé... Mais ce n'est pas de lui qu'il est question ; revenons à mon histoire : vous saurez que ma vivacité, ma franchise, ma brusquerie si vous voulez, ont toujours retardé mon avancement. Je ne sais pas flatter mes supérieurs, moi,

et quand ils font une sottise, il faut absolument que je me donne le plaisir de le leur dire. Dernièrement, dans notre expédition sur les côtes barbaresques, nous étions cernés de tous côtés, et il n'y avait qu'un moyen de nous sauver : c'était d'attaquer sur-le-champ l'ennemi malgré l'inégalité des forces, et de le contraindre à nous livrer passage ; le vice-amiral était d'un avis contraire ; son plan n'avait pas le sens commun, je le lui dis, il se fâcha et voulut me mettre aux arrêts sur mon bord ; je l'envoyai promener sur le sien, et j'attaquai malgré ses ordres. Bref, je regagnai les côtes de France sans avoir perdu un seul bâtiment.

M. DE ROSTANGES.

Oui, et après avoir soutenu un combat qui t'a couvert de gloire, après avoir sauvé la flotte et coulé bas trois corsaires.

LE BARON.

Aussi vous sentez bien que mon vice-amiral ne me pardonna pas de lui avoir prouvé qu'il n'était qu'un sot : il écrit à Paris ; mon affaire fait un train du diable ; j'apprends que le ministre est furieux contre moi, qu'il crie à l'indiscipline, à l'insubordination ; qu'il n'est question de rien moins que de m'envoyer finir mes jours dans une citadelle. Moi qui ai besoin du grand air pour ma santé, je ne juge pas à propos de me laisser mettre en quarantaine ; je quitte aussitôt l'uniforme, je prends le nom modeste de Legrand, et je traverse la moitié de la France pour venir demander un asile à mon cher de Rostanges.

(Lui serrant la main.)

AIR du Pot de fleurs.

Là, de l'amour éprouvant la puissance,
De vos attraits je suis charmé,
Je me marie ; eh ! que pourrait, je pense,
Faire de mieux un guerrier réformé?
A mon pays, grâce au nœud qui me lie,
Je veux donner des défenseurs nouveaux,

Pour employer mes instants de repos
A servir encor ma patrie.

M. DE ROSTANGES.

Mais es-tu bien sûr qu'on ait réellement donné l'ordre de t'arrêter?

LE BARON.

Comment! mon ami, bien mieux que cela, j'ai vu sur les journaux que je l'étais!

M. DE ROSTANGES et PAULINE.

Arrêté?

LE BARON.

Oui, vraiment; j'ai lu, il y a à peu près deux mois, dans le *Moniteur*, que M. de Villiers, officier de marine, venait d'être arrêté et transporté au château de Saint-Vincent. Le plus bizarre, c'est que cette forteresse n'est qu'à une demi-lieue d'ici; mais la vérité est que je n'y suis pas, que me voilà, et que jusqu'à présent personne n'a songé à m'inquiéter; c'est là, ma chère demoiselle, ce que j'avais à vous confier, et vous savez le reste; voici maintenant mes intentions: j'ai cinquante mille francs de rente, je vous les donne.

M. DE ROSTANGES.

Un moment, et ton neveu?

LE BARON.

Il n'aura rien; un drôle, qui est mon seul parent, l'héritier de mon nom, et qui s'avise de devenir amoureux!

PAULINE.

Amoureux?

LE BARON.

Une passion dont on ne connait pas l'objet, mais qui lui fait négliger ses devoirs, son avancement.

AIR de Marianne. (DALAYRAC.)

Morbleu! ce n'est pas à son âge
Qu'il est permis d'être amoureux,

Lui qui peut à peine, je gage,
Compter une campagne ou deux !
Faisant le tour de l'univers,
Quand il aura battu toutes les mers,
Dans vingt combats
Vu le trépas,
Heureux et fier enfin quand il aura
Trente cicatrices nouvelles,
Un bras de moins, et cœtera,
C'est alors, morbleu ! qu'il pourra
Songer à plaire aux belles.

Enfin, depuis deux mois et demi, impossible de savoir ce qu'il est devenu !

PAULINE, *vivement.*

Comment ! monsieur, vous croyez qu'il lui est arrivé quelque malheur ?

LE BARON.

Ma foi, je n'en sais rien, et je ne m'en embarrasse guère ; l'essentiel maintenant est de songer au contrat ; vous sentez que je ne veux pas y figurer sous le nom de M. Legrand.

M. DE ROSTANGES.

Sois tranquille, je dirai deux mots au notaire, M. Guichard.

JENNY, *en dehors.*

Mon papa ! mon papa !

M. DE ROSTANGES.

Chut ! voici Jenny.

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; JENNY.

M. DE ROSTANGES.

Comment, c'est encore toi !... tu ne veux pas nous laisser un instant de tranquillité ?

JENNY.

Mon Dieu, mon papa, moi je ne peux pas faire les honneurs du château toute seule...

M. DE ROSTANGES.

Est-ce qu'il arrive déjà du monde?

JENNY.

Le vieux major !

M. DE ROSTANGES.

M. de Kerkavel?

JENNY.

Précisément...

M. DE ROSTANGES, au baron.

C'est le commandant du département.

AIR de Préville et Taconnet.

Il doit servir de témoin à ma fille
Qu'il a vue naître,
(Montrant Jenny.)
Ainsi que cette enfant.
C'est un ami de la famille
Dont, je crois, vous serez content ;
Car plus que lui personne n'est honnête.

JENNY, avec malice.

Et c'est pour de bonnes raisons :
Il n'a jamais son chapeau sur la tête,
Pour ménager ses ailes de pigeons.

M. DE ROSTANGES, se fâchant.

Qu'est-ce que c'est, mademoiselle? je vous mettrai en pénitence si vous répétez de pareilles choses. Mais ce pauvre major, je l'attendais plus tôt.

JENNY, en confidence.

Ah bien! oui : il a bien eu d'autres affaires; vous ne savez pas? il paraît qu'il y a un jeune prisonnier qui s'est échappé avant-hier du château de Saint-Vincent. Toutes les autorités

militaires sont sur pied, et le major a été obligé de donner des ordres, voilà ce qui l'a retardé.

M. DE ROSTANGES.

Il faut aller le recevoir, car il est un peu susceptible, le cher major. Quant à toi, mon ami, dès que M. Guichard sera revenu, tu lui expliqueras...

(Il lui parle bas.)

Ensemble.

Canon de FRÉDÉRIC KREUBÉ.

PAULINE, à part.

Hélas! quel parti prendre,
Pour conserver ma foi ?
Qui pourra me défendre,
Quand il est loin de moi ?
La crainte, les alarmes
S'emparent de mon cœur,
Je sens couler mes larmes,
Je vois fuir mon bonheur.

JENNY.

On ne peut nous entendre :
Pauline, calme-toi.
Que vient-on de t'apprendre ?
Un secret ? dis-le moi !
Pourquoi donc ces alarmes ?
Réponds, ma bonne sœur...
Peut-on verser des larmes
Le jour de son bonheur ?

LE BARON.

On pourrait nous entendre,
Viens, mon ami, suis-moi ;
Allons, sans plus attendre,
Engager notre foi.
Bannissons les alarmes,
(Montrant Pauline.)
Et sa main et son cœur,

Dans ce jour plein de charmes,
Fixeront mon bonheur.

M. DE ROSTANGES.

On pourrait nous entendre,
Viens, mon ami, suis-moi;
Allons, sans plus attendre
Engager votre foi.
Bannissons les alarmes,
(Montrant Pauline.)
Et sa main et son cœur,
Dans ce jour plein de charmes,
Fixeront ton bonheur.

(Le baron et Rostanges emmènent Pauline.)

JENNY, la voyant sortir.

C'est ennuyeux ! on ne peut rien savoir !

SCÈNE V.

JENNY, seule.

Certainement il y a quelque chose d'extraordinaire... ma sœur qui est triste et chagrine... et quand je songe aux six mois qu'elle a passés à Paris chez ma tante, et puis comme papa l'a fait revenir et vite, et vite, parce qu'on disait qu'elle avait un amoureux .. Ça doit être gentil, un amoureux ; oh ! j'en aurai un, moi ! il faudra bien que ça finisse par là.

AIR du rondeau d'Adolphe et Clara

Jeunes filles qu'on marie,
Que n'ai-je, hélas ! vos quinze ans !
Ah ! cet âge que j'envie
Se fait attendre longtemps.

A quinze ans les demoiselles
Ont des bijoux, des dentelles !
On leur présente un époux
Qui toujours auprès de vous

Soupire et fait les yeux doux...
Car voilà comme ils font tous !
Toujours des robes nouvelles
Et des bijoux... c'est charmant,
Et je dis en y pensant :

Jeunes filles qu'on marie, etc.

Moi, je veux, je le répète,
Avoir un mari charmant,
Vif, aimable, bien galant,
Et qu'il ait une épaulette !
Ah ! si j'avais quatorze ans,
On m'offrirait son hommage;
Mais dix ans! ah! quel dommage !...
Oui, je dois, je le sens,
Dire encore longtemps :

Jeunes filles qu'on marie, etc.

Oui, oui, c'est décidé : je veux mon mari comme ce beau monsieur que j'ai vu hier au bal champêtre de la forêt ; au moins il s'est occupé de moi, celui-là... ce n'est pas comme les autres qui ont toujours l'air de dire : C'est une petite fille ; de sorte qu'il n'y a que les petits garçons qui vous font danser ; et moi je ne peux pas les souffrir.

LÉON, en dehors.

Ma cousine, ma cousine...

JENNY.

En voilà encore un petit garçon, et de plus un amoureux ; mais il est trop jeune, et puis c'est mon cousin, ça n'est plus la même chose.

SCÈNE VI.

JENNY, LÉON en uniforme de lycéen.

LÉON, accourant.

AIR d'une Sauteuse.

Me voilà! quel plaisir
De jouer, de courir!
Adieu, thèmes
Et théorèmes!
Laisser là Cicéron,
C'est si bon!
Que n'a-t-on
Des vacances deux fois
Par mois!

Nous irons à cheval,
Et puis, comme amiral,
Je veux sur le canal
Faire un combat naval.

Me voilà! quel plaisir, etc.

JENNY.

Oui, vous venez pour la noce! c'est cela qui vous a séduit!... je crois bien, à votre âge, à quatorze ans, un bal, des gâteaux, cela suffit pour faire tourner la tête.

LÉON.

Oh! ce n'est pas cela; mais le plaisir de danser ensemble. Vous ne savez pas, depuis les vacances de l'année dernière, je n'ai fait que songer à vous, que parler de vous.

JENNY.

Parler de moi!... comment! monsieur, vous avez été assez léger...

LÉON.

Seulement à quelques camarades, ceux de ma classe ; mais ils m'ont bien promis d'être discrets ; et puis... au collége nous en avions tous.

JENNY.

Comment, vous en aviez ?

LÉON.

Oui, nous avions tous des passions.

AIR : On dit que je suis sans malice. (Le Bouffe et le Tailleur.)

Parfois on en négligeait même
Sa version ou bien son thème.

JENNY.

On vous envoyait aux arrêts.

LÉON.

Eh bien ! gaîment je m'y rendais :
A la salle de discipline,
Je m'occupais de ma cousine,
Et je n'ai pas été, je croi,
Un seul jour sans penser à toi.

JENNY.

Ce qui prouve que cette année vous avez fait de jolies études !

LÉON.

Tiens, est-ce que cela empêche ? Et la preuve, c'est que j'ai là des vers latins que je t'ai faits.

JENNY.

Qu'est-ce que c'est ? je t'ai faits ! je n'aime pas qu'on me tutoie, monsieur ; c'était bon quand j'étais petite, mais il me semble que maintenant...

LÉON.

Eh bien ! que je vous ai faits ! parce que quand on est au moment d'entrer en seconde, et qu'on aime quelqu'un !...

Il faut que je vous les montre ; ils ont fait l'admiration de tout le lycée.

JENNY.

Voyons donc, monsieur, comment on fait des vers au collége !

LÉON, cherchant dans sa poche.

Attendez... ce n'est pas cela, c'est une épigramme contre notre professeur de grec ! je les aurai mis de ce côté.

(Il fouille dans l'autre poche et tire une balle.)

JENNY.

Une balle? Ah çà! vous serez donc toujours un enfant?

LÉON.

Dame! au collége, il faut bien s'occuper. (Montrant une poupée dans un coin du salon.) Vous avez bien une poupée.

JENNY, vivement.

Du tout, monsieur ; c'est à la petite du jardinier.

LÉON.

Ah ! mamzelle, l'année dernière encore, vous vouliez me faire jouer avec vous, et même...

JENNY.

Voyons vos vers, monsieur.

LÉON, frappant du pied.

La ! je les aurai laissés dans mon pupitre !

JENNY.

Vous avez une si bonne tête !

LÉON.

Aussi, ma cousine, c'est votre faute, vous m'intimidez.

AIR : Ainsi jadis un grand prophète. (*Piron avec ses amis.*)

Faut-il qu'un enfant me déconcerte
Et me fasse ainsi perdre l'esprit !

JENNY.

Mais voyez donc quelle grande perte !

LÉON.

Me voilà vraiment tout interdit!
Si n'étant qu'amant surnuméraire,
Telle est déjà ma timidité,
Grands dieux ! que devenir et que faire
Si j'obtenais de l'activité?

Aussi, je suis bien bon; avec une petite fille !...

JENNY.

Une petite fille !

LÉON.

Oui, une petite fille, qui est bien heureuse de m'avoir; car, sans moi, vous n'auriez pas d'amoureux.

JENNY, *piquée*.

Ah! je n'en aurais pas!... Eh bien! c'est ce qui vous trompe, monsieur; j'en ai un tout nouveau, d'hier, au bal champêtre, et un bel officier...

LÉON, *ému*.

Comment, mademoiselle?

JENNY.

Écoutez, Léon; vous ne m'en voudrez pas; moi, ce n'est pas ma faute. Il était auprès de la femme du notaire, madame Guichard, qui est si coquette; mais, dès qu'il m'a entendu nommer: « Comment! s'est-il écrié, mademoiselle de Rostanges!... » Il s'est approché, et puis il m'a parlé de mon père, de ma sœur; combien il désirait être présenté chez nous... Vous comprenez ce que cela veut dire.

AIR : Vos maris en Palestine. (Le Comte Ory.)

Depuis hier de ma mémoire
Rien ne peut le détacher,
Mais au moins n'allez pas croire

Que ce soit pour vous fâcher!
Oui, si sa grâce est extrême,
Vous êtes fort bien aussi,
Et, j'en conviens, aujourd'hui,
(Avec tendresse.)
Vous seriez celui que j'aime...

LÉON, parlant et vivement.

Serait-il vrai?

JENNY, finissant l'air.

Si vous étiez comme lui!

LÉON.

C'est-à-dire que c'est lui que vous aimez? Eh bien! mademoiselle, c'est affreux! et je le dirai à votre papa; après ce que nous nous étions promis!... D'ailleurs, il viendra peut-être au château, ce beau monsieur; si je le rencontre!...

JENNY.

Léon, je vous prie de ne pas faire d'extravagance.

LÉON.

Oh! nous verrons! je porte aussi l'uniforme, et, entre militaires... Hein! qui vient là? quel est ce monsieur en noir?

JENNY, à part.

Je ne me trompe pas, c'est lui-même! J'étais bien sûre qu'il chercherait à me revoir. (Cachant sa tête dans ses mains. Ah! mon Dieu! mon Dieu! ils vont se battre!

SCÈNE VII.

LES MÊMES; ADOLPHE.

ADOLPHE.

Mes amis, pourriez-vous m'indiquer...

LÉON, s'avançant.

Que vois-je?

ADOLPHE.

Léon !

LÉON, se jetant dans ses bras.

C'est vous, mon cher...

ADOLPHE, bas.

Chut ! ne me nomme pas, je t'en conjure.

JENNY, très-étonnée, à part.

Comment ! ils s'embrassent à présent ! qu'est-ce que cela veut dire ?

ADOLPHE, à Jenny.

Pardon, mademoiselle, de m'être présenté aussi brusquement; mais mon empressement... (Bas à Léon.) Tâche donc d'éloigner cette petite; il faut absolument que je te parle.

JENNY.

Monsieur, certainement, nous sommes très-flattés... (Bas à Léon.) Comment ! vous ne vous disputez pas ?... mais c'est lui... c'est lui, vous dis-je.

LÉON, à demi-voix.

C'est bon, mademoiselle, je ne me bats pas pour ces misères-là; et vous oubliez d'ailleurs que votre papa vous attend.

JENNY.

On y va, monsieur, on y va. (A part.) Comme il me regarde ! c'est sûr, c'est pour moi qu'il est venu ! (A Léon.) Et peut-on savoir quel est monsieur ?

LÉON.

Oh ! c'est...

ADOLPHE.

Le notaire... que vous attendez.

LÉON, étonné et contenu par un geste d'Adolphe.

Le notaire !

JENNY.

Comment ! le notaire... le vieux M. Guichard...

ADOLPHE.

C'est-à-dire l'un des notaires, le collègue de M. Guichard, qui m'a même confié des papiers, et si vous aviez la bonté de prévenir...

JENNY, le regardant.

Tout de suite, monsieur, tout de suite ; c'est drôle, moi j'avais idée que monsieur était militaire ; il me semble même que ça allait mieux à sa figure. (A part.) C'est qu'il est très-bien, ce jeune homme !... (Haut.) C'est égal, monsieur ; notaire, c'est un fort bel état ; et puis on peut acheter une étude à Paris !...

LÉON, qui cause bas avec Adolphe.

Mais allez donc, ma cousine ! vous voyez que monsieur est pressé.

JENNY, les regardant.

J'y vais, mon cousin, j'y vais. (A part.) Je vois ce que c'est, Léon a eu peur de lui, et puis il y a encore quelque mystère là-dessous ; mais celui-ci, je le saurai. (Faisant la révérence.) Je vais vous annoncer, monsieur... (Au milieu de sa révérence, Léon la pousse.) Mais finissez donc, monsieur, vous me l'avez fait manquer.

(Elle la recommence et sort.)

SCÈNE VIII.

ADOLPHE, LÉON.

ADOLPHE, riant.

Ouf ! la voilà partie !... j'ai cru que je ne pourrais jamais me tirer de mes petits mensonges !

LÉON.

C'est bien vous, mon cher Adolphe ; vous qui étiez mon protecteur, et qui me défendiez toujours au lycée ; dame !

voilà au moins deux ans que vous avez quitté la pension, et j'étais bien jeune; mais, voyez-vous, les amitiés du collége... c'est sacré.

AIR du vaudeville de La Chambre à coucher.

Quels que soient les rangs et les grades,
Nous obliger est la commune loi,
Je compte sur mes camarades,
Comme ils peuvent compter sur moi.
De nos serments conservant la mémoire,
Guidant celui qui chancelle en chemin,
Toujours unis, marchons tous à la gloire,
En nous donnant la main. (*Bis.*)

ADOLPHE.

Aussi, suis-je bien heureux de te rencontrer, moi qui ne connais ici personne.

LÉON.

En effet, ce trouble, cet air d'embarras... Pourquoi cacher votre nom et vous faire notaire ?

ADOLPHE.

Tu le sauras, mon cher Léon : tu es bien jeune, sans doute, pour recevoir une pareille confidence, mais tu as une raison, une prudence au-dessus de ton âge; j'ai besoin de ton secours, et je suis persuadé que tu ne me le refuseras pas.

LÉON.

A un ami, à un ancien camarade !... dieux ! que je suis content de pouvoir être bon à quelque chose !

ADOLPHE.

Tu ne peux pas trouver une plus belle occasion : car, Dieu merci, je ne sais plus où donner de la tête ! poursuivi de tous côtés, séparé de celle que j'aime...

LÉON.

Comment, vous êtes aussi amoureux ?

ADOLPHE.

Chut! mon cher Léon! de la discrétion... Oui, je voulais me marier malgré les ordres de mon oncle, digne et excellent marin qui ne veut penser à m'établir que lorsque je serai contre-amiral; ma foi, je n'ai pas voulu attendre le brevet, qui pouvait rester longtemps en route, et j'étais parti de Paris pour venir demander le consentement des parents de celle que j'aime; juge de mon malheur : je m'arrête à trois lieues d'ici pour faire raccommoder ma voiture; je soupe avec un brigadier de gendarmerie fort honnête, et comme je cause assez facilement, il sait bien vite mon nom et mon état!... « De Villiers? dit-il. — Oui, monsieur. — Officier de marine? — Sans doute. — C'est bien cela, je vous arrête! »

LÉON.

Comment!

ADOLPHE.

Oh! mon Dieu, en deux minutes une chaise de poste se trouve prête, on m'y fait monter, et j'arrive au château de Saint-Vincent, où j'ai passé deux mois et demi sans pouvoir obtenir la moindre explication de mes gardiens, ni une seule visite du commandant du département, à qui j'ai écrit plus de vingt lettres, et qui m'a toujours répondu fort sèchement!

LÉON.

Et vous ne soupçonnez pas le motif de cette singulière arrestation?

ADOLPHE.

Ah! si fait, il n'y a que mon oncle capable d'une pareille attention : il aura été instruit de mon amour, de mes projets de mariage, et pour s'y opposer il aura obtenu un ordre. Mais, ma foi, je n'y tenais plus... deux mois et demi séparé de celle que j'aime, sans savoir ce qu'elle était devenue...

AIR du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Pour mieux dérouter mon gardien,

voilà au moins deux ans que vous avez quitté la pension, et j'étais bien jeune; mais, voyez-vous, les amitiés du collége... c'est sacré.

AIR du vaudeville de *La Chambre à coucher*.

Quels que soient les rangs et les grades,
Nous obliger est la commune loi,
Je compte sur mes camarades,
Comme ils peuvent compter sur moi.
De nos serments conservant la mémoire,
Guidant celui qui chancelle en chemin,
Toujours unis, marchons tous à la gloire,
En nous donnant la main. (*Bis*.)

ADOLPHE.

Aussi, suis-je bien heureux de te rencontrer, moi qui ne connais ici personne.

LÉON.

En effet, ce trouble, cet air d'embarras... Pourquoi cacher votre nom et vous faire notaire?

ADOLPHE.

Tu le sauras, mon cher Léon : tu es bien jeune, *sans* doute, pour recevoir une pareille confidence, mais tu as une raison, une prudence au-dessus de ton âge; j'ai *besoin de* ton secours, et je [illegible] que tu ne me le refuseras pas.

je suis [illegible]

Chut! mon cher Leo... ...
me marier malgré les ...
lent marin qui ne ve... ...
serai contre-amira... ...
brevet, qui pouvait re... ...
parti de Paris pour ve... ...
parents de celle ... ...
m'arrête à trois heu... ...
ture; je soupe avec ... ...
nête, et comme je ... ...
mon nom et mon eta...
sieur. — Officier de ma... — ...
cela, je vous arrete...

Comment ...

Oh! mon Dieu ... des
trouve prête, ...
Saint-Vincent, ...
obtenir la ... ...
visite du ... réponses
de vingt lettres, ... sier, mes

Et vous ...
arrestation?

...
...nison: ...
... matinée, ... PAULINE, JENNY.

...NY.

... M. Guichard, un jeune homme
...s, mon papa, que ce ne soit

Employant un adroit manége,
J'ai fait le malade...

LÉON.

Fort bien ;
Comme nous faisons au collége !

ADOLPHE.

Puis me glissant, après cela,
Le long du mur de la tourelle...

LÉON.

Ah ! grands dieux ! que n'étais-je là
Pour vous faire la courte échelle!

Et vous vous êtes sauvé?

ADOLPHE.

Oui, mais fort embarrassé de ma personne, craignant à chaque pas de rencontrer mon honnête brigadier ; j'allais m'éloigner, lorsque hier soir, le hasard me conduit à une danse de village ; j'entends nommer mademoiselle de Rostanges, je m'approche, je fais jaser la petite Jenny, et j'apprends que Pauline est dans ce château...

LÉON.

Quoi! ce serait... ma cousine?

ADOLPHE.

Elle-même; je n'ai pu résister au désir de la voir, de la rassurer sur mon sort, et comme en rôdant dans le parc j'ai entendu les domestiques parler d'un contrat de mariage, d'un notaire qu'on attendait, cela m'a suffi, et je me présente à tout hasard. Ah çà! qui est-ce qui se marie donc ici?

LÉON.

Ah! mon Dieu! mais c'est votre prétendue.

ADOLPHE.

Pauline!

LÉON.

Je ne m'étonne plus si elle était si triste.

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Elle n'aura pu s'en défendre,
Craignant sans doute et le bruit et l'éclat ;
Mais vous allez tout voir et tout entendre,
Car vous signerez au contrat.
Que de maris ont, dit-on, en ménage
Des accidents aussi fâcheux au moins,
Et qui n'ont pas, comme vous, l'avantage
D'en être les témoins !

Mais j'entends du bruit.

ADOLPHE.

Et quel est le futur?

LÉON.

Un M. Legrand, un ami de mon oncle que je ne connais pas.

ADOLPHE.

Eh bien ! il ne risque rien !

LÉON.

On vient, vite à votre rôle! Avez-vous seulement des papiers?

ADOLPHE, *fouillant dans sa poche.*

Oui, oui, des ordres du ministre de la marine, les réponses du commandant de la citadelle; voilà mon dossier, mes minutes.

LÉON.

Chut ! voici mon oncle et Pauline.

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; M. DE ROSTANGES, PAULINE, JENNY.

JENNY.

Oui, c'est le collègue de M. Guichard, un jeune homme très-aimable; mais ne croyez pas, mon papa, que ce ne soit qu'un notaire de campagne.

M. DE ROSTANGES.

En effet, il a fort bon air. Bonjour, mon cher Léon; mille pardons, monsieur, de vous avoir laissé presque seul: c'est le futur et M. le major, un de mes témoins, qui, en attendant la signature du contrat, ont commencé une partie de piquet et ont fini par se disputer; je vous présente toujours ma fille aînée, celle que vous allez marier.

PAULINE, regardant Adolphe.

Ah! mon Dieu! quoi! c'est là...

M. DE ROSTANGES.

Qu'as-tu donc?

PAULINE.

Rien, rien, mon père.

LÉON.

Peut-être une faiblesse...

ADOLPHE, assis à une table et écrivant.

Oui, un étourdissement. Moi qui vous parle, j'y suis très-sujet.

(Le baron et M. de Kerkavel se disputant dans la coulisse.)

LE BARON.

Je vous répète que j'ai trois marqués et le postillon.

ADOLPHE, à part.

O ciel! c'est la voix de mon oncle! comment diable se trouve-t-il ici? (Pendant que M. de Rostanges, Jenny et Pauline remontent le théâtre pour aller au-devant du baron, Adolphe dit bas à Léon.) C'est mon oncle, je suis perdu! (Voyant le cabinet qui est près de la table où il écrit.) Ah! cet appartement... Tâche surtout de l'empêcher d'entrer.

(Il se précipite dans le cabinet; Léon en retire la clef, la met dans sa poche, et va aussi au-devant du baron.)

SCÈNE X.

LES MÊMES; excepté Adolphe ; LE BARON et M. DE KERKAVEL, entrent en se disputant ; LAGUÉRITE est derrière eux.

LE BARON.

Puisque j'avais écarté la dame de trèfles...

KERKAVEL.

Permettez, permettez ! vous ne pouvez l'avoir écartée, puisque j'avais une quinte majeure en trèfles.

LAGUÉRITE.

Mais, mon commandant...

LE BARON, à Laguérite.

Va-t'en au diable ! Comment voulez-vous que l'on puisse compter son jeu, quand au milieu d'une partie il vous arrive des estafettes et des ordonnances ?

KERKAVEL.

Au fait, monsieur a raison ; voyons, Laguérite, dépêche-toi... tu viens là me relancer !

LAGUÉRITE.

C'est au sujet du prisonnier dont le commandant de la citadelle vous a envoyé le signalement ; on assure l'avoir vu rôder dans les environs.

PAULINE, bas à Léon.

Ah, mon Dieu !

LE BARON.

Eh bien, tant mieux ! qu'il aille se promener. En ce moment M. le major n'est pas commandant de place ; il est ici pour signer le contrat et achever une partie de piquet ; car nous l'achèverons... diable ! j'ai trois marqués. Ainsi, Laguérite, en arrière, et tiens-toi en réserve.

KERKAVEL.

Oui, mon vieux, je te parlerai tout à l'heure ; reste dans la chambre à côté en armée d'observation. Ah çà ! voyons, où est notre notaire ?

(Laguérite sort.)

M. DE ROSTANGES.

Eh mais ! où est-il donc ? Il était là tout à l'heure, et je ne le vois plus.

LÉON.

Il sera probablement sorti.

LE BARON.

Impossible, nous l'aurions rencontré.

KERKAVEL.

Sans doute, un notaire, ça se voit.

JENNY.

Il ne peut être alors que dans ce cabinet.

LÉON, bas à Jenny.

Taisez-vous donc !

JENNY.

Mais sans doute, monsieur, puisqu'il n'y a pas d'autre issue. (Allant à la porte.) Monsieur le notaire ! monsieur le notaire !

TOUS, criant.

Monsieur le notaire !

KERKAVEL.

Allons, il n'y sera pas.

LÉON.

C'est ce que je disais, il est bien sûr qu'il n'y est pas !

JENNY.

Si vraiment, je le vois très-bien à travers la serrure ; il ourne le dos à la porte, et il est dans un fauteuil.

LE BARON.

Eh bien donc ! pourquoi diable ne répond-il pas ? à moins qu'il ne se trouve mal !

JENNY.

C'est drôle ! cela lui a pris en même temps qu'à ma sœur.

LÉON, bas.

Vous tairez-vous ?

JENNY.

Comment ! me taire quand ce pauvre jeune homme est aussi mal, quand il y va peut-être de sa vie... fi ! que c'est laid ! vous qui êtes son ami !

M. DE ROSTANGES.

Eh mais ! où est donc la clef?

JENNY, cherchant.

Comment ! elle n'est pas là ? moi qui l'ai vue tout à l'heure ! Mais cette porte n'est pas bien solide.

LE BARON.

Sans doute, je vais chercher ce qu'il faut pour faire sauter la serrure.

M. DE ROSTANGES.

Je vais avec vous.

(Le baron et M. de Rostanges sortent, Kerkavel est sur le point de les suivre.)

SCÈNE XI.

LÉON, PAULINE, JENNY, M. DE KERKAVEL.

LÉON, à part.

Ah ! la maudite petite fille !.... (Haut, à Kerkavel qui revient sur ses pas.) Eh bien ! vous ne les suivez pas ?

KERKAVEL.

Ils sont plus de monde qu'il ne faut, et ils n'ont pas besoin de moi.

LÉON, bas à Pauline.

Allons, il ne s'en ira pas ; et ce pauvre Adolphe que nous ne pouvons délivrer !

KERKAVEL.

Mais a-t-on idée ! ce notaire qui déserte au moment de l'action ! En tout cas, ce n'est pas avec armes et bagages ; car il a laissé là ses plumes, son écritoire et ses papiers. (En prenant un.) Hum ! hum ! qu'est-ce que cela ? un ordre du ministre de la marine... une lettre de moi. (Bas, à Léon.) C'est fort étonnant, c'est celle que j'écrivais dernièrement à M. de Villiers le prisonnier, qui m'avait adressé des réclamations. (Haut.) Vous êtes bien sûr que ces papiers appartiennent...

JENNY.

Au notaire ? Oui, monsieur, c'est lui qui les a apportés.

KERKAVEL.

Et ce commencement d'écriture ?

JENNY.

Oh ! cette écriture, c'est la sienne... Hein ! comme c'est moulé !

KERKAVEL, se grattant l'oreille.

Diable ! diable ! et cette fuite soudaine... (A Jenny.) Dites-moi, ma petite fille, êtes-vous bien sûre que ce soit un notaire, et n'avait-il pas quelques façons militaires ?

JENNY.

Comment ! monsieur, vous croyez ? Eh bien ! maintenant que j'y pense ; oh ! que je suis contente... parce qu'il n'y a pas de comparaison, j'aime bien mieux que ce soit un militaire ; d'ailleurs, je me rappelle très-bien l'avoir vu avant-hier au bal de la Forêt ; et il avait un frac bleu, sans épau-

lettes ; et ici, sur les basques, des ancres brodées en or.

KERKAVEL, *à voix basse.*

Un officier de marine... C'est lui, il n'y a plus de doute ; et je devine aisément pour quelles raisons il se déguise. (*Haut.*) Parbleu ! vous me voyez enchanté ; c'est justement le prisonnier que l'on m'a recommandé de poursuivre.

PAULINE.

Quoi ! monsieur, vous pourriez... ici, chez mon père...

KERKAVEL.

Eh parbleu ! il le faut bien ; j'en suis désolé, mais mon devoir, ma responsabilité, m'obligent de l'arrêter.

JENNY.

L'arrêter ! Ah malheureuse ! qu'ai-je fait !

KERKAVEL.

Holà ! Laguérite ?

LAGUÉRITE, *en dedans.*

Présent.

SCÈNE XII.

LES MÊMES ; LAGUÉRITE.

KERKAVEL.

Approche à l'ordre. Tu vas te tenir ici en faction ; notre prisonnier est là, dans ce cabinet ; un homme en habit noir... un notaire... tu comprends ?

LAGUÉRITE.

Oui, mon général.

KERKAVEL.

Ainsi, sois à ton poste ; et le premier notaire que tu verras...

LAGUÉRITE.

Je mets la main dessus.

KERKAVEL.

C'est bien ; je vais chercher du renfort pour le faire escorter et conduire en lieu sûr.

Ensemble.

AIR : Quelle douce, aimable folie. (*Un Jour à Paris.*)

KERKAVEL, regardant Jenny.

Que d'esprit, que d'intelligence !
Oui, d'honneur, j'en suis enchanté ;
Sans vous le prisonnier, je pense,
Déjà serait en liberté.

LÉON, ironiquement à Jenny.

Que d'esprit et que d'obligeance !
Oui, vraiment, j'en suis enchanté ;
Sans vous, le prisonnier, je pense,
Déjà serait en liberté.

JENNY, à part.

Qu'ai-je fait et quelle imprudence !
J'en perds la tête, en vérité...
Sans moi, sans mon inconséquence,
Il retrouvait la liberté.

PAULINE, à part.

C'en est fait, je perds l'espérance
Dont mon amour s'était flatté.
(A Jenny.)
Sans vous, oui, sans votre imprudence,
Il retrouvait sa liberté.

(Kerkavel sort.)

SCÈNE XIII.

LÉON, PAULINE, JENNY; LAGUÉRITE, qui se promène devant la porte du cabinet.

PAULINE.

Quel parti prendre?

LÉON, à Jenny.

Qu'allons-nous devenir? Savez-vous ce que vous avez fait, par votre indiscrétion, par votre curiosité? C'est mon meilleur ami.

PAULINE.

C'est celui que j'aime que vous allez faire arrêter.

JENNY.

Celui que vous aimez! Voilà donc ce secret... Et c'est moi qui serai cause de votre malheur et du sien... ma sœur, me pardonnerez-vous jamais!

PAULINE.

Calme-toi, je ne t'en veux pas; tu ne pouvais pas prévoir...

JENNY.

Non, je suis bien coupable; mais je réparerai ma faute; j'irai, je parlerai à mon père, à M. le major; et s'ils résistent à mes prières, (Fondant en larmes.) je ne sais pas ce que je ferai.

LÉON.

Allons, Jenny, il ne s'agit pas de pleurer, et vous êtes un enfant.

JENNY.

Ah! je suis un enfant! ah! je suis un enfant... eh bien! on verra, monsieur. (Essuyant ses yeux.) Ce n'est pas qu'il n'ait raison; parce que, au fait, quand je pleurerai pendant une

heure, ça ne m'avancera à rien, et ce n'est pas cela qui nous débarrassera de l'invalide. (Frappant du pied et marchant avec impatience.) Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que je vais faire ? je ne trouve aucun moyen. (Regardant par la fenêtre.) Ah! mon Dieu ! que vois-je au bout de l'allée? C'est M. Guichard, le notaire, qui arrive tout en courant ; c'est le ciel qui nous l'envoie. (Criant et faisant comme si elle avait peur.) Mon Dieu ! (Détournant la tête.) il va se blesser. (Regardant.) Non, le voilà par terre. Laguérite ! le prisonnier qui vient de sauter par la fenêtre.

PAULINE et LÉON.

Grands dieux ! serait-il vrai ?

(Jenny, en souriant, leur fait signe de la tête que non.)

LAGUÉRITE, après s'être approché de la fenêtre.

Comment ! mille bombes !

JENNY.

Oui, vois-tu, là, en bas, ce monsieur en habit noir et en perruque poudrée... ce notaire qui court dans le jardin ?

LAGUÉRITE.

Oui, morbleu !... mais c'est drôle, il se sauve par ici.

JENNY.

C'est qu'il a perdu la tête.

LAGUÉRITE.

Heureusement j'ai encore la mienne.

(Il sort en courant.)

SCÈNE XIV.

JENNY, PAULINE, LÉON, ADOLPHE.

JENNY, sautant en l'air et frappant des mains.

Ah ! comme il court ! comme il court ! Combien je suis contente !...

LÉON, mettant la clef dans la serrure.

Adolphe ! Adolphe ! vous pouvez sortir.

ADOLPHE, entrant.

Mon ami, ma chère Pauline...

JENNY, à part.

Ah ! que ma sœur est heureuse ! mais voyez seulement s'il s'occupe de moi !

ADOLPHE.

Mon cher Léon, que je te dois de remercîments, (A Jenny.) et à vous surtout, mademoiselle !

JENNY, d'un ton piqué.

Du tout, monsieur, vous ne m'en devez pas, adressez-les à ma sœur; c'est pour elle seule ce que j'en ai fait... Je ne rends service qu'aux gens qui ont confiance en moi et qui ne me traitent point comme un enfant.

PAULINE, d'un ton de reproche.

Jenny, y penses-tu ?

JENNY.

Ah ! pardon; si tu savais quelles idées j'ai eues un instant ! des idées que je ne puis m'expliquer, mais qui faisaient que j'étais presque fâchée de ce que tu étais contente. Mais vous avez raison, je ne suis qu'un enfant, à qui il faut pardonner bien des choses ; (A Adolphe.) n'est-ce pas, mon beau-frère ?

ADOLPHE.

Oui, oui, ma jolie petite sœur, je pardonne et de grand cœur.

PAULINE.

Et vite... On vient de ce côté.

JENNY.

Sortez par l'appartement de ma sœur, qui donne sur le jardin ; vous, Léon, aidez-le à se sauver.

LÉON.

Et toi ?

JENNY.

Et moi? moi, je reste; il faut bien empêcher ce contrat; (A Pauline.) il faut bien apprendre à mon père que vous voulez en épouser un autre.

PAULINE.

Oh ! d'abord je n'oserai jamais le lui dire et braver sa colère.

JENNY.

Eh bien ! c'est moi qui m'en chargerai; qu'est-ce que je risque? d'être mise en pénitence... et je veux encore me dévouer pour vous. Allez. (Pauline, Léon et Adolphe sortent par la porte à droite.) Ah ! mon Dieu ! c'est ce pauvre notaire que j'ai fait arrêter.

SCÈNE XV.

JENNY, M. DE KERKAVEL, LAGUÉRITE, tenant GUICHARD au collet.

LAGUÉRITE.

AIR : Verse encor.

Le voilà, voilà, voilà, voilà,
Ici je le ramène,
Et ce n'est pas sans peine;
Le voilà, voilà, voilà, voilà,
Et je réponds, morbleu! de ce prisonnier-là.

GUICHARD, bégayant.

A ce transport brutal,
Quoi! nul ne me dérobe!
Accueillir aussi mal
Un notaire royal!
Traiter de malfaiteur
Nous... un homme de robe!

Ils m'ont, sur mon honneur,
Pris pour un procureur!

TOUS.

Le voilà, voilà, voilà, voilà, etc.

KERKAVEL.

Laissez, Laguérite. (A Guichard.) D'où venez-vous, monsieur?

GUICHARD, bégayant.

De faire un... un testament.

KERKAVEL.

Et où alliez-vous?

GUICHARD.

Faire un contrat de ma... ma... mariage.

LAGUÉRITE.

C'est faux, mon commandant; il vient de sauter par la fenêtre, et il allait prendre la clef des champs : demandez plutôt à mademoiselle Jenny.

GUICHARD.

Justement, je m'en rapporte à cette en... enfant.

JENNY, à part, d'un air mécontent.

Tiens, cette enfant!

GUICHARD.

N'est-ce pas, ma petite amie, vous me reconnaissez? M. Gui... Guichard, notaire de la famille.

JENNY.

Sans doute, je vous reconnais. Ah! mon Dieu! vous êtes-vous fait mal tout à l'heure en sautant par la fenêtre?

GUICHARD.

Moi, j'ai sau... sauté!...

(Laguérite prend Guichard au collet et veut l'emmener.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; M. DE ROSTANGES, LE BARON.

M. DE ROSTANGES.

Eh! mon Dieu! quel est ce bruit? M. Guichard, mon notaire, qui livre une bataille!

KERKAVEL.

Quoi! c'est là votre notaire?

M. DE ROSTANGES.

Et celui de toute la ville.

GUICHARD.

Voilà une heure que je le ré... répète à ces messieurs, et vous conviendrez que c'est très-désagréable, moi dont les mo... moments sont précieux, et mon épouse, madame Guichard, qui m'a... m'attend.

M. DE ROSTANGES, souriant.

En effet, j'oubliais que vous étiez jaloux; mais puisque vous aviez envoyé un confrère, ce jeune homme qu'ici j'ai vu tantôt à votre place...

GUICHARD.

A ma place!

M. DE ROSTANGES, montrant le cabinet.

Oui, et qui même était indisposé, était malade...

LAGUÉRITE.

Comment, ils étaient deux? Dites donc, mon commandant, je crois que c'est le malade qui aura sauté le pas!

(Il montre la fenêtre.)

KERKAVEL.

Je le crois aussi. Mais que nous disait donc cette petite fille?

JENNY.

Écoutez donc, est-ce qu'on peut s'y reconnaître ? tous ces messieurs se ressemblent, c'est le même uniforme.

LAGUÉRITE.

Il sera peut-être encore temps et je vous en rendrai bon compte.

(Il sort.)

GUICHARD.

Vous avez raison ; c'est lui qui... qu'il faut arrêter ; certainement, un notaire qui s'introduit dans les maisons pour vous enlever une cli... clientèle, ce sont de ces abus que l'autorité doit ré... réprimer.

KERKAVEL.

Eh ! il ne s'agit pas de cela !

GUICHARD.

C'est qu'il y a un sort attaché à ce maudit contrat, et je crois vraiment qu'il ne se fera pas d'aujourd'hui ! Je viens u...une première fois, on me fait attendre ; une seconde, on... on me renvoie ; une troisième, on m'a... m'arrête.

LE BARON.

De sorte que si vous reveniez une quatrième, je ne sais pas ce qui vous arriverait. Eh bien ! raison de plus pour ne pas désemparer et pour rédiger sur-le-champ les articles.

KERKAVEL.

Au fait, nous voulions un notaire quel qu'il fût ; le voilà, terminons.

M. DE ROSTANGES.

Oui, oui, terminons ; mettez-vous là, et écrivons.

(M. Guichard est à la table, M. de Kerkavel s'asseoit à sa droite, le baron et M. de Rostanges se mettent à sa gauche, en demi-cercle, de sorte que M. de Rostanges est le plus près de Jenny.)

JENNY, à part.

Ah ! mon Dieu ! les voilà tous d'accord. (Haut.) Mais, mon papa, ma sœur qui n'est pas là ?

M. DE ROSTANGES.

On la fera appeler pour signer.

GUICHARD, taillant sa plume.

C'est une chose bien importante, messieurs, que la ré... rédaction d'un contrat de mariage; j'ai apporté mon Co... Code civil. Voyons pour les époux l'article des do... do... donations.

JENNY.

Ah! mon Dieu! monsieur Guichard, votre femme a-t-elle envoyé à ma sœur ce modèle de robe qu'elle lui avait demandé?

GUICHARD, s'arrêtant tout court.

Qu'est-ce que c'est?

M. DE ROSTANGES.

Vous voyez bien, Jenny, que nous sommes en affaires; et s'il vous arrive de nous interrompre, je vais vous renvoyer.

JENNY.

Mais, mon papa, c'est essentiel, puisque c'est pour le bal de ce soir.

M. DE ROSTANGES.

C'est bon, c'est bon, tenez-vous tranquille, et jouez là dans votre coin avec votre poupée, ou sinon...

JENNY va s'asseoir à l'autre coin du théâtre en prenant sa poupée d'un air boudeur.

C'est désagréable; on ne peut rien dire.

M. DE ROSTANGES, sévèrement.

Qu'est-ce que c'est?

JENNY.

Je ne dis rien, mon papa, je joue avec mademoiselle. (Parlant à la poupée.) Voyons, mademoiselle, tenez-vous droite et obéissez-moi, pour qu'au moins il y ait quelqu'un à qui ça arrive dans la maison. D'abord, que je vous fasse belle pour votre noce; parce que je vais vous marier à M. Poli-

chinelle... Hein, ça vous convient-il?... Non? Eh bien! c'est égal; parce que dès que ça plaît au papa et à la maman, ça suffit... Qu'est-ce que c'est? je crois que vous faites la grimace? Vous trouvez peut-être que M. Polichinelle est trop vieux, et qu'il ne pourra pas vous conduire au bal? Eh bien! vous ferez comme madame Guichard, qui y était l'autre jour avec ce petit blond, M. Théodore, le maître-clerc.

GUICHARD, qui écrit, s'arrête et reste la plume en l'air.

Hein! qu'est-ce?... qu'est-ce que c'est?

M. DE ROSTANGES.

Eh bien! qu'avez-vous donc? Continuez.

GUICHARD.

Rien. C'est que quelquefois ces pe... petites filles font des remarques...

JENNY, continuant à parler à sa poupée.

Dieux! que vous allez être une belle madame, avec ce chapeau-là! Voyez-vous, vous seriez ma bonne amie, et je viendrais vous faire la cour. Voyons un peu, mademoiselle, qu'est-ce que vous me diriez? allons donc, répondez-moi, comme disait ce matin ma sœur à ce beau jeune homme...

LE BARON, prêtant l'oreille.

Hein!

M. DE ROSTANGES, l'arrêtant.

Chut! taisez-vous donc.

(Ils écoutent.)

JENNY.

« Oui, c'est vous que j'aime et que j'aimerai toujours; en « vain on veut me marier à un autre... cela est impossible à « mon cœur. »

M. DE ROSTANGES, voulant se lever.

Morbleu!

LE BARON, le retenant à son tour.

Mais, mon ami, tenez-vous donc!

GUICHARD.

Nous disons, après cela, pour les acquêts de la communauté?...

LE BARON, écoutant toujours.

Oui, oui, faites comme vous l'entendrez. (Regardant Jenny.) Allons, elle ne veut plus parler à présent.

JENNY fait un geste pour montrer qu'elle s'aperçoit qu'on l'écoute, et elle continue.

Voyons maintenant votre leçon de lecture, car vous êtes bien peu avancée pour votre âge, ma chère amie ; vous êtes si paresseuse !... Allons, lisez avec moi. (Prenant un papier sur la table et faisant lire sa poupée.) M, a, ma, chère... Pauline...

M. DE ROSTANGES, à part.

Une lettre adressée à ma fille !

LE BARON.

A ma prétendue !

JENNY, épelant.

N, o, t, not... notre ; a, m, am... o, u, r, our... notre amour... mais allez donc, mademoiselle! tout le monde connaît ce mot-là.

M. DE ROSTANGES.

Si je pouvais prendre cette lettre !

(Pendant qu'il s'approche doucement pour la saisir, Jenny qui l'observe du coin de l'œil, déchire le papier en plusieurs morceaux.)

LE BARON, à part.

Oh ! la petite masque !

JENNY.

C'est bien ; voilà maintenant de quoi vous faire des papillotes.

M. DE ROSTANGES.

Que venez-vous de déchirer là, mademoiselle?

JENNY, froidement.

Rien, mon papa ; c'est une lettre à ma sœur, un papier qu'elle a laissé traîner.

M. DE ROSTANGES.

Et de qui est ce papier ? car je présume que vous l'avez lu?

JENNY.

Oh! oui, mon papa, et tout couramment : si vous m'aviez entendue, vous auriez été bien content; mais je ne sais pas ce que ça veut dire : c'est d'un jeune homme qui parle de flamme, d'amour, et qui dit qu'il est le mari de ma sœur, vu que ma sœur lui a promis de l'épouser.

LE BARON.

De l'épouser!

M. DE ROSTANGES, au baron.

Laissez donc, laissez donc! (A Jenny.) Et quel est son nom?

JENNY.

Oh! son nom, je l'ai retenu parfaitement : c'est M. de Villiers, officier de marine.

KERKAVEL, M. DE ROSTANGES et LE BARON, chacun avec une intention différente.

Villiers!

M. DE ROSTANGES et LE BARON, riant.

Ah! ah! ah!... elle m'a fait une peur!

JENNY, à part.

Eh bien! qu'est-ce qu'ils ont donc?

LE BARON, riant et regardant M. de Rostanges avec intelligence.

C'est ça; la petite sœur a écouté aux portes, impossible de lui rien cacher; je vois qu'elle sait mon nom.

KERKAVEL.

Comment, votre nom?

LE BARON.

Eh! oui, c'est le mien.

KERKAVEL.

M. de Villiers! celui qui a eu cette querelle avec le vice-amiral?

LE BARON.

Moi-même, et vous allez le voir tout à l'heure, quand je signerai le contrat.

KERKAVEL.

Comment, c'est vous! Ah! mon ami! mon cher ami! pourquoi diable êtes-vous venu me dire cela? j'en suis désolé!

LE BARON.

Et pourquoi donc?

KERKAVEL.

Désespéré, vous dis-je; mais je suis obligé de vous arrêter.

LE BARON.

M'arrêter!

JENNY.

Allons, voilà que j'ai fait arrêter l'autre! ils ne s'y reconnaissent plus.

KERKAVEL.

Si, vraiment! j'y vois clair, vous êtes condamné à trois mois d'arrêts; et comme vous n'en avez encore subi que deux et demi...

LE BARON.

Qu'est-ce que vous dites donc là?

KERKAVEL.

Ne voilà-t-il pas deux mois et demi que vous êtes au château Saint-Vincent, que vous vous en êtes échappé avant-hier, qu'on a donné ordre de vous poursuivre?

LE BARON.

Ah çà! il perd la tête, le commandant!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; LAGUÉRITE.

LAGUÉRITE.

Monsieur le major! monsieur le major! bonne nouvelle; notre fugitif est rattrapé.

AIR : Du partage de la richesse. (*Fanchon la vielleuse.*)

Grâce à ma diligence extrême,
Nous venons d'arrêter ses pas.

KERKAVEL.

Je le sais bien, car il est ici même.

LAGUÉRITE.

Non, morbleu ! puisqu'il est là-bas.

KERKAVEL, montrant le baron.

Quand je te dis que le voilà, regarde !

LAGUÉRITE.

C'est un de plus. Tenez bien celui-là,
Mon commandant, il faudra qu'on le garde
Pour le premier qui nous échappera.

L'autre a été pris par nos gens au moment où il voulait sortir des jardins : il est convenu lui-même qu'il était M. de Villiers notre prisonnier, et je vous le ramène.

LE BARON.

AIR du vaudeville du *Colonel.*

Oui, je ne sais encor si l'on m'abuse,
Mais je ne puis deviner, sur ma foi,
Le galant homme qui s'amuse
A se faire arrêter pour moi.
Dans mon malheur me dérober ma place,
De ma prison me voler les ennuis !

Heureux celui qui trouve, en sa disgrâce
De tels fripons dans ses amis.

(Voyant Adolphe.)

Eh! c'est mon neveu!

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; ADOLPHE, PAULINE, LÉON.

ADOLPHE.

Lui-même, qui n'a pu échapper à son sort; mais qui, avant de retourner en prison, vient former opposition au mariage.

KERKAVEL.

Je comprends enfin. (Montrant Adolphe.) C'est monsieur qui est à la fois le prisonnier et l'amant préféré.

M. DE ROSTANGES et LE BARON.

Comment, l'amant préféré?

KERKAVEL.

Eh! parbleu! il n'y a pas de quoi se fâcher, et je vous en félicite au contraire. Savez-vous, mon ami, que ce jeune homme a fait un chemin superbe, qu'il n'a plus que quinze jours à passer en prison, et qu'après cela il sera fait contre-amiral?

TOUS.

Contre-amiral?

KERKAVEL.

Eh oui, sans doute; c'est ainsi que l'a décidé le ministre: trois mois d'arrêts pour punir son insubordination, et le grade de contre-amiral pour récompenser son mérite.

JENNY.

Mon beau-frère, contre-amiral!

LÉON, à Adolphe.

Dites donc, vous me ferez enseigne, n'est-ce pas? vous savez que je manœuvre joliment.

LE BARON.

Comment, mille bombes! il serait vrai?

KERKAVEL.

Oui, mon cher : comprenez-vous enfin?

LE BARON.

A merveille, excepté que c'est moi qui ai le grade, et que c'est mon neveu qui a eu les arrêts.

KERKAVEL.

Comment, il serait possible!...

ADOLPHE.

Quoi! mon oncle, c'est pour vous que j'ai été arrêté?

LE BARON.

Oui, mon cher Adolphe, oui, mon pauvre garçon, tu as pris ma place en prison. (Regardant Pauline.) Il est vrai que tu l'avais déjà prise autre part, ce qui établit une sorte de compensation, mais ce qui n'empêche pas que je ne sois ton débiteur.

GUICHARD, se levant, le papier à la main.

Messieurs, tout est fini, et je dis : ce n'est pas sans peine.

JENNY.

Vous aviez raison, monsieur Guichard; voilà un contrat qui ne se fera pas d'aujourd'hui, car il faut le recommencer.

GUICHARD.

Comment, le re... recommencer?

JENNY.

Eh oui; demandez plutôt. N'est-ce pas, mon papa, que vous voulez bien que M. Guichard en fasse un autre?

LE BARON, prenant la main de M. de Rostanges.

Eh! sans doute, il le faut bien, à condition qu'il y joindra une belle et bonne donation de cinquante mille écus à mon neveu et à ma nièce.

JENNY, à Pauline et à Adolphe.

Qu'est-ce que je vous avais promis !

ADOLPHE.

Ah ! mon oncle !

LE BARON.

Je te dois ça, mon ami, c'est le prix de ma rançon; mais mon trimestre n'est pas acquitté, j'ai encore quinze jours de prison.

LAGUÉRITE, au baron.

Si monsieur voulait, je les lui ferais au même prix.

LE BARON.

Non, non, il est des circonstances où il faut enfin payer de sa personne; je vous suis, mon cher major; mais j'espère que vous viendrez me voir en prison, que nous ferons des piquets.

KERKAVEL.

Je vous le promets, monsieur l'amiral.

LE BARON.

Quant à toi, Jenny, qui nous as fait enrager aujourd'hui, prends garde, il se pourra bien que dans cinq ou six ans je me venge sur toi.

ADOLPHE.

Je ne vous le conseille pas, mon oncle; voilà Léon qui pourrait encore prendre votre place.

VAUDEVILLE.

AIR : La ville est bien, l'air est très-pur. (*Le Colonel.*)

JENNY, à M. de Rostanges.

Enfin, tout le monde est content,
Je vois heureux tout ce que j'aime!
Pourtant, je ne suis qu'un enfant;
Tantôt vous le disiez vous-même.
Ah ! combien je suis fière aussi,

Grâce à ma petite équipée,
De vous avoir fait aujourd'hui
Jouer encore à la poupée!

M. DE ROSTANGES.

Tous ces biens, objets de nos vœux,
Et qui font le mépris du sage,
Sont plus futiles à ses yeux
Que les hochets du premier âge.
Que nous portions, fiers et contents,
Le sceptre, la lyre ou l'épée,
Nous sommes toujours des enfants,
Nous ne changeons que de poupée.

LE BARON.

Quoique le fait soit étonnant,
Je conçois bien, sur ma parole,
Qu'en ces lieux un jouet d'enfant
Comme un autre ait rempli son rôle.
Le hasard règle nos destins,
Et dans des places usurpées
J'ai déjà vu tant de pantins
Qu'on peut bien y voir des poupées.

LÉON.

On est libre, heureux et garçon,
On a vingt mille écus de rente,
Et dans quelque bonne maison
On prend une femme charmante,
Jeune, brillante, et cætera,
Et de sa toilette occupée :
On veut une épouse, et voilà
Que l'on achète une poupée.

JENNY, au public.

Devant vous, en tremblant, je vien
(Montrant sa poupée.)
Vous présenter *Mademoiselle;*
Voyez qu'elle est jolie! eh bien,
Elle est encor plus casuelle.

Je tiens beaucoup à mes joujoux,
Et de terreur je suis frappée
En pensant que votre courroux
Peut faire tomber ma poupée.



LE

MARIAGE ENFANTIN

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. GERMAIN DELAVIGNE.

THÉATRE DU GYMNASE. — 16 Août 1821.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. LE COMTE DE LUZY, mousquetaire, mari d'Ursule	MM. PERRIN.
M. POT-DE-VIN, intendant	SARTHÉ.
GROS-JEAN, paysan.	ÉMILE.
URSULE DE MIREVAL, riche héritière,	Mmes GRÉVEDON.
CÉLINE DE MIREVAL, sa cousine, âgée de dix ou onze ans.	LÉONTINE FAY.
OCTAVE DE BALAINVILLE, amant de Céline.	VIRGINIE DÉJAZET.

VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.

En 1730, à vingt lieues de Paris, dans un château gothique.



LE

MARIAGE ENFANTIN

Un salon gothique. — Deux portes latérales; une cheminée, sur laquelle sont plusieurs vases; au fond, deux grands fauteuils; une table, des siéges; une fenêtre à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

URSULE, assise à une table et écrivant; POT-DE-VIN.

POT-DE-VIN, à part.

Il est vrai de dire qu'on trouverait difficilement une jeune personne plus studieuse et plus appliquée que notre jeune maîtresse : elle ne m'a pas seulement vu entrer.

URSULE, apercevant Pot-de-Vin, et serrant précipitamment sa lettre.

Qui vient là? Comment! c'est vous, monsieur Pot-de-Vin?

POT-DE-VIN.

Oui, mademoiselle; en qualité d'intendant du château, je suis partout, je vois tout. Il est vrai de dire que j'ai la vue bonne. (Indiquant le papier qu'elle tient à la main.) C'est, je le présume, une lettre qu'il faut porter quelque part?

URSULE, serrant le papier et le mettant dans son sein.

Non, non. C'est une liste de livres.

POT-DE-VIN.

De livres de méditation, j'en suis sûr ; car vous en lisez beaucoup, et je ne m'étonne plus de vos projets : maîtresse de vous-même et d'une fortune immense, vous retirer du monde, entrer dans un chapitre de chanoinesses; voilà qui doit servir de modèle à toutes les jeunes personnes de la province.

URSULE.

Mais si elles faisaient toutes comme moi, je ne sais pas si la province y gagnerait; d'abord on se marierait peu.

POT-DE-VIN.

Et tout n'en irait que mieux. Je ne conçois pas cette manie qu'ont maintenant les jeunes personnes de qualité; elles veulent toutes se marier.

AIR de Marianne. (DALAYRAC.)

Selon moi, c'est une folie :
Il vaut bien mieux, en vérité,
Garder pour soi toute sa vie
Sa fortune et sa liberté.
Pour un grand bien,
Je sais fort bien
Qu'il faut un maître, et surtout un gardien ;
C'est mon devoir,
Et j'ai pu voir
Que quand on veut gérer,
Administrer,
Plus d'un souci vous accompagne;
Il faut de l'aide... eh bien ! l'on prend,
Au lieu d'époux, un intendant;
Et tout le monde y gagne.

C'est ce que fait mademoiselle de Mireval, votre tante.

URSULE.

Permettez, monsieur Pot-de-Vin ! malgré ses soixante ans, ma tante n'est point une ennemie du mariage.

POT-DE-VIN.

Il est vrai qu'elle l'encourage beaucoup dans ses domaines; mais pourquoi l'aime-t-elle? parce qu'elle a toujours été demoiselle; et moi je le déteste, parce que...

URSULE.

J'entends, vous avez été marié?

POT-DE-VIN.

Mieux que cela, je le suis encore; j'ai de la famille... Heureusement, mademoiselle Céline, votre cousine, par suite du parti que vous prenez, va réunir sur sa tête l'héritage que vous partagiez ensemble; n'ayant que onze ans, et orpheline comme vous, il se peut que d'ici à quelque temps elle ait besoin d'un intendant.

URSULE, *souriant.*

Je crois que celle-là préférera un mari.

POT-DE-VIN.

Elle peut prendre les deux, et n'en sera que mieux, tant elle est étourdie; car il est vrai de dire...

URSULE.

Je remarque, monsieur Pot-de-Vin, que voilà une locution que vous affectionnez beaucoup : *Il est vrai de dire!...*

POT-DE-VIN.

C'est une habitude que j'ai prise, en réglant mes comptes, et que j'ai conservée, parce que, dans la bouche d'un intendant, cette phrase-là ne peut pas nuire; seulement ça étonne d'abord, et puis l'on s'y fait.

AIR du vaudeville de L'Ecu de six francs.

En ma personne on voit du reste
Un intendant de qualité,
Et j'ai su, par un gain modeste,
M'arrondir avec probité. (*Bis.*)
Oui, ma fortune, je m'en vante,
Se trouve faite, ou peu s'en faut...

URSULE.

Ah ! tant mieux : vous allez bientôt
Songer à celle de ma tante !

(On sonne.)

POT-DE-VIN.

Tenez, la voilà elle-même qui sonne ; ce sera quelque nouveau tour que lui aura joué mademoiselle Céline. Depuis que M. le baron de Balainville s'est avisé d'envoyer ici son fils Octave, ces deux enfants-là nous font tourner la tête. Ils sont curieux ! curieux !... A propos, savez-vous pourquoi depuis hier soir on a décoré la chapelle du château ? J'ai vu apporter de Paris quelque chose qui ressemble à une corbeille de mariage. (On sonne encore.) On y va, on y va ! à peine si l'on peut causer une minute !

(Il sort.)

SCÈNE II.

URSULE, seule.

Le voilà parti ! plaçons vite ma lettre sous ce vase, dans l'endroit accoutumé. Fut-on jamais plus malheureuse! être mariée depuis huit jours, et n'oser pas même écrire à son mari ! ce bruit de ma vocation religieuse est tellement établi, je l'ai moi-même annoncée si formellement à ma tante et à tous mes parents, et même à la cour, que je tremble à l'idée seule de l'éclat que cela va produire ! Comment leur avouer que je n'ai jamais cessé d'aimer M. de Luzy, que la nouvelle de sa mort, répandue par un courrier de l'armée, m'avait seule décidée à renoncer au monde ? et que maintenant... eh bien ! maintenant je suis sa femme, et il faut toujours qu'on le sache.

AIR de Téniers.

Je lui jurai constance pour la vie,
Quand il partit pour les combats.

Au ciel je jurai d'être unie,
Alors que j'appris son trépas.
Des deux serments que mon cœur me rappelle
Lequel tenir ?... dans mon trouble secret,
Je me suis dit : Je dois être fidèle
Au premier serment que j'ai fait.

Il n'y a donc plus à présent que ce mariage à déclarer, et si je pouvais m'entendre avec M. de Luzy... mais quand il vient quelquefois chez ma tante, j'ose à peine le regarder; il me semble que tous les yeux sont fixés sur moi; (Montrant le vase.) et si l'on surprenait ma correspondance avec un mousquetaire, quel scandale !

SCÈNE III.

URSULE, CÉLINE.

URSULE.

Eh ! mais, Céline, où vas-tu donc ainsi ? comme te voilà grave et sérieuse ! et ce mouchoir à la main, en héroïne de roman ? (A part.) Elle veut déjà faire la grande dame.

CÉLINE.

Je ne sais, ma cousine, mais je suis toute triste.

URSULE.

Eh bien ! il faut te dissiper, il faut jouer.

CÉLINE.

Je ne peux plus, mes joujoux m'ennuient.

URSULE.

Voilà qui est terrible ; alors cherche Octave, ton petit camarade.

CÉLINE.

Octave ! il n'est pas en train de jouer non plus, il est comme moi.

AIR : Aussitôt que je t'aperçois. (Azémia.)

Premier couplet.

Nous ne savons d'où vient cela ;
C'est ce qui me tourmente,
Je suis triste s'il n'est pas là,
Lui si je suis absente.
Avec tous les petits garçons,
Sous le tilleul quand nous dansons,
Je n'aime (*Bis.*) que ses chansons.
S'il prend quelqu' autre pour sa dame,
J'en suis chagrine au fond de l'âme :
Dis-moi d'où ça vient ?
A quoi tout ça tient ?
Je n'en sais rien, voilà le mal.
Si je l' savais, ça m' s'rait égal.

Deuxième couplet.

Pourquoi, dès qu'on veut le punir,
Suis-je toute tremblante ?
Pourquoi suis-je prête à rougir
Quand son maître le vante ?
Les bonbons préférés par lui
Sont ceux que je préfère aussi ;
Pourquoi (*Bis.*) donc en est-il ainsi ?
Quand nous sommes loin de ma tante,
Pourquoi donc suis-je si contente ?
Dis-moi d'où ça vient ?
A quoi tout ça tient ?
Je n'en sais rien, voilà le mal :
Si je l' savais, ça m' s'rait égal.

URSULE, *à part.*

Eh ! mais, a-t-on idée... à cet âge-là ! (*Haut.*) Je vous assure, Céline, que je n'entends rien à tout ce que vous venez de me dire.

CÉLINE.

Oh que si fait ! et si vous vouliez me dire ce qu'il faut faire pour que cela se passe...

URSULE.

Qu'est-ce que c'est que cela, mademoiselle? est-ce que je le sais?

CÉLINE.

Sans doute... vous croyez peut-être que je n'ai pas remarqué que vous avez été tout comme moi! vous vous promeniez toute seule dans le jardin, et puis vous pleuriez, ou bien vous vous arrêtiez en faisant comme cela. (Faisant le geste de soupirer.) Et quand vous étiez dans le salon, vos yeux étaient toujours tournés vers la porte; le moindre bruit vous faisait tressaillir; et quand on annonçait un certain monsieur en épaulettes et en habit rouge, vos joues devenaient sur-le-champ de la couleur de son uniforme.

URSULE.

Comment, mademoiselle!... fi! c'est fort mal d'être curieuse.

CÉLINE.

Sans compter que tout vous ennuyait, et qu'il y avait souvent à table de si bonnes choses dont vous ne mangiez pas; cela me faisait une peine! je me disais: « Ma cousine est « bien malade, elle va en mourir. » Ah! bien oui, voilà que tout à coup, depuis... (Comptant sur ses doigts.) Oui, depuis sept jours, cela a tout à fait changé; d'abord vous aviez un petit air confus et étonné, qui était si drôle... et puis de temps en temps, quoique vous fussiez seule, et qu'il n'y eût pas là d'uniforme, vous vous mettiez à rougir à part vous, et comme d'une d'idée qui vous venait... et tenez, voilà que ça vous reprend dans ce moment.

URSULE, déconcertée.

Du tout, mademoiselle; et c'est très-mal ce que vous dites là. (A part.) Mais voyez donc, moi qui me croyais en sûreté! j'avais là un espion.

CÉLINE.

De ce moment-là vous êtes devenue gaie, tranquille; et

j'ai bien vu que ça irait tous les jours de mieux en mieux ! ça n'a pas manqué ; je n'osais pas vous demander votre secret, mais je me suis dit : « Patience ! en faisant « exactement tout ce qu'a fait ma cousine, ça me réussira « peut-être comme à elle. » Voilà pourquoi je me promène tous les matins dans le jardin, que j'en ai mal aux jambes ; et puis, je fais comme vous : l'air rêveur, les soupirs, et puis le mouchoir... et allez, faut avoir de la patience, car c'est joliment ennuyeux ; et puis tantôt à dîner, cette belle crème au chocolat dont j'ai refusé de manger, c'était pour faire comme vous ; eh bien ! tout cela n'y fait rien, cela va toujours aussi mal ; et il y a sans doute quelque autre chose qu'il faut que vous me disiez.

URSULE, *à part.*

Mais a-t-on jamais vu ? (*Haut.*) C'est très-vilain, mademoiselle, d'avoir ces idées-là à votre âge ; et si vous en parlez encore, je le dirai à ma tante, qui vous grondera d'importance.

CÉLINE.

Ah ! vous le direz à ma tante ! Eh bien ! mademoiselle, si vous êtes rapporteuse, je le serai aussi ; et je raconterai ce que j'ai vu hier, quand toute la société se promenait dans l'allée des marronniers.

URSULE.

Qu'est-ce que vous avez vu, s'il vous plaît ?

CÉLINE.

J'ai très-bien vu que M. de Luzy a saisi le moment où il vous donnait la main pour vous glisser un papier.

URSULE, *lui faisant signe de se taire.*

Céline ! au nom du ciel !

CÉLINE, *plus haut.*

C'est bon ! c'est bon ! je le dirai à ma tante, je le dirai à tout le monde !

URSULE.

C'est fait de moi !

CÉLINE.

C'est selon.

AIR : Je t'aimerai. (BLANGINI.)

Premier couplet.

Votre secret
Sans doute est infaillible,
Puisqu'il a su produire un tel effet ;
A mes chagrins daignez être sensible,
Je me tairai : dites-moi, s'il vous plaît,
Votre secret.

Deuxième couplet.

D'un tel secret
La puissance est divine :
Ce beau monsieur, dont le nom vous troublait,
Jadis si triste, a maintenant, cousine,
L'air si content ! j'en suis sûre, il connaît
Votre secret.

URSULE, à part.

Quel embarras ! et comment faire ? me voilà pourtant à la discrétion de cette petite fille. (Haut.) Eh bien, Céline, écoutez ; si vous voulez être bien sage, je vous promets de vous le dire dans huit jours. (A part.) Je vais parler à ma tante ; il faut dès demain l'envoyer en pension.

CÉLINE.

Dans huit jours ? vous me le promettez ? c'est bon ! mais dites-moi, ma cousine, il doit y avoir encore quelque autre chose, que...

URSULE.

Non, non, voilà tout ; si tu ne dis rien d'ici là, si je suis contente de toi, je te promets un beau cadeau.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

CÉLINE, seule.

Un cadeau! un cadeau! je n'y tiens pas, j'aime mieux les secrets que les cadeaux, parce que c'est si joli, un secret qu'on ne sait pas! mais il me semble que ma cousine la chanoinesse aime beaucoup ce salon de compagnie, qui sépare nos deux appartements; d'abord elle y est toujours; hier elle s'est approchée deux ou trois fois de ce vase de fleurs, et un instant après, M. de Luzy... (Elle a l'air de réfléchir un instant, puis elle court au vase qu'elle soulève.) J'en étais sûre, un papier... Ah! que je suis contente! un papier plié en cœur; juste comme celui que M. de Luzy a remis à ma cousine d'un air si mystérieux. Eh mais, maintenant que j'y pense, c'est peut-être ce qu'on appelle un billet doux; c'est cela même, car elle l'avait serré bien soigneusement là, avec sa croix d'or. C'est bon! c'est bon! voilà aussi où je les mettrai. Ah! c'est Octave!

SCÈNE V.

CÉLINE, OCTAVE, en habit à la française, en bas de soie blancs, mais sans épée.

CÉLINE.

Eh bien! comment cela va-t-il?

OCTAVE, tristement.

Cela ne va pas bien; et toi?

CÉLINE.

De même. Tu n'as donc rien trouvé?

OCTAVE.

Oh! si, vraiment; je causais tout à l'heure avec la petite Jeannette, la fille du jardinier...

CÉLINE, fièrement.

Et pourquoi causez-vous avec ces personnes-là, monsieur? cela ne sied point aux gens de qualité.

OCTAVE, de même.

Je le sais, mademoiselle; mais quand les gens de qualité ont besoin des personnes... et puis d'ailleurs il y a manière de se faire respecter. Je disais donc que pendant que je lui parlais elle s'est mise à rire, et m'a dit (cela va bien vous étonner), elle m'a dit... que j'avais l'air d'un amant.

CÉLINE.

Un amant! comment, monsieur! vous êtes un amant? eh bien! par exemple, si je l'avais su...

OCTAVE.

Qu'est-ce que tu aurais fait?

CÉLINE.

J'aurais fait, j'aurais fait... qu'il y a longtemps que je connais ça! un amant, c'est un amoureux. Tu ne te rappelles pas madame la baronne qui en a un, la comtesse qui en a un aussi, et puis la marquise qui en a deux?

OCTAVE.

Oui, oui. J'y suis maintenant, et il faut convenir que nous étions bien simples; mais dis-moi, amoureux, comment guérit-on de ça?

CÉLINE.

Dame! je n'en sais rien; et il faudra que tu le demandes encore.

OCTAVE.

Écoute donc! tu m'envoies toujours demander, c'est ennuyeux! ce n'est pas que Jeannette me le dirait bien, j'en suis sûr; mais elle commence toujours par me rire au nez, et c'est désagréable, parce qu'on a l'air d'une bête.

CÉLINE.

C'est juste ; si nous pouvions le deviner à nous deux, cela vaudrait bien mieux. Écoute. Je crois que j'ai un moyen qui a déjà réussi à ma cousine Ursule et à M. de Luzy ; fais comme si tu me donnais le bras, et promenons-nous.

OCTAVE, lui donnant le bras.

Bien volontiers.

(Ils se promènent sur le théâtre.)

CÉLINE.

On ne nous regarde pas ?

OCTAVE.

Pardi, il n'y a personne.

CÉLINE, lui glissant mystérieusement le billet dans la main.

Eh bien ! tiens.

OCTAVE, le prenant entre les deux doigts, et l'élevant en l'air.

Qu'est-ce que tu veux que je fasse de cela ?

CÉLINE.

Est-il ignorant !... C'est un billet doux ! mais ne le montre donc pas comme cela, fais du mystère.

(Faisant le geste de cacher le billet.)

OCTAVE.

A la bonne heure ; et puis après ?

CÉLINE.

Et puis après, lis-le vite, et n'oublie pas que c'est moi qui te l'adresse.

OCTAVE.

C'est-y drôle tout cela !

DUO.

AIR : Le voilà, ce billet joli. (*Azémia.*)

CÉLINE.

Le voilà, ce billet joli,
Écrit par ma cousine ;

Si déjà, j'imagine,
A quelqu'autre il a réussi,
Nous pouvons l'employer aussi.

OCTAVE, lisant.

« Toi qui reçus ma foi, toi pour qui je soupire,
« O charme de ma vie ! ô mon souverain bien !
« Mon cœur, qui loin de toi ne sait ce qu'il désire,
« Sitôt que tu parais ne désire plus rien. »

CÉLINE.

Entends-tu bien cela?

OCTAVE.

Toi, pour qui je soupire.

CÉLINE.

O charme de ma vie !

OCTAVE.

O mon souverain bien !

CÉLINE, parlant.

Eh bien, qu'est-ce que ça te fait ?

OCTAVE, de même.

Il me semble que ça me fait plaisir, et que ces mots-là sont jolis à répéter.

CÉLINE.

Oh ! ma cousine avait raison.

OCTAVE et CÉLINE, chantant ensemble.

Relisons ce billet joli,
Écrit par ma cousine;
Si déjà, j'imagine,
A quelqu'autre il a réussi,
Nous pourrons l'employer aussi.

(On entend dans l'intérieur plusieurs voix qui appellent : Octave ! Céline !)

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; URSULE.

URSULE.

Eh bien, que faites-vous là ? Octave, Céline ! n'entendez-vous pas qu'on vous appelle de tous les côtés ? ma tante vous demande tous les deux.

OCTAVE.

Est-ce pour nous gronder ?

URSULE.

Je n'en sais rien. Il est arrivé, il y a une heure, un courrier de Paris, et sur-le-champ ma tante a fait expédier je ne sais combien de lettres pour tous les environs du château ; c'est peut-être du monde qui nous arrive. Je m'en vais bien vite, pour ne pas être obligée de le recevoir ; ne dites pas que vous m'avez rencontrée.

CÉLINE.

Oui, ma cousine.

URSULE.

Et n'oublie pas ce que je t'ai recommandé.

CÉLINE.

Oh ! soyez tranquille, cela va déjà mieux. (Fausse sortie. Elle revient sur ses pas, glisse la lettre sous le vase, et au moment où Ursule tourne la tête, elle dit tout haut à Octave :) Mais venez donc, monsieur ; je suis sûre qu'il craint d'être grondé... fi ! un homme ! moi, qui ne suis qu'une petite fille, je n'ai pas peur. Adieu, ma cousine.

(Ils sortent tous les deux en courant.)

SCÈNE VII.

URSULE, puis M. DE LUZY.

URSULE, les regardant sortir.

Il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire dans le château, car il y règne une activité... je vois d'ici tous les domestiques qui vont et viennent d'un air empressé ; peu m'importe, en tous cas, pourvu qu'on ne vienne point me troubler... (Se retournant et apercevant M. de Luzy.) Comment, c'est vous, mon ami! par quel hasard vous présentez-vous aujourd'hui de si bonne heure chez ma tante?

LUZY.

Je viens d'être invité par elle-même, ainsi que presque toute la noblesse des environs. Un billet que m'a remis son coureur m'engage à me trouver le plus tôt possible au château, pour assister à une cérémonie sur laquelle elle ne s'explique point, afin de me laisser, dit-elle, le plaisir de la surprise.

URSULE.

J'y suis; ce sera le couronnement de quelque rosière! ma tante est folle des rosières.

AIR : Le choix que fait tout le village. (Les Deux Edmond.)

Tous les ans une jeune fille
Reçoit la couronne en ces lieux :
Ma tante veut que sa famille
Dispute ces prix glorieux.
Sa main les offre à l'innocence
Bien plus encor qu'à la beauté,
Et m'en destinait un, je pense,
Que sans vous j'aurais mérité.

LUZY.

Vous devinez avec quel empressement j'ai accepté l'invi-

tation de votre tante, et combien maintenant j'ai peu d'envie de m'y rendre; j'avais un pressentiment que vous ne seriez point à cette fête, et que je pourrais ici vous trouver quelques instants.

URSULE, avec tendresse.

Seule... non ! j'y étais déjà avec vous ! je vous avais écrit à notre adresse ordinaire.

LUZY, allant prendre la lettre.

Je vous entends; mais puisque vous voilà, dites-moi ce qu'elle contient.

URSULE.

Non, monsieur; il est des choses qu'on est bien aise d'écrire, et qu'on ne veut pas dire tout haut.

LUZY.

AIR : Ainsi que vous, je veux, mademoiselle.

Me disiez-vous au moins que de l'absence,
Ainsi que moi, vous sentiez le tourment?
Me disiez-vous qu'avec impatience
Vous attendiez ce doux moment?
A l'époux qui pour vous soupire
Promettiez-vous le bonheur qu'il poursuit?

URSULE.

Je ne sais pas si je dois vous le dire,
Mais peut-être l'avais-je écrit :
Oui, je crois (*Bis.*) que je l'avais écrit.

LUZY.

Eh bien ! pourquoi ne pas prendre un parti? pourquoi tarder plus longtemps à déclarer notre mariage? Qu'est-ce qui vous arrête? est-ce l'embarras de faire un tel aveu à votre tante? mais il n'y a pas de nécessité de le lui faire de vive voix; nous pouvons partir et lui envoyer une lettre, bien respectueuse, qui la préviendra de tout.

URSULE.

A la bonne heure! mais après la résolution que j'avais

prise, je songe toujours à l'éclat que ce mariage-là va faire dans la province.

LUZY.

Raison de plus pour s'éloigner et pour se dérober aux méchants propos ; d'ailleurs ce qui fait événement en province n'est pas même remarqué à Paris, et personne n'y pensera à nous. J'ai déjà donné mes ordres, fait préparer mon hôtel pour vous recevoir ; et, si vous y consentez, ce soir, à minuit, je serai sous les murs du parc avec une chaise de poste et Dubois, mon domestique.

URSULE.

Comment ! ce soir ?

LUZY.

Eh bien, vous voilà déjà tout effrayée !... Allons, Ursule, une bonne résolution, et surtout n'allez pas vous dédire au moment du danger. On vient... c'est convenu.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; POT-DE-VIN.

POT-DE-VIN.

Ah ! mon Dieu ! quelle nouvelle ! et qui s'en serait jamais douté !

URSULE.

Eh bien ! Pot-de-Vin, qu'avez-vous donc ?

POT-DE-VIN.

Mademoiselle, je ne peux pas le croire, moi qui l'ai vu !... Il est vrai de dire que la chose est surprenante, foudroyante et anéantissante.

LUZY.

Eh ! mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé ?

POT-DE-VIN.

Une lettre...

URSULE.

Comment! c'est cela?

POT-DE-VIN.

Laissez-moi me reprendre... Une lettre de Paris, de M. le baron de Balainville, le père du petit Octave.

LUZY.

Eh bien! que dit cette lettre? serait-il survenu quelque événement à la cour?

POT-DE-VIN.

Il n'est rien survenu du tout, sinon que l'abbaye que M. de Balainville sollicitait pour mademoiselle Ursule vient de lui être accordée... Mais ce n'est pas cela.

URSULE, à Luzy.

Ah! mon Dieu! et moi qui lui écrivais hier de suspendre ses démarches.

LUZY, de même.

Votre lettre ne lui sera pas encore parvenue. (A Pot-de-Vin.) Eh bien! après?

POT-DE-VIN.

Après?... Nous y voici. En se faisant religieuse, en devenant abbesse, mademoiselle Ursule a déclaré qu'elle laisserait tous ses biens à sa jeune cousine; et mademoiselle Céline, qui a onze ans, sera dans quatre ans le plus riche parti de la province. Or, M. de Balainville, qui est homme de cour et qui voit de loin, se doutant qu'il se présenterait alors un bon nombre d'amateurs, car il est vrai de dire que les riches héritières n'en manquent point, s'est hâté de prendre l'initiative : il a obtenu de Sa Majesté Louis XV des dispenses d'âge, et la permission d'unir M. Octave de Balainville à mademoiselle Céline de Mireval, à la condition, je le suppose, de renvoyer après la noce le marié au collége.

AIR des Visitandines.

Jusqu'en seconde notre époux
Vivra de l'amour platonique ;
Il risquera le billet doux
Quand il fera sa rhétorique ;
S'il est bachelier lauréat,
Nous permettrons des confidences ;
Et nous romprons le célibat,
Quand nous le verrons en état
De prendre ses licences.

URSULE.

Comment ! il serait possible ?

POT-DE-VIN.

Cette lettre est arrivée à votre tante, qui en a été dans l'enthousiasme, et qui s'est hâtée d'en presser l'exécution... car ils ont tous une rage de mariage... Ils sont dans ce moment-ci à la chapelle du château, et je n'ai pas voulu être plus longtemps témoin d'un pareil sacrifice... Il est vrai de dire que les petites bonnes gens en ont l'air enchanté, et qu'ils ont déjà pris un ton d'importance et de gravité qui est déplorable. Car enfin, moi je raisonne : si on prend l'habitude de marier nos jeunes seigneurs à dix ou douze ans, comme le mariage entraîne l'émancipation, et comme l'émancipation permet de manger sa fortune, s'ils commencent de si bonne heure, adieu le système des intendants...

LUZY, riant.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages. (Le Jaloux malgré lui.)

C'est charmant, et de cette noce,
Pour ma part, je suis enchanté.

POT-DE-VIN.

Et, pour moi, cet hymen précoce
Me paraît une absurdité.

URSULE.

Quelles craintes sont donc les vôtres ?

S'ils sont une fois par hasard
Heureux trop tôt... c'est pour tant d'autres...
(Regardant Luzy.)
Qui bien souvent le sont trop tard.
(Elle rentre dans l'appartement.)

POT-DE-VIN.

Mais, tenez, voici tout le monde.

SCÈNE IX.

LUZY, POT-DE-VIN, OCTAVE, CÉLINE, tous les deux en grand costume de mariés, PAYSANS.

LES PAYSANS.

AIR de La Petite Gouvernante.

Célébrons le mariage
Dont ils ont formé les nœuds
Tous les deux :
A dix ans, dans leur ménage,
Ils ont le temps d'être heureux.

CÉLINE.

Quoi! la chose est bien certaine;
Moi madame et vous monsieur!
Quel bonheur!
Oui, je le croirais à peine,
Si ce n'était
Mon bouquet.

LES PAYSANS.

Célébrons le mariage, etc.

OCTAVE.

Et moi donc, je n'en reviens pas encore... (Sautant de joie.) Et si tu savais combien je suis content...

CÉLINE, le retenant.

Monsieur de Balainville, nos vassaux nous regardent.

LUZY, s'avançant.

Madame de Balainville me permettra-t-elle de lui présenter mes compliments de félicitation?

CÉLINE, courant.

Ah! c'est M. de Luzy; mon Dieu! comme vous venez tard aujourd'hui! m'avez-vous apporté les bonbons que vous m'avez promis?

LUZY, lui présentant un cornet.

Je n'ai eu garde d'y manquer.

OCTAVE, la tirant par sa robe.

Madame de Balainville, y songez-vous?

CÉLINE.

Tiens, pourquoi donc? est-ce que, quand on est mariée, on ne peut plus manger de bonbons? (En mangeant un.) Ce sont des pistaches.

OCTAVE, qui veut en prendre dans le cornet.

Du tout, ce sont des dragées...

(Céline ferme le cornet.)

CÉLINE.

AIR du Lendemain.

Laissez-les donc, je vous prie,
Puisque vous prenez ce ton.

LUZY.

D'une telle économie
Je devine la raison :
Cela se voit de soi-même,
Madame dans ce papier
Les garde pour le baptême
De son premier.

CÉLINE.

N'est-ce pas, monsieur?... (Apercevant une grande corbeille que l'on vient de placer sur la table.) Ah! regarde donc, une corbeille : que c'est joli de se marier! C'est très-bien à mon beau-père

d'avoir pensé à cela... (S'approchant de la table, et s'élevant sur la pointe des pieds.) Mais comment voulez-vous que je la voie? c'est trop haut; ôtez-la donc de dessus cette table.

POT-DE-VIN, aux paysans.

C'est trop juste, posez-la par terre... (Pendant que Céline regarde.) Je profiterai de cette occasion pour présenter une pétition à M. le baron et à madame la baronne... J'ai mon fils, un excellent sujet... il est vrai de dire que c'est moi qui l'ai élevé... il a tantôt onze ans, et commence l'arithmétique; je désirerais le placer auprès de monseigneur comme intendant.

LUZY.

C'est trop juste : voilà un petit intendant très-bien proportionné, et je ne doute point qu'avec les soins de M. Pot-de-Vin, la maison de M. le baron ne soit bientôt montée sur un pied très-respectable.

POT-DE-VIN.

Sans doute; j'ai mon petit dernier, que je compte vous offrir en qualité de coureur, dès qu'il commencera à marcher.

CÉLINE, qui pendant ce temps a regardé la corbeille.

C'est bon, nous le prendrons... Les belles dentelles! (D'un air de dédain.) Par exemple! une poupée... (A Octave.) Il me semble, mon ami, que M. votre père pouvait très-bien se dispenser de me faire ce cadeau-là.

LUZY.

On dit pourtant que vous y jouez à ravir *.

CÉLINE, faisant la révérence.

Monsieur, je vous rends grâces, mais je voulais vous dire...

* Allusion à la pièce précédente, *la Petite Sœur*, où mademoiselle Léontine Fay jouait la scène de la poupée avec une finesse et un talent très-remarquables.

(Bas à Octave.) Renvoie donc tout ce monde-là, afin que nous puissions au moins parler de nos affaires.

OCTAVE, aux paysans.

Oui, mes amis, retirez-vous, laissez-moi avec ma femme.

CÉLINE, aux paysans.

Attendez, attendez. (Bas à Octave.) Donne-leur donc de l'argent.

OCTAVE, tâtant son gousset.

C'est que je n'en ai pas.

CÉLINE.

Comme si les gens de qualité en avaient jamais! puisqu'on a un intendant...

OCTAVE.

C'est juste. Monsieur Pot-de-Vin, vous vous chargerez, vous ou votre fils, de distribuer de l'argent de ma part à ces bonnes gens. (Aux paysans.) Allez.

(Octave et Céline se placent à côté l'un de l'autre; tous les paysans passent devant eux, et les saluent en chantant le chœur.)

LES PAYSANS.

Célébrons le mariage, etc.

(Pot-de-Vin sort avec les paysans.)

SCÈNE X.

LUZY, CÉLINE, OCTAVE.

LUZY.

Suis-je de trop?

CÉLINE.

Non, au contraire; car j'ai bien des choses à vous demander.

LUZY.

Vous ne rentrez donc pas au salon?

OCTAVE.

Ne m'en parlez pas, ce n'est pas cela qui est le plus agréable dans le mariage; on nous avait placés sur deux grands fauteuils, et tout le monde rangé en cercle nous regardait, tandis que nous étions là, gravement, à côté l'un de l'autre, sans oser nous parler.

CÉLINE.

Et ma tante qui me disait toujours : Céline, tenez-vous droite! il n'y a rien de fatigant comme cela; heureusement qu'elle nous a donné une heure de récréation pour aller jouer dans le jardin, à condition que nous serions bien sages, et que nous ne gâterions pas nos beaux habits! Et je suis tout de suite venue de ce côté, pour trouver ma cousine Ursule! Où donc est-elle?

LUZY.

Je crois qu'elle était indisposée, et qu'elle est rentrée de bonne heure dans son appartement.

OCTAVE.

Indisposée?

CÉLINE.

Ah! mon Dieu! est-ce que cela lui aurait repris? voyez comme c'est fâcheux; moi qui venais pour lui demander...

LUZY.

Et quoi?

CÉLINE.

Dame! beaucoup de choses, n'est-ce pas, Octave?

OCTAVE.

Oui; d'abord, je voudrais savoir si maintenant que me voilà marié, j'ai toujours mon précepteur.

LUZY.

Mais, peut-être qu'en adressant encore un placet au roi pour une dispense...

CÉLINE.

Et puis, est-ce que nous n'irons pas à la cour?

OCTAVE.

Moi, d'abord, je ne serais pas fâché de figurer parmi les grands; et puis enfin quand on n'a plus de précepteur, qu'on va à la cour, et qu'on est monsieur et madame, qu'est-ce que l'on a à faire?

CÉLINE.

Oui, il faut que vous nous disiez cela.

LUZY.

Sans doute, mes petits amis, ce serait avec plaisir. (Regardant la pendule.) Mais voyez-vous, dans ce moment-ci...

AIR : Duo d'Azémia.

Il est bien tard, et l'on m'attend;
Demain je promets de le dire.

OCTAVE et CÉLINE.

Il n'est pas tard, un seul moment
A notre vœu daignez souscrire.

OCTAVE.

Voyons ce qu'en ménage on fait.

LUZY.

D'abord, l'époux est maître de lui-même.

OCTAVE.

Bon : je ne ferai plus ni version ni thème.

LUZY.

Il commande comme il lui plaît.

OCTAVE.

Ce n'est pas ça qui m'embarrasse!
Mais, voyons, que fait-il encor?
Parlez! dites-le-moi de grâce.

LUZY.

Dès le matin, au son du cor,
Il se lève et part pour la chasse.

CÉLINE et OCTAVE.

Et puis...

LUZY.

Et puis au dîner qu'on lui sert
Monsieur préside à côté de madame.

CÉLINE et OCTAVE.

Et puis...

LUZY.

Et puis, monsieur mène sa femme
Au spectacle ou bien au concert.

CÉLINE et OCTAVE.

Et puis...

LUZY.

Et puis... il est bien tard et l'on m'attend,
Demain je promets de le dire.

OCTAVE et CÉLINE.

Il n'est pas tard; un seul instant
A notre vœu daignez souscrire.

CÉLINE.

N'est-ce que ça? mais entre époux,
On devrait être, j'imagine...

LUZY.

Et comment donc?

CÉLINE.

Mais comme vous,
Quand vous parliez à ma cousine!

LUZY, *déconcerté.*

Comment... je parlais, dites-vous?

CÉLINE.

Oui sans doute, la chose est claire.

LUZY.

Quoi! vraiment vous avez cru voir...
Répondez-moi, soyez sincère.

CÉLINE.

D'abord, j'ai bien vu l'autre soir
Entre vous un air do mystère.

LUZY, d'un air inquiet.

Et puis...

CÉLINE.

Et puis j'ai bien vu qu'elle était
Toute tremblante et pourtant satisfaite.

LUZY, de même.

Et puis...

CÉLINE.

Et puis j'ai bien vu qu'en cachette
Votre main glissait un billet.

LUZY.

Et puis...

CÉLINE, lui montrant la pendule.

Il est bien tard, on vous attend,
Demain je promets de le dire :
A notre vœu daignez souscrire;
Nous nous tairons en attendant.

LUZY.

Il n'est pas tard; un seul instant,
A mes désirs daignez souscrire;
Mais qui pourrait, j'ose le dire,
S'attendre à cela d'un enfant?

LUZY, pendant la ritournelle, qui doit être jouée pianissimo, parle et dit.

Eh! mon Dieu! ils ont raison, dix heures passées; moi qui m'amuse là à causer avec ces enfants. Adieu, mes petits amis, nous nous reverrons.

(Il sort en courant.)

SCÈNE XI.

OCTAVE, CÉLINE.

OCTAVE.

C'est égal, quoiqu'il n'ait pas voulu tout nous dire, la chasse, le concert, et puis la cour, et plus de versions; c'est une bonne chose que le mariage.

CÉLINE.

Oui, nous allons être si heureux, nous allons faire si bon ménage !

SCÈNE XII.

LES MÊMES; POT-DE-VIN, et DEUX DOMESTIQUES.

POT-DE-VIN.

Je viens, monsieur le baron, vous annoncer une mauvaise nouvelle.

OCTAVE.

On nous demande au salon?

POT-DE-VIN.

Non; mais M. de Balainville, votre père, arrive à l'instant de Paris en chaise de poste; et il est vrai de dire qu'il a été bon train : vingt lieues en cinq heures.

CÉLINE.

Il vient pour la noce?

POT-DE-VIN.

Au contraire, il venait pour l'empêcher; il est également vrai de dire qu'il n'a pas été médiocrement mortifié, en apprenant que votre tante avait aussi promptement exécuté ses ordres.

CÉLINE, fièrement.

Eh! pourquoi mon beau-père est-il fâché de l'être?

POT-DE-VIN.

Pourquoi? parce qu'on a reçu ce matin, à Paris, une lettre de votre cousine Ursule, qui déclare qu'elle ne veut plus être religieuse, et qu'elle garde sa fortune; qu'alors mademoiselle Céline n'étant plus qu'un parti ordinaire, M. de Balainville a découvert dans ce mariage une foule d'inconvénients qu'il n'avait pas vus d'abord, et il parle de le rompre.

CÉLINE et OCTAVE.

Le rompre? jamais!

POT-DE-VIN, à Céline.

C'est ce qu'a dit aussi madame votre tante, tout le monde a pris parti pour ou contre; on se dispute au salon, et j'ai reçu l'ordre d'emmener provisoirement le mari... (A Octave.) je vous en demande bien pardon; de l'enfermer à double tour dans sa chambre; et demain de grand matin M. de Balainville doit le ramener avec lui à Paris.

CÉLINE.

L'emmener à Paris!

OCTAVE.

Nous séparer! c'est ce que nous allons voir; je cours parler à mon père, il ne sait pas de quoi je suis capable. (Mettant son chapeau sur sa tête.) Non, il ne le sait pas.

CÉLINE, l'arrêtant.

Je vous prie de vous modérer, Octave! Octave! (D'un ton plus imposant.) Monsieur de Balainville!

OCTAVE.

Eh bien, madame, qu'exigez-vous?

CÉLINE.

Octave, qu'allez-vous faire! n'oubliez pas qu'il est votre père et le mien.

OCTAVE.

On y pensera, madame; mais vous ne prétendez pas non plus que je me laisse enfermer à double tour, et mettre en pénitence le jour de mes noces; c'était bon quand j'étais garçon. (Montrant Pot-de-Vin.) Et lui d'abord, s'il exécute cet ordre, son fils perd la place d'intendant que je lui ai donnée.

POT-DE-VIN.

D'accord; mais si je ne l'exécute pas, je perdrai la mienne : et il est vrai de dire que l'une est plus sûre que l'autre. (Montrant la porte à gauche.) Je prierai madame la baronne de rentrer dans sa chambre à coucher, et monsieur le baron de se laisser emmener sans résistance dans l'autre corps de logis.

OCTAVE, voulant tirer son épée, qui ne peut sortir du fourreau.

Sans résistance! c'est ce qu'il faudra voir; il y en aura de la résistance; il y en a déjà.

CÉLINE.

Ah! mon Dieu! ils vont lui faire du mal.

OCTAVE.

N'aie pas peur, Céline, et ne pleure pas; je te dis de ne pas pleurer, je n'irai pas. (Tirant son mouchoir en sanglotant.) C'est affreux! ils font pleurer ma femme.

AIR : Il faut partir. (Le Tableau parlant.)

POT-DE-VIN.

Il faut me suivre.

OCTAVE et CÉLINE.

O peine extrême!
Quitter ainsi tout ce que j'aime,
Hélas! hélas! nous séparer!
C'est vous qui la faites pleurer.

POT-DE-VIN.

Allons, il faut vous séparer.

(On emmène Octave, qui résiste encore, et que Pot-de-Vin emporte dans ses bras.)

SCÈNE XIII.

CÉLINE, seule.

Octave! Octave! mon ami! mon mari! Ah! mon Dieu, ils l'emmènent!... nous séparer ainsi, et le premier jour de nos noces! (Appelant de toutes ses forces.) Octave!... C'est que me voilà toute seule dans ce grand appartement, ça me fait peur!... Encore si ma gouvernante était là, comme à l'ordinaire; mais non : un jour comme celui-ci, pas un domestique, pas une femme de chambre, personne pour me mettre mes papillotes; c'est une indignité, et je conçois bien maintenant que les femmes mariées se trouvent à plaindre. Être victime de la tyrannie des parents, être mise en pénitence, ne plus voir Octave. Ah! j'étais bien plus heureuse quand j'étais demoiselle... Octave! Octave! où es-tu? on l'aura mis en prison, mon mari! il se sera peut-être couché sans souper. (Elle entend du bruit à la fenêtre.) Ah! mon Dieu! qui frappe à cette heure-ci?

SCÈNE XIV.

CÉLINE, OCTAVE.

OCTAVE, en dehors.

Céline! Céline! ouvre-moi, n'aie pas peur! c'est moi.

CÉLINE.

C'est mon mari, qui vient par la fenêtre. (Elle ouvre la

fenêtre.) Prends garde au moins de te laisser tomber. (Octave entre dans la chambre.) Quoi! te voilà déjà? Comment as-tu fait?

OCTAVE.

Je te disais bien, moi, que je ne me laisserais pas enfermer; il est vrai que d'abord je l'étais à double tour dans la chambre de mon père, et deux grands laquais faisaient sentinelle; mais à peine avaient-ils fermé la porte, que j'ai ouvert la fenêtre qui donne sur le jardin.

CÉLINE.

Quoi! cette fenêtre qui est si haute?

OCTAVE.

AIR de Toberne.

Combien j'avais envie
De m'élancer en bas!

CÉLINE.

O ciel! à votre amie
Vous ne pensiez donc pas?

OCTAVE.

Fallait-il en silence
Souffrir dans ma prison?
Oui, disait la prudence;
Mais l'amour disait : non;
J'ai franchi la distance
En prononçant ton nom.

ENSEMBLE.

CÉLINE.

Quoi! c'est en prononçant mon nom
Qu'il est sorti de sa prison?

OCTAVE.

Céline, en prononçant ton nom,
Je suis sorti de ma prison.

Je suis ensuite monté, à l'aide du treillage, jusqu'à la fenêtre, et me voilà... je viens t'enlever.

CÉLINE.

M'enlever ?... mais voyez donc comme il est hardi !

OCTAVE.

Dame ! veux-tu être enlevée ?... dis oui ou non.

CÉLINE.

Certainement, monsieur, je ne demanderais pas mieux ; mais je n'ai pas été élevée comme les petits garçons, je ne peux pas monter le long des treillages.

OCTAVE.

C'est vrai ! il ne s'agit pas ici de se casser le cou ; alors, n'y pensons plus.

CÉLINE.

Non pas, monsieur, vous m'enlèverez plus tard.

OCTAVE, allant fermer la fenêtre.

A la bonne heure ! restons dans cet appartement ; aussi bien cela me semble gentil, de me trouver là, tout seul avec toi, à une heure comme celle-ci.

CELINE.

Quand on est marié..

OCTAVE.

Au fait, c'est vrai ; le marié et la mariée restent toujours ensemble.

CÉLINE.

Eh bien ! monsieur, venez dans ce fauteuil-là, à côté de moi, et causons.

(Ils s'asseyent dans le même fauteuil.)

OCTAVE.

Oui, causons. Mais tu prends toute la place. Sais-tu que c'est bien singulier que ta cousine Ursule ne veuille plus aller au couvent ?

CÉLINE.

Eh bien ! qu'est-ce que cela te fait ?

OCTAVE.

Ça nous fait du tort.

CÉLINE.

Fi! monsieur, vous n'êtes peut-être pas assez riche?

OCTAVE.

Je ne dis pas cela pour nous, mais enfin pour nos enfants.

CÉLINE.

Eh! mais, c'est vrai; je n'avais pas encore songé à nos enfants.

OCTAVE.

Oui, voilà comme vous êtes, vous ne songez à rien. Il faudra cependant les établir; l'aîné, cela va sans dire: il sera baron comme moi; mais le cadet, le voilà chevalier de Malte.

CÉLINE.

Non, monsieur, il ne sera pas chevalier de Malte.

OCTAVE.

Il le faudra pourtant bien.

CÉLINE.

C'est ce que nous verrons; car enfin, mon fils est à moi.

OCTAVE.

Tiens, il ne m'appartient peut-être pas?

CÉLINE.

Et vous croyez que je vous le laisserai sacrifier?

OCTAVE.

Oui, madame.

CÉLINE.

Non, monsieur.

OCTAVE.

Ah! qu'elle est méchante!

CÉLINE.

Qu'il est entêté! allez, je ne vous aime plus.

OCTAVE.

Ni moi non plus. (Ils s'éloignent et, après un moment de silence, Octave reprend.) La jolie chose que le mariage!

CÉLINE, le rappelant doucement.

Octave! Octave! c'est moi qui ai tort; eh bien, mon ami, il sera chevalier de Malte.

OCTAVE.

Non, non...

AIR de Paris et le Village.

Fais de lui tout ce que tu veux,
Pour toi mon respect est extrême.

CÉLINE.

Eh bien! mon ami, faisons mieux,
Et qu'il en décide lui-même.

OCTAVE.

Sans son aveu si l'on choisit,
Vraiment, c'est lui faire une insulte.
Puisque c'est de lui qu'il s'agit,
C'est bien le moins qu'on le consulte.

CÉLINE, répétant les deux derniers vers avec Octave.

Puisque c'est de lui qu'il s'agit,
C'est bien le moins qu'on le consulte.

OCTAVE.

Oui, nous lui demanderons...

CÉLINE.

C'est-à-dire, nous lui demanderons... écoute donc... Comme tu bâilles!...

OCTAVE.

Dame!... moi, je n'ai pas l'habitude de veiller aussi tard.

CÉLINE.

Et moi! on me couche toujours à neuf heures; mais c'est égal: dis-moi, est-ce là tout le mariage?

OCTAVE.

En effet, il me semble qu'il manque quelque chose à la journée.

CÉLINE.

Eh bien, cherchons.

OCTAVE.

Oui, cherchons... et rappelons-nous d'abord tout ce que nous avons vu dans les noces où nous avons été.

CÉLINE, comptant sur ses doigts.

D'abord le marié et la mariée...

OCTAVE.

Voilà.

CÉLINE, de même.

Les parents, l'église, les beaux habits, et les bouquets.

OCTAVE.

Tout cela y est.

CÉLINE, de même.

Les chansons, le bal, la musique...

OCTAVE.

Attends, attends ; j'y suis... j'ai ce qui nous manque, il n'y a pas eu de bal.

CÉLINE.

C'est pourtant vrai ; eh bien, voyez donc à quoi pense ma tante !

OCTAVE.

Heureusement qu'il est encore temps... si nous dansions ?

CÉLINE.

Oh ! la jolie idée ! tu vas m'inviter, n'est-ce pas ? d'autant plus que je me rappelle très-bien que c'est toujours la mariée et le marié qui ouvrent le bal.

OCTAVE.

Et qu'au bout de quelques menuets, le marié est toujours à regarder sa montre. Je n'en ai pas, mais c'est égal.

CÉLINE.

Attends, attends que je m'asseye. (Octave la salue et lui présente la main.) Avec plaisir, monsieur.

(Ils dansent les premières mesures du menuet d'EXAUDET.)

CÉLINE.

Eh bien! cela t'a-t-il amusé? qu'est-ce que tu en dis?

OCTAVE.

Ça ne me fait rien; et toi?

CÉLINE.

Oh! moi, ça me fatigue de faire des révérences.

OCTAVE.

Eh bien! autre chose; cherchons encore.

AIR de l'Allemande de Frontin.

Ensemble.

Allons,
Cherchons
Avec courage.
Pour notre secret,
Si le menuet
Ne produit que peu d'effet,
Allons,
Cherchons;
Bientôt, je gage,
L'allemande aura,
Oui, je le sens là,
Plus de pouvoir que cela.

(Ils dansent l'allemande, et à la fin Octave embrasse Céline.)

CÉLINE.

Écoute, j'ai cru entendre du bruit.

OCTAVE.

Tu m'as fait peur.

CÉLINE.

C'est dans l'appartement de ma cousine Ursule. (Regardant

par le trou de la serrure et faisant signe à Octave de la main.) Viens donc, et marche bien doucement... Il y a un domestique en livrée, qui est là à attendre, et puis M. de Luzy parle à ma cousine.

OCTAVE.

Est-ce que tu peux entendre?

CÉLINE.

Eh! sans doute! mais tais-toi donc. (Écoutant.) Il a dit : ma bien-aimée!

OCTAVE, à Céline.

Ma bien-aimée!

CÉLINE.

Oh! que ce nom-là est joli! vous m'appellerez toujours comme cela, n'est-ce pas, monsieur?

OCTAVE.

Oh! toujours.

CÉLINE.

A merveille. (Regardant.) Mon ami, mon ami... il lui baise la main.

OCTAVE.

Attends, attends.

(Octave baise la main de Céline.)

CÉLINE.

Et puis voilà une valise que prend le valet, ils ont l'air de s'en aller.

OCTAVE.

Bah!

CÉLINE.

Oui; M. de Luzy a pris ses gants et son chapeau, et ils s'éloignent.

OCTAVE, prenant son chapeau et mettant ses gants.

C'est bon, c'est bon; ce ne sera pas long.

CÉLINE.

Eh bien! que fais-tu donc?

OCTAVE.

Je fais comme eux : allons, partons!

CÉLINE.

Mais y penses-tu? tu ne crains pas que...

OCTAVE.

Apprenez, madame, que je ne crains rien, et que je vous ordonne de me suivre.

(On entend du bruit en dehors.)

CÉLINE.

Ah! mon Dieu! on vient de ce côté; j'entends la voix de M. Pot-de-Vin, et de plusieurs personnes.

OCTAVE.

Ah! mon Dieu! où nous cacher? (Ils font le tour du théâtre.) Ah! cette table... je serai là à merveille; eh bien! es-tu cachée? moi, je le suis.

(Il se cache sous la table.)

CÉLINE, cherchant partout.

Et où veux-tu que je trouve une cachette? il n'y en a pas dans ce maudit appartement... Ah! ma corbeille de mariage.

OCTAVE, toujours sous la table.

Pourras-tu?

CÉLINE.

J'y serai très-bien.

(Elle se cache dans la corbeille.)

OCTAVE.

Est-ce fait?

CÉLINE.

Oui, mais tais-toi : on vient.

SCÈNE XV.

LES MÊMES; POT-DE-VIN; DOMESTIQUES, PAYSANS et PAYSANNES; GROS-JEAN.

POT-DE-VIN.

C'est bien. Fermez la barrière de la grande avenue, arrêtez la chaise de poste qui vient de partir, et menez les petits fugitifs devant madame de Mireval et M. le baron.

GROS-JEAN.

Ça doit être déjà fait, monsieur l'intendant, car j'ons vu, du bout de l'avenue, Jean-Louis et un de nos camarades qui tenaient la bride des chevaux.

POT-DE-VIN.

C'est bon.

GROS-JEAN.

Et ils ont forcé de descendre ceux-là qui étions dans la voiture; mais c'est drôle, faut que le mariage ait bien changé nos jeunes maîtres; ils m'ont paru ni plus ni moins que des personnes naturelles; il est vrai que j'étions de si loin que c'est peut-être cela qui me les a fait paraître si grands.

POT-DE-VIN.

Imbécile ! au contraire.

GROS-JEAN.

Comme vous voudrez; mais, sous vot' respect, je gagèrions avec vous que le monsieur n'était pas M. Octave.

POT-DE-VIN.

Il est vrai de dire que ces gens-là reculent souvent les limites de l'absurde; qui veux-tu que ce soit, si ce n'est pas M. Octave ? ne s'est-il pas échappé de la chambre où nous l'avions enfermé ? n'a-t-il pas sauté par la fenêtre ? et ma-

demoiselle Céline... regarde si elle est ici? tu vois donc bien qu'il faut nécessairement qu'ils se soient sauvés ensemble, ou je ne suis qu'un sot.

GROS-JEAN.

Dame! monsieur l'intendant, moi je ne dis pas non. (Regardant la porte à droite.) Mais tenez, cette fois, je ne me trompions pas; les voilà eux-mêmes en personne, tels que je les avons vus.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; M. DE LUZY, URSULE, entrant par la porte à droite.

POT-DE-VIN.

O ciel! M. de Luzy et mademoiselle Ursule!

LUZY.

Dites madame de Luzy, mon cher Pot-de-Vin; car notre mariage n'est plus un mystère, et nous venons de le déclarer à M. le baron et à madame de Mireval, devant qui vos gens nous avaient conduits.

POT-DE-VIN.

Comment! il serait possible? Et mademoiselle Céline?

LUZY.

Mademoiselle Céline se trouve un peu moins riche, mais n'en est pas moins un très-beau parti, et puisqu'on a sollicité et obtenu pour ce mariage l'agrément de Sa Majesté, une rupture dont on devinerait aisément le motif rendrait M. de Balainville la fable de la cour. C'est ce que nous lu avons fait comprendre sans peine.

URSULE.

Et nous venons chercher Céline pour lui annoncer cette bonne nouvelle et la mener à son beau-père.

POT-DE-VIN.

Autre catastrophe ; les jeunes mariés ont disparu, et tout nous porte à croire que M. Octave a enlevé sa femme.

URSULE.

C'était donc la soirée aux enlèvements !

LUZY.

Eh bien, partons ; il faut les rattraper.

POT-DE-VIN.

Oui, les rattraper, lorsqu'ils ont deux ou trois heures d'avance... où les trouver maintenant ? où sont-ils ?

OCTAVE, levant le tapis ; CÉLINE, entr'ouvrant la corbeille.

Nous voilà.

POT-DE-VIN.

En croirai-je mes yeux ! la mariée dans sa corbeille !

OCTAVE.

Tiens, elle est chez elle.

AIR de Bouton de rose.

Dans la corbeille,
Où l'a fait cacher sa frayeur,
Ma femme me semble à merveille,
Car c'est la plus gentille fleur
De la corbeille.

CÉLINE.

C'est donc bien vrai, monsieur de Luzy, qu'on ne cassera pas notre mariage, et que je serai toujours madame ?

LUZY.

Oui, ma petite cousine, nous l'avons obtenu ; mais à une condition, c'est que demain Octave partira pour le collége, et qu'il y restera trois ans.

CÉLINE.

Trois ans ! trois ans au collége !

OCTAVE, *bas à Céline.*

Laisse-les faire : je me dépêcherai d'apprendre, et je serai savant tout de suite.

CÉLINE.

A la bonne heure ; mais trois ans ! ah ! mon Dieu, que c'est long !

OCTAVE, *de même.*

Sois tranquille, je viendrai aux vacances.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau.

CÉLINE.

Chaque âge, on vient de me l'apprendre,
A ses peines comme ses jeux ;
Mais le mien, si j'ai su comprendre,
Doit être encor le plus heureux :
Nouveau joujou, nouvelle idole,
Et jamais de chagrins constants :
Un rien afflige, un rien console,
On a dix ans. (*Bis.*)

OCTAVE.

Déjà d'un trouble qu'on ignore
On a senti battre son cœur ;
Sans savoir ce qu'on veut encore,
On cherche... on rêve le bonheur.
Bientôt les pédants vous poursuivent,
Viennent le grec, les rudiments ;
Et déjà les chagrins arrivent :
On a quinze ans. (*Bis.*)

URSULE.

Sans s'occuper de la fortune,
Et sans penser à l'avenir,
Sans embarras, sans crainte aucune,
Sans projets... mais non sans désir,
Au plaisir seul on aime à croire,
Et l'on poursuit en même temps

L'amour, les beaux-arts et la gloire :
On a vingt ans. (*Bis.*)

M. DE LUZY.

Déjà, plus sage dans sa course,
On interroge tour à tour
Et los mouvements de la bourse,
Et plus souvent ceux de la cour!
Sur un bruit heureux ou sinistre,
On arrange ses sentiments;
Et l'on s'inscrit chez le ministre ·
On a trente ans. (*Bis.*)

POT-DE-VIN.

Enfin l'amour bat en retraite,
Le plaisir manque au rendez-vous;
Alors on lit une gazette
Au lieu de lire un billet doux,
On caresse sa tabatière,
On sermonne les jeunes gens,
Et l'on dit que tout dégénère :
Hélas ! on a ses soixante ans. (*Bis.*)

CÉLINE, au public.

Témoins de l'hymen qui m'enchaîne,
Messieurs, j'ose compter sur vous;
Pour célébrer ma cinquantaine,
Ne manquez pas au rendez-vous.
Vous, qui protégez mon aurore,
Mes vœux, mes désirs les plus grands
Seraient de vous revoir encore
Dans cinquante ans. (*Bis.*)



LES PETITES MISÈRES
DE LA VIE HUMAINE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Théatre du Gymnase. — 20 Octobre 1821.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LORD MOROSE, riche Irlandais	MM. PERLET.
SIR ÉDOUARD, officier de marine.	PERRIN.
BIDULF, sherif du canton	BERNARD-LÉON.
WILLIAMS, valet de lord Morose	PROVENCHÈRE.
LADY MOROSE, femme de lord Morose . . .	Mmes GRÉVEDON.
MISS HENRIETTE, sœur de lord Morose . .	FLEURIET.
LA COMTESSE DE PORTLAND.	—

JEUNES OFFICIERS, amis d'Édouard. — DAMES. — PAYSANS. — VASSAUX. — LA YEOMANRIE.

Dans le château de lord Morose, dans l'île de Guernesey.



LES PETITES MISÈRES
DE LA VIE HUMAINE

Un très-beau salon richement meublé. — Portes au fond et portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIR ÉDOUARD, LADY MOROSE.

SIR ÉDOUARD.

Vous daignez donc, milady, pardonner la hardiesse de ma visite ?

LADY MOROSE.

Vous pardonner... eh ! mais j'en suis enchantée... je vous avoue même qu'il y a longtemps que je vous attendais.

SIR ÉDOUARD.

Plût au ciel !... mais j'avais juré de ne reparaître à vos yeux que lorsque je serais digne d'être votre ami... lorsque je vous aurais oubliée.

LADY MOROSE.

AIR du vaudeville du Piége.

Voilà pourquoi je vous revoi,
J'entends !

SIR ÉDOUARD.

Oui, cette longue absence
Est encor, quoique malgré moi,
Une preuve de ma constance.
Combien ces trois ans me coûtaient!
Ah ! si vous me rendiez justice,
En conscience, ils me devraient
Compter pour trois ans de service.

LADY MOROSE.

Enfin, vous voilà, vous êtes raisonnable... vous êtes notre ami... de plus notre défenseur : que de raisons pour vous bien accueillir !... Dites-moi, Édouard, quelle nouvelle y a-t-il? et quel était ce vaisseau qui est resté quelque temps en vue de la rade ?

SIR ÉDOUARD.

Je crois que c'est un corsaire qui voulait se ravitailler dans l'île de Guernesey... mais le mauvais temps l'a empêché d'aborder, et a même fait échouer une de ses chaloupes où nous avons trouvé quelques munitions et des habillements...

LADY MOROSE.

Ils sont partis, à la bonne heure ! car nous n'existions pas... nous surtout dont le château est presque au bord de la mer... plus de réunions, plus de société, plus de jeunes gens dans nos bals... c'est une très-vilaine chose que la guerre... Vous nous restez, n'est-il pas vrai? vous dînez avec nous... justement nous avons du monde et je veux vous présenter à lord Morose mon mari.

SIR ÉDOUARD.

Je ne sais si je dois accepter, après la demande que mon père lui a adressée, et la manière dont il nous a répondu.

LADY MOROSE.

Comment ! elle était de vous cette lettre par laquelle on lui demandait en mariage miss Henriette sa sœur... une lettre qui l'a mis dans une colère...

SIR ÉDOUARD.

Eh! pour quelle raison?... d'où lui vient cette prévention contre moi... contre quelqu'un qu'il n'a jamais vu?

LADY MOROSE.

Mais, il aura entendu parler de vous.

AIR de *Marianne.* (DALAYRAC.)

Peut-être a-t-il su que naguère
De moi vous étiez amoureux?

SIR ÉDOUARD.

Je n'en ai jamais fait mystère
Et je le disais en tous lieux.
Je publiais,
Je proclamais
Et mes ardeurs
Ainsi que vos rigueurs.
En quoi, morbleu!
Un tel aveu
A sa colère a-t-il pu donner lieu?
Il crierait bien plus haut, j'espère,
Et j'en serais moins étonné,
Si jadis vous m'aviez donné
Quelques droits de me taire.

LADY MOROSE.

Sans compter que, dans ses idées, les soins et les détails d'une noce vont encore ajouter à ses chagrins.

SIR ÉDOUARD.

Ses chagrins, dites-vous?... eh! qu' a-t-il donc? bon Dieu!

LADY MOROSE.

Ce qu'il a, mon cher Édouard? une fortune immense, une habitation magnifique, une santé excellente, une femme qui ne s'occupe que de lui, des enfants qu'il adore et qui lui promettent une heureuse vieillesse... je vous demande s'il y a moyen d'y résister.

SIR ÉDOUARD.

J'entends, il est attaqué du spleen.

LADY MOROSE.

Non, vraiment... il n'a pas le temps de s'ennuyer, et loin d'être dégoûté du monde et des plaisirs, il les aime beaucoup; mais il a une tournure d'esprit singulière... originale... en un mot, c'est un véritable Anglais. A défaut de malheurs réels, son imagination très-susceptible a transformé en chagrins véritables une foule de petites contrariétés qui sont le partage de la condition humaine, et auxquelles l'homme le plus heureux ne peut échapper. Son esprit ingénieux en découvre à chaque pas, à chaque instant du jour. Le plus léger contre-temps, le désagrément le plus insensible pour tout autre a le don d'empoisonner tous ses plaisirs, et de lui persuader qu'il est l'être le plus malheureux du monde... C'est-ce qu'il appelle les misères de la vie humaine... s'il projette une promenade, une visite inattendue qui le retient à la maison est pour lui un supplice effroyable... s'il attend quelqu'un, une minute de retard le met à la torture... s'il veut écrire, une plume mal taillée, une encre épaisse, le papier qui boit, lui fournissent mille prétextes nouveaux d'exhaler ses douleurs!... La campagne, la ville, la solitude, le grand monde, tout est pour lui une source de tourments à son usage, de chagrins particuliers plus ridicules les uns que les autres et qui finiront par le rendre insupportable à ses amis et à lui-même.

SIR ÉDOUARD.

D'honneur, sa folie est nouvelle.

LADY MOROSE.

J'ai formé vingt fois le projet de le corriger... mais j'avais besoin d'auxiliaire... et puisque vous voilà... il me semble qu'en nous entendant bien, nous pourrions travailler à la fois pour son bonheur... pour le vôtre... Oh! je ne vous oublie pas... je sais que des avantages réciproques étant la base de toute coalition, il faut d'abord...

SIR ÉDOUARD.

Ah! madame, pouvez-vous penser?...

LADY MOROSE.

AIR du vaudeville de *Sophie Arnould.*

Mon Dieu ! je sais m'y connaître :
Dans chaque traité de paix
Chacun jure toujours d'être
Fidèle à ses intérêts.

Ainsi, pour bien nous entendre,
Apprenez donc qu'aujourd'hui
Le parti que je voux prendre
C'est...

(On entend sonner très-fort.)

Mais j'entends mon mari.
Eh ! vite, éloignez-vous d'ici.

SIR ÉDOUARD.

Eh ! mais, mon Dieu ! quel supplice !
Daignez au moins m'expliquer...

LADY MOROSE.

Non, je veux qu'on m'obéisse,
Et partez sans répliquer. (*Bis.*)

SIR ÉDOUARD.

Oui, je pars sans répliquer.

(Sir Édouard sort.)

SCÈNE II.

LORD MOROSE, LADY MOROSE.

LORD MOROSE, en robe de chambre, marchant en grondant et sans regarder sa femme.

Par exemple, celui-là est trop fort.

LADY MOROSE.

Eh ! mon ami ! qu'y a-t-il donc ?

LORD MOROSE.

Il y a, madame... ce qu'il y a ? encore une, une des plus

grandes misères de la vie humaine... c'est-à-dire que celle-là, il n'y a pas moyen d'y tenir.

LADY MOROSE.

J'entends... il faut vous brûler la cervelle.

LORD MOROSE.

Oh! ce n'est pas nécessaire, et à la tournure que prennent les choses, il n'y aura pas besoin de cela pour mettre fin à mon existence.

LADY MOROSE.

Ah! mon Dieu! qu'avez-vous donc?

LORD MOROSE.

Ce que j'ai, madame? je meurs de faim.

LADY MOROSE.

Oh! cette fois, vous avez raison, et voilà une calamité réelle... Holà! quelqu'un... le chocolat de milord.

LORD MOROSE.

Eh! mon Dieu!... on me l'a déjà apporté; mais concevez-vous une situation plus cruelle que celle d'un homme qui, après avoir attendu deux heures son déjeuner, tombe sur une tasse de chocolat en pleine ébullition!... soixante-deux degrés de température... de sorte que la première gorgée m'emporte la langue et le palais...

LADY MOROSE.

Pour moi qui envisage toujours les malheurs du bon côté... je vois dans cette suite de catastrophes un grand avantage... c'est que vous déjeunerez ici, et que vous prendrez avec moi une tasse de thé!... mais, convenez, mon ami, que vous êtes bien heureux d'éprouver de tels accidents!... sans cela de quoi vous plaindriez-vous?... et n'est-ce pas, comme nous le lisions l'autre jour, la feuille de rose pliée qui empêchait le sybarite de dormir?

LORD MOROSE.

Feuille de rose, tant que vous voudrez, mais si j'ai les

nerfs plus irritables!... si j'ai une sensibilité plus exquise! si enfin la feuille de rose pliée produit sur moi le même effet qu'une ronce ou qu'une épine... me défendra-t-on de crier?

LADY MOROSE.

Non, sans doute... mais que diriez-vous, monsieur, si vous éprouviez des malheurs véritables?

LORD MOROSE.

Je les supporterais, madame, je les supporterais avec courage.

LADY MOROSE, à part.

C'est ce que nous verrons.

LORD MOROSE.

Enfin, avant de vous connaître, j'avais été veuf; et tout le monde vous dira comment j'avais pris cela. Dans les coups du sort, dans les revers de fortune... on a une force d'âme, une philosophie qui vous soutiennent... on est là pour être malheureux... on le sait et l'on s'y attend... mais ces tribulations imprévues qui vous poursuivent au milieu des plaisirs; qui vous atteignent dans les bals, dans les spectacles, dans les concerts!... ces vexations d'autant plus cruelles, qu'elles sont de tous les instants, et qu'elles vous surprennent toujours au moment où l'âme du philosophe y est le moins préparée... je vous demande, madame, comment les supporter?... Et vous-même, ne l'avez-vous pas éprouvé cent fois? quand vous entrez, par exemple, dans une salle de bal... avec une robe magnifique, dont les fleurs seules me coûtent cinquante guinées, et que le premier élégant qui s'avance pour vous saluer met le pied sur votre garniture... de sorte qu'au moment où vous vous relevez de votre révérence, la robe se trouve déchirée jusqu'au corsage... est-il au monde une position plus affreuse que la vôtre?

LADY MOROSE.

Mais, oui... c'est celle du pauvre malheureux qui est cause de cet accident.

LORD MOROSE.

Eh bien! madame, je vous y prends enfin, voilà comme j'étais hier... voilà ce qui m'est arrivé avec la duchesse de Devonshire... et si je vous citais mille autres contrariétés habituelles, dont une seule suffit souvent pour empoisonner tout le plaisir qu'on s'était promis!... A l'Opéra c'est un homme à larges épaules, haut de six pieds et demi, qui s'assied juste devant vous pendant tout le ballet... il a même des ailes de pigeon qui interceptent les ouvertures de côté, et qui ne vous laissent que des jours de souffrance!... Au bal, vous êtes accompagné par un musicien qui est toujours une mesure avant ou après vous!... Au concert, vous écoutez votre air favori chanté par madame Catalani, et vous entendez votre voisin accompagner le chant avec la voix la plus fausse des trois royaumes!... Au jeu...

LADY MOROSE.

Oh! c'en est trop, et voilà des tourments dont l'idée seule me fait frémir.

LORD MOROSE.

AIR du vaudeville de Rabelais.

Peut-on trouver, je le demande,
Une calamité plus grande,
Et fut-il jamais sous les cieux
Un mortel aussi malheureux?

J'ai du courage, je m'en flatte,
Mais il faudrait, dans maint salon.
La patience de Socrate
Ou la constance de Caton,
Quand, dans l'ardeur de votre zèle
Et tout fier de votre secret,
Vous racontez une nouvelle
Que tout le monde connaissait.
Lorsqu'une maille déplorable
S'échappe de votre bas noir,
Et lorsqu'un avis charitable

Vient vous en faire apercevoir.
Et jugez quel tourment j'éprouve
Lorsque, du triomphe assuré,
Avec brelan d'as je me trouve
Tomber sur un brelan carré!
D'être mat aux échecs je tremble;
Au wisth je perds toujours le rob;
Sur moi seul enfin je rassemble
Toutes les misères de Job.

Peut-on trouver, je le demande,
Une calamité plus grande,
Et fut-il jamais sous les cieux
Un mortel aussi malheureux?

Et chez soi, comment peut-on vivre!
D'une porte on entend le cri;
Et là, c'est un flambeau de cuivre
Qui sillonne un marbre poli.
A table, on a pris pour serviette
Un beau pantalon de nankin!
Le matin, à votre toilette,
Le savon glisse en votre main,
On a la barbe à moitié faite,
Et l'on poursuit sur le parquet
La fugitive savonnette
Qui roule et s'emplit de duvet!
Toujours nouvelle impatience...
Enfin, madame, enfin ce thé
Dont vous flattiez mon espérance,
Vous voyez s'il est apporté.
(Il sonne.)
Tom! Williams!... misère nouvelle!
Un valet qu'on appelle en vain;
Et votre sonnette infidèle
Casse et vous reste dans la main!

(Il se jette désespéré dans un fauteuil avec le cordon de la sonnette à la main.)

Peut-on trouver, je le demande,
Une calamité plus grande,

Et fut-il jamais sous les cieux
Un mortel aussi malheureux ?

(Il appelle.)

Williams... Tom... Williams !

SCÈNE III.

LES MÊMES ; WILLIAMS, apportant un plateau avec le thé.

WILLIAMS.

Voilà, monsieur.

LORD MOROSE.

C'est heureux... savez-vous qu'il y a plus d'un quart d'heure que nous attendons !... savez-vous que votre maître meurt de faim, et que vous mériteriez, monsieur le drôle...

(Il s'arrête pour tousser.)

LADY MOROSE.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

LORD MOROSE.

Encore une nouvelle... que je ne connaissais pas... au plus beau moment d'une colère, se trouver arrêté par une quinte ! (A Williams.) Mes lettres, mes journaux... (Il les parcourt.) Que vois-je ?... les deux bourgs se sont déclarés... je suis nommé au parlement.

LADY MOROSE.

Quoi ! mon ami, vous êtes nommé ; vous qui le désiriez tant.

LORD MOROSE, lisant.

« Le ministère vous a soutenu, et vous êtes nommé, il est « vrai ; mais c'est à la condition de... de... » Est-il possible de voir une fatalité pareille !

LADY MOROSE.

Qu'y a-t-il donc ?

LORD MOROSE.

Ils n'ont pas mis de poudre... l'encre effacée... et les mots les plus importants qu'il est impossible de lire...

AIR : Eh ! ma mère, est-c' que j' sais ça ?

Cette soudaine disgrâce
Vient de me faire souffrir
Plus de peine que la place
Ne m'a causé de plaisir.
C'est une misère telle,
Que je préfère vraiment
Une mauvaise nouvelle
Qu'on peut lire couramment.

A la condition de... (A Williams qui l'écoute.) Que faites-vous là?... préparez tout ce qu'il faut pour ma toilette.

(Williams sort.)

LADY MOROSE.

Vous allez faire des visites?

LORD MOROSE.

Vous avez donc oublié déjà (Prêt à s'asseoir.) que nous avons à dîner notre shérif, sir Bidulf, ses deux cousines... enfin, que sais-je? une vingtaine de personnes; et vous ne pouvez pas vous imaginer tous les tourments que j'ai soufferts depuis ce matin.

LADY MOROSE.

Et pourquoi donc?

LORD MOROSE, se levant brusquement.

Vous me le demandez... Comment! vous attendez du monde à dîner... à la campagne... et vous ne voyez pas cette petite pluie fine, et ce temps qui est pris pour vingt-quatre heures... mais rien ne vous trouble, rien ne vous inquiète; vous ne sentez pas quelle misère c'est de se promener toute la matinée, de la fenêtre au baromètre, du baromètre à la fenêtre, et de finir par se mettre à table seul... ou avec sa femme, devant un dîner de vingt couverts... moi j'en ai la fièvre.

LADY MOROSE.

Soyez tranquille, sir Bidulf viendra... dès qu'il s'agit d'un bon dîner.

LORD MOROSE.

Dites plutôt (s'asseyant à table.) qu'il viendra pour me voir, pour me consoler, c'est le seul homme qui partage mes maux... qui les sente, qui les comprenne.

LADY MOROSE.

Et c'est pour cela que vous voulez lui donner votre sœur, et que vous le préférez à sir Édouard.

LORD MOROSE.

Oui, madame, c'est précisément parce qu'il est aussi malheureux que moi.

LADY MOROSE.

Malheureux... et si je vous prouve, moi... si je vous force à convenir avant la fin de la journée que vous êtes le plus heureux des hommes...

LORD MOROSE.

Me forcer à convenir... oh! pour celui-là, je vous en défie.

LADY MOROSE.

AIR du vaudeville du Petit Courrier

Si je peux gagner ce pari,
Milord, faites-moi la promesse
Que votre sœur sera maîtresse
De prendre elle-même un mari.
Elle vous croit, sans s'y connaître,
Lié par les nœuds les plus doux;
Et tout son bonheur serait d'être
Aussi malheureuse que vous.

LORD MOROSE.

Tenez, madame, voilà une des misères les plus insupportables... vouloir me convaincre que je suis heureux dans un moment où je souffre mort et passion.

LADY MOROSE.

Comment cela ?

LORD MOROSE, qui tient un couteau et un morceau de pain sur lesquels il s'acharne depuis quelques minutes.

Quoi ! vous ne voyez pas ?... Est-il au monde un supplice pareil ? vouloir, au cœur de l'hiver, étendre du beurre frais sur du pain tendre... impossible d'établir une union parfaite... à mesure que vous l'écrasez d'un côté... il se relève de l'autre ; et vous voulez me soutenir... (Il jette son pain, son couteau, sa serviette.) Au diable le déjeuner !... Williams... Williams !

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; HENRIETTE. Un domestique entre et enlève la table du déjeuner.

HENRIETTE.

Mon frère, mon frère... sir Bidulf, et ces dames, et madame la comtesse de Portland.

LORD MOROSE.

Comment, comment ?... j'espère qu'on ne les laissera pas entrer, au moment où je fais ma toilette... la comtesse de Portland, la femme la plus élégante de la cour et que nous recevons pour la première fois, et à laquelle je voulais faire un accueil si brillant ! (Criant de toutes ses forces.) Dites que je n'y suis pas... Ah ! mon Dieu ! les voici.

(Il est dans le plus grand désordre, sa robe de chambre et sa cravate sont ôtées.)

SCÈNE V.

LES MÊMES ; BIDULF, LA COMTESSE DE PORTLAND, DEUX DAMES en robes très-élégantes.

BIDULF, à lady Morose.

Vous nous trouvez très-provinciaux, milady, de venir d'aussi

bonne heure ; mais ces dames avaient une telle impatience d'admirer la bibliothèque et le musée de milord...

LORD MOROSE.

Mon Dieu... sir Bidulf... milady... madame la comtesse... (Il veut ôter sa robe de chambre qui est sur un fauteuil, et comme il tient en même temps son habit, son gilet, sa chemise blanche, il laisse tomber plusieurs effets par terre, marche dessus, et les remplit de poussière... plus il met d'empressement à réparer le désordre de son appartement ou de sa toilette, et plus il commet de gaucheries. — A lady Morose.) Eh bien! madame... eh bien ! que dites-vous de celle-là ? (A Bidulf et aux dames.) Je suis honteux, désolé... que vous me surpreniez dans les horreurs de la toilette. (Bas à sa femme.) Rangez donc tout cela, car je n'y suis plus... ma tête se perd... ma vue se trouble... et tout ce que je puis faire est de ne pas me trouver mal.

LADY MOROSE.

On sait qu'à la campagne... (Aux laquais.) Donnez des siéges... (Sur un mouvement d'impatience de lord Morose, elle fait signe aux laquais de ne pas les donner.) Eh bien! mesdames, on vient de m'assurer tout à l'heure que les Français s'étaient rembarqués.

BIDULF.

Il ne faudrait pas s'y fier... ce n'est peut-être qu'une ruse... pour venir nous surprendre à l'improviste.

LORD MOROSE, qui pendant ce temps a fait à sa femme des signes pour qu'elle emmène ces dames. A part.

Ma femme ne comprend pas mes signaux de détresse.

LA COMTESSE.

Il faut convenir que c'est une guerre bien malheureuse... nous ne recevons plus le journal de modes.

HENRIETTE.

Plus de musique, plus de contredanses nouvelles.

BIDULF.

Nous ne buvons plus de vin de Champagne... Oh ! le commerce souffre horriblement.

AIR du vaudeville de *L'Écu de six francs.*

Oui, cette fatale campagne
Empêche d'arriver à bord
Et le bordeaux et le champagne
Et les truffes du Périgord !
Des combats j'ignore les causes;
Mais comment peut-on, mes amis,
Se brouiller avec un pays
Qui produit de si bonnes choses ?

LORD MOROSE, qui s'est approché de sa femme.

Emmenez donc ces dames, je vous en supplie... vous voyez que je m'habille tout de travers.

LADY MOROSE.

Fort bien. (A part.) Je crois maintenant que je peux agir en toute sûreté... Courons prévenir Édouard et lui donner ses instructions... (Haut.) Je m'aperçois, mesdames, que nous gênons milord, voulez-vous que nous passions au salon... ou que je vous conduise au musée ?

LA COMTESSE.

Nous sommes à vos ordres... Venez-vous, sir Bidulf ?

BIDULF.

J'ai deux mots à dire à milord et je suis à vous.

SCÈNE VI.

LORD MOROSE, BIDULF.

BIDULF.

Eh bien ! mon cher, où en sommes-nous de nos projets ? Avez-vous confié à votre femme... à votre charmante sœur vos intentions... au sujet de ce mariage ?

LORD MOROSE, achevant de s'habiller.

C'est très-difficile, parce que ma femme a aussi des vues sur sir Edouard Bettingham... un jeune homme à la mode... un de ses anciens adorateurs.

BIDULF.

Eh bien! mon ami, est-ce que vous pourriez hésiter entre lui et moi?

LORD MOROSE.

Non certainement... et vous serez mon beau-frère... mais, voyez-vous, je n'ose engager là-dessus une discussion... dans ce moment où je suis si malheureux, si accablé de contrariétés.

BIDULF.

Eh! mon ami, vous savez que mon existence est comme la vôtre semée de tribulations... nous nous sommes souvent consolés en nous les racontant, mais si vous voulez que je vous parle franchement... il y a, à côté de nos disgrâces, une foule de petites jouissances que vous n'appréciez pas assez.

LORD MOROSE.

Des jouissances! des jouissances!... bonté divine!

BIDULF, s'échauffant.

Tenez, par exemple, regardez... être près d'un bon feu, quand il gèle à pierre fendre.

LORD MOROSE.

Oui, on se grille les jambes, et on a le dos gelé.

BIDULF.

S'étendre dans un bon lit, tandis que vous entendez la pluie tomber par torrents.

LORD MOROSE.

Oui... et sentir les plumes de votre oreiller qui vous piquent... vous déchirent... ou votre bonnet de nuit qui s'échappe à moitié, lorsque déjà vous êtes trop assoupi pour le rajuster.

BIDULF.

Ah ! ça, par exemple, c'est affreux, et je ne connais de comparable que ce que j'ai éprouvé tout à l'heure... en entrant chez vous... lorsque j'ai levé le marteau de votre porte... qui venait d'être peint à l'huile.

LORD MOROSE, avec des crispations de main.

Oh !... voilà qui est effroyable... mon ami, mon pauvre ami... Et moi donc hier... à table, chez notre voisin l'alderman, au moment où je venais d'expédier presque à moi tout seul un plat de champignons délicieux... voilà une discussion qui s'élève pour savoir s'ils sont de bonne espèce.

BIDULF.

Oh ! c'en est trop, mon ami, c'en est trop ; il y a de quoi crisper les nerfs... et si vous saviez combien je suis sensible à vos misères...

*AIR du vaudeville des **Maris ont tort.***

Je sais quelle est votre existence :
Chagrins, embarras, contre-temps;
De plus une fortune immense...

LORD MOROSE.

La source de tous mes tourments !

BIDULF.

Mais si vos biens vous sont pénibles,
Si vos trésors font vos douleurs,
N'est-il pas des amis sensibles
Prêts à partager vos malheurs?

LORD MOROSE.

Oui, mon ami, oui vous vivrez avec nous... vous épouserez ma sœur... et, dès aujourd'hui, je ferai entendre raison à ma femme... car la plus grande de mes contrariétés, c'est qu'elle me soutient que je suis heureux ! elle veut même m'en faire convenir... elle croit peut-être que je souffre pour mon plaisir... plût au ciel !

(Prenant une prise de tabac.)

AIR de Préville et Taconnet.

Nul plus que moi, morbleu! n'est philosophe,
Et je voudrais, je le soutiens,
Contre un revers ou quelque catastrophe
Pouvoir changer mes tourments quotidiens.
Mais où trouver quelque bonne disgrâce?
Pour en avoir, je le vois bien,
Il faudrait que je les paiasse,
Quand ici-bas chacun en a pour rien.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; VILLIAMS.

WILLIAMS, accourant hors d'haleine.

Ah! milord... milord... si vous saviez?

LORD MOROSE.

Eh bien! qu'est-ce? qu'y a-t-il? (Se frottant les yeux.) Peste de l'imbécile qui vient là me faire peur!... j'en ai lâché une prise de tabac, que le vent m'a envoyée dans les yeux.

WILLIAMS.

Milord... le vaisseau ennemi qui était en rade... vient de débarquer... je ne vous dirai pas comment ils sont arrivés ni par où ils sont entrés... mais l'équipage est maître du château...

LORD MOROSE.

Qu'est-ce qu'il dit donc là?... des ennemis dans mon château!

WILLIAMS.

Vous pouvez les voir d'ici dans les allées du parc.

LORD MOROSE.

Comment, il serait possible!... Quel malheur inouï!...

quelle catastrophe imprévue !... Et qu'est-ce qu'ils ont fait ?... qu'est-ce qu'ils ont dit ?...

WILLIAMS.

Ils ont d'abord demandé le shérif.

BIDULF.

Ils m'ont demandé !... mon cher ami, je vais tâcher de gagner le poste voisin, par le chemin de traverse.

LORD MOROSE.

Non pas, non pas... Vous savez bien que nous ne devons plus nous quitter.

WILLIAMS.

Ensuite, ils m'ont mis en réquisition pour les conduire... ils ont mis en réquisition les clefs de la cave... celles de la salle à manger... celles du billard... il paraît qu'ils ont besoin de tout.

LORD MOROSE.

C'est cela... le système des réquisitions... Et ma femme ! où est-elle ? qu'est-elle devenue ? il ne s'agit pas ici de perdre la tête.

BIDULF.

Ah ! mon Dieu !... oui... et votre sœur... je n'y pensais pas... Dieu soit loué, la voici.

SCENE VIII.

LES MÊMES ; MISS HENRIETTE, LADY MOROSE.

LADY MOROSE et MISS HENRIETTE.

Ah ! milord ! vous ne savez pas... les Français...

LORD MOROSE.

Eh ! mon Dieu ! si... nous le savons de reste...

BIDULF.

J'y suis maintenant... ils n'ont pu débarquer que par la petite rade... j'y ferai placer une batterie.

LADY MOROSE.

Il est bien temps!... Qu'allons-nous devenir?

LORD MOROSE, en tremblant.

Eh bien... mesdames... mesdames... qu'est-ce que c'est, et d'où vient ce trouble?... il faut croire qu'on respectera les lois de la guerre.

BIDULF.

Oui, sans doute... Dites-moi, miss Henriette, ont-ils l'air bien méchant?

MISS HENRIETTE.

A peine ai-je osé les regarder... mais, c'est bien singulier... l officier général qui les commande... ressemble à quelqu'un de notre connaissance.

LADY MOROSE, lui faisant signe de se taire.

Du silence...

MISS HENRIETTE.

Et je n'ai eu peur que parce qu'on s'est mis à crier: Les Français!... les Français!...

WILLIAMS.

C'est comme moi, je me suis sauvé de confiance.

LORD MOROSE, toujours extrêmement troublé.

Ainsi, vous le voyez, mesdames, il n'y a rien à craindre... du tout... du tout... Du calme, de la fermeté, et songez que vous êtes Anglaises.

BIDULF.

C'est cela!... rappelons le courage britannique... Nous sommes là, d'ailleurs, nous y sommes.

LORD MOROSE.

Oui, je m'en vais... voir par moi-même ce qui en est... et surtout recommander à nos gens... et à nos convives d

ne pas me découvrir... parce que un grand propriétaire, vous concevez... les contributions iraient leur train... Venez, Bidulf, ne me quittez pas... nous revenons dans l'instant.

LADY MOROSE.

Comment, vous partez?... mais voilà quatre heures, le moment de votre dîner...

LORD MOROSE.

Eh! il s'agit bien de cela...

SCÈNE IX.

MISS HENRIETTE, LADY MOROSE.

MISS HENRIETTE.

Mais, ma sœur... je n'en reviens pas encore... votre air calme et tranquille, votre physionomie riante... au milieu des dangers qui nous environnent... Et d'où vient que tout à l'heure encore vous me faisiez des signes?

LADY MOROSE.

Tu le sauras plus tard... va vite au salon... je t'y rejoins dans l'instant.

MISS HENRIETTE.

Mais pourquoi m'empêcher de dire que cet officier français ressemblait à sir Édouard?

LADY MOROSE.

Ces dames te l'expliqueront... mais, quoi qu'il arrive, ne t'effraie pas, et rappelle-toi que notre usage est de célébrer gaiement les fêtes de Noël.

AIR du Ménage de garçon.

A ton frère ne va rien dire;
Car il s'agit de son salut,
C'est pour son bien que l'on conspire,

Et tel est ici notre but :
Corriger un époux que j'aime...

MISS HENRIETTE.

Ah ! je ne dirai pas un mot.

LADY MOROSE.

Et t'en donner un à toi-même.

MISS HENRIETTE.

Ah ! ma sœur, je suis du complot.

Comment ! ce serait?. .

LADY MOROSE.

Va-t'en... va-t'en... je n'ai pas le temps de t'en dire davantage... tu sens bien que j'ai là mon plan de campagne et mes ordres à donner. C'est moi qui commande les troupes de débarquement.

(Miss Henriette sort.)

SCÈNE X.

LADY MOROSE, seule.

A merveille!... mon cher époux a donné dans le piége avec une grâce admirable... il est vrai que Bidulf le seconde à ravir... ces dames sont charmées de leurs rôles... sir Édouard et les officiers de son escadre sont enchantés du leur... et nos uniformes français ont produit un effet... moi-même j'en ai eu peur... C'est affreux de tromper son époux... mais c'est pour son bien, et tout le monde n'a pas la même excuse... Voici déjà Bidulf.

SCÈNE XI.

LADY MOROSE, BIDULF.

BIDULF, d'un air très-agité.

C'est une horreur... nous n'agirions pas ainsi en pays ennemi.

LADY MOROSE.

Eh! bon Dieu, qu'y a-t-il donc?

BIDULF.

Il est des choses qui sont du droit des gens... des choses que les nations civilisées devraient respecter... enfin, madame... notre dîner...

LADY MOROSE.

Que me dites-vous là?

BIDULF.

Notre dîner... a subi toutes les horreurs de l'invasion... c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire... votre salle à manger a été prise d'assaut par les Français.

LADY MOROSE, *à part.*

A merveille.

BIDULF.

Et ils ont galamment invité ces dames, qui ont eu l'indignité d'accepter... jusqu'à ma sœur, miss Bidulf, qui a eu la faiblesse... (car j'aime mieux mettre cela sur le compte de la frayeur), qui a eu la faiblesse de manger avec un appétit scandaleux.

LADY MOROSE.

Eh! mais tant mieux; c'est autant de pris sur l'ennemi... Et mon mari?

BIDULF.

Ce n'est pas lui qui se serait assis à table... D'ailleurs, il n'y avait plus de place.

LADY MOROSE.

Ah! mon Dieu! lui qui ne peut pas souffrir la moindre contrariété.

BIDULF.

Nous étions là derrière, sans qu'on daignât seulement nous offrir la moindre chose... le plus affreux, c'est que milord n'avait même pas pris ce matin une tasse de thé, et

qu'il mourait de faim dans son propre château, en présence d'un dîner superbe qui était au pillage... Eh! bon Dieu, que vois-je... c'est lui-même... est-ce qu'ils font desservir les plats par ce pauvre milord?...

SCÈNE XII.

LES MÊMES; LORD MOROSE, entrant doucement, tenant un pain, un plat avec une volaille froide, un couteau, une bouteille de bordeaux.

LORD MOROSE, à voix basse.

Chut! me voici avec des provisions.

LADY MOROSE.

Comment! mon ami, vous avez osé...

LORD MOROSE.

Croyez-vous que je me laisserai piller impunément... tandis que le général ennemi avait le dos tourné... j'ai trouvé sur un buffet cette volaille... cette bouteille de bordeaux. (A Bidulf.) Vous avez faim... moi aussi... vite à table... nous avons besoin de forces... car il en faut pour supporter l'adversité. ..(A Lady Morose.) Milady, oserai-je vous offrir?...

LADY MOROSE.

Je vous rends grâces... je suis au désespoir... (L'arrêtant au moment où il va manger.) Mais... attendez donc, mon ami, je ne souffrirai pas... vous n'avez ni assiettes, ni linge... vous qui aimez vos aises...

LORD MOROSE, prenant une cuisse de volaille.

Qu'est-ce que cela fait?

LADY MOROSE.

Cette volaille est presque froide... vous ne pouvez les souffrir.

LORD MOROSE, la mangeant.

Que je l'aime ou non, il s'agit bien de cela... les femmes

n'ont jamais l'esprit du moment... Elle est excellente cette volaille... (Parlant à Bidulf, la bouche pleine.) Mais savez-vous une chose bien singulière dans ces Français?...

BIDULF, mangeant toujours.

Quoi donc?

LORD MOROSE.

Vous n'avez pas remarqué comme ils parlaient un bon anglais, et comme ils buvaient du porter.

BIDULF.

Oh! ils en buvaient... Cela me rappelle que je meurs de soif.

LORD MOROSE, prenant la bouteille, et sortant un tire-bouchon de sa poche.

Attendez... attendez...

LADY MOROSE.

Ah! mon Dieu! qu'avez-vous fait! vous qui appeliez cela hier une des plus grandes calamités... retirer un bouchon... dont la moitié vous reste dans la main, et l'autre dans la bouteille... il y a de quoi faire frémir.

LORD MOROSE.

Par exemple! s'il fallait faire attention à cela...
(Il enfonce avec le doigt le bouchon dans la bouteille et va pour s'en verser un verre.)

LADY MOROSE, l'arrêtant.

Du tout, cette bouteille-là va sentir le bouchon, et c'est votre antipathie... il faut la renvoyer... Williams!...

LORD MOROSE.

La renvoyer... une fille unique!... (Il boit deux coups très-vivement.) Délicieux, excellent... et il ne sent rien, ce vin, car je ne sais pas pourquoi vous vous faites comme cela des idées...

BIDULF, regardant par la fenêtre.

Ah! mon Dieu!

LORD MOROSE, effrayé et posant son verre rapidement.

Qu'est-ce que c'est ? une seconde invasion ?

BIDULF.

Non... mon ami... mais une idée qui me vient.

LORD MOROSE.

Une idée qui vous vient... c'est aujourd'hui le jour aux événements... Voyons, mon ami... dites-moi votre idée... mais ne me faites pas de révolution.

BIDULF.

Je m'aperçois qu'ils n'ont pas posé de sentinelle à la petite porte du château.

LORD et LADY MOROSE.

Eh bien ?

BIDULF.

Si je pouvais m'échapper sans être vu... gagner le poste le plus voisin... rassembler un bataillon de la yeomanrie, et revenir surprendre l'état-major ?

LADY MOROSE.

Ah ! mon Dieu !

LORD MOROSE.

Deux bataillons, mon ami, deux bataillons, ça serait plus sûr.

BIDULF.

Ensuite nous aurons bon marché du corps d'armée.

LORD MOROSE.

Idée sublime ! Nous sauvons l'Angleterre. Vite à l'exécution. Ah ! mon Dieu, si cela pouvait réussir... ce cher Bidulf !... (Le regardant sortir.) Allez donc, allez donc... Dieu ! comme il court mal... Ah ! les maudits Français !... (Se retournant et apercevant Lady Morose qui le regarde tranquillement et les bras croisés.) En vérité, madame, j'admire votre sang-froid dans une crise comme celle-ci.

LADY MOROSE.

Et moi, milord, la fermeté... la force d'âme que vous déployez dans l'adversité ! Vous aviez raison ce matin... on supporte les malheurs réels avec plus de constance...

LORD MOROSE.

Eh ! morbleu ! vous prenez bien votre temps... Du reste je crois que jusqu'à présent je n'ai manqué ni de courage... ni de philosophie... et cependant, je n'avais jamais encore éprouvé de malheurs aussi grands que ceux dont je viens d'être accablé.

LADY MOROSE.

Ah ! vous n'en connaissiez pas de plus grands ? (A part.) Allons, allons, milord, je vois que vous ne vous doutiez pas de votre bonheur, et qu'il faut vous apprendre à l'apprécier.

ÉDOUARD, en dehors.

Qu'on abatte la chaumière chinoise et le petit bois... qui gêneraient les mouvements de notre cavalerie.

LADY MOROSE, haut.

Voici le général ennemi qui vient de ce côté.

SCÈNE XIII.

LORD MOROSE, LADY MOROSE, SIR ÉDOUARD, en uniforme d'officier français.

SIR ÉDOUARD, haut.

Que l'on pratique des embrasures dans les murs du château pour y établir l'artillerie.

LORD MOROSE, bas à sa femme.

Comment ! bouleverser à la fois et mon château et mon parc !

LADY MOROSE, de même.

Taisez-vous donc, ce sont des précautions militaires indispensables.

SIR ÉDOUARD.

Qu'on cherche le maître de cette maison, et surtout le shérif du canton... je leur apprendrai à ne pas se trouver à leur poste pour nous fournir des logements.

LORD MOROSE, bas.

Ah! mon Dieu, s'il découvre qui je suis...

SIR ÉDOUARD, apercevant lady Morose.

Eh! mais que vois-je?... et comment une aussi aimable personne avait-elle échappé jusqu'ici à nos regards? Madame habite-t-elle ce château? est-elle mariée?...

LORD MOROSE, bas à sa femme.

Dites que non.

LADY MOROSE.

Non... monsieur...

SIR ÉDOUARD.

Je suis désolé que mademoiselle ne nous ait pas fait l'honneur de paraître au dîner que nous venons de donner aux plus jolies femmes du canton... elle seule y manquait... un petit repas sans façon... mais qui était fort gai, car nous avons été accueillis, surtout par ces dames, avec une franchise, une cordialité... c'est un pays charmant que l'Angleterre.

LORD MOROSE, à part.

Goddam!

SIR ÉDOUARD.

Jusqu'à ces bons paysans à qui nous venons de distribuer de la bière et du vin, et qui crient maintenant : *Vivent les Français!* comme s'ils n'avaient fait autre chose de leur vie.

LORD MOROSE, de même.

Dieux! quel échec pour l'esprit national!

SIR ÉDOUARD.

Nous avons, en outre, trouvé dans ce château deux petits garçons charmants, qui ont osé nous répondre avec une audace, une fierté...

LORD MOROSE.

Ah! mon Dieu! leur serait-il arrivé quelque chose?

SIR ÉDOUARD.

Du tout... nous les avons envoyés à bord du vaisseau français... et ils feront d'excellents mousses.

LORD MOROSE, bas à sa femme.

Mes fils... mousses... deux petits milords!... mais parlez donc, madame, dites qu'ils vous appartiennent, que ce sont vos enfants.

LADY MOROSE, de même.

Comment! monsieur, mes enfants!... vous m'avez fait dire tout à l'heure que je n'étais pas mariée... quelle idée aurait-il de moi?

LORD MOROSE, de même.

Eh! il s'agit bien de son opinion!

SIR ÉDOUARD, à lady Morose.

Quel est cet homme qui vous parle bas avec tant de feu et de vivacité?

LADY MOROSE.

C'est... l'intendant de ce château.

SIR ÉDOUARD, l'examinant.

Ah! l'intendant de lord Morose... je ne sais, mais la présence de cet homme me donne des soupçons que je veux éclaircir... (A lord Morose.) Laissez-nous.

LORD MOROSE.

Comment! que je vous laisse.

(Faisant à sa femme des signes de s'en aller.)

LADY MOROSE, à sir Édouard.

Permettez alors que je me retire.

LORD MOROSE, à part.

C'est bien... il ne s'attendait pas à cela.

SIR ÉDOUARD, retenant lady Morose.

Non, restez, je vous prie... il me suffit que monsieur ne puisse nous entendre.

(Lady Morose fait signe de la main à son mari de se retirer un peu, et de ne rien craindre. Lord Morose en témoignant son impatience s'éloigne à gauche de quelques pas. Sir Édouard et lady Morose sont à droite sur le devant du théâtre.)

SIR ÉDOUARD, à voix basse.

Le pauvre milord... je lui fais une frayeur !

LADY MOROSE, de même.

Dont il vous remerciera plus tard... Mais nous n'avons pas de temps à perdre... je dois vous prévenir que Bidulf s'est échappé... qu'il est allé chercher un bataillon de la yeomanrie... et il ne faudrait pas que les choses allassent plus loin.

LORD MOROSE, qui a cherché à entendre.

Comme ma femme lui en dit !

SIR ÉDOUARD.

Soyez tranquille... ils peuvent venir hardiment, je les défie de trouver un seul Français... je vais licencier mes troupes.

LADY MOROSE.

A merveille.

SIR ÉDOUARD.

Et vous croyez, madame, que tantôt il ne me gardera pas rancune et voudra bien me pardonner ?

LADY MOROSE.

Cela me regarde, et je m'en charge... continuez, monsieur le général, à rendre mon mari bien malheureux, et je réponds de votre bonheur.

SIR ÉDOUARD.

Ah ! madame.

AIR du vaudeville de Turenne.

Ah ! mon habit, que je vous remercie !

LORD MOROSE, à part avec colère.

A peine si je me connais !

SIR ÉDOUARD.

Je n'en aurais jamais, je le parie,
Tant obtenu lorsque j'étais Anglais.
Mais à présent que je me forme,
De nos voisins je conçois le crédit,
Puisqu'en amour on réussit
Rien qu'en portant leur uniforme.

(Il sort en courant.)

SCÈNE XIV.

LORD MOROSE, LADY MOROSE.

LORD MOROSE.

A merveille, madame... réunissez-vous à mes ennemis pour m'outrager, pour m'accabler.

LADY MOROSE.

Eh ! non, mon ami... c'est pour vous sauver ce que j'en fais! Apprenez que votre air contraint, embarrassé lui avait donné des doutes... il soupçonnait la vérité... et ce n'est qu'à ma prière qu'il a consenti à vous épargner et à vous garder comme otage.

LORD MOROSE.

Comment! otage?...

LADY MOROSE.

Oui, monsieur, il ne se croit pas en sûreté dans le château... il redoute quelque ruse, et à la première tentative que l'on fera contre eux...

LORD MOROSE.

Ah! mon Dieu! et cet imbécile de Bidulf qui va arriver avec ces deux bataillons de yeomanrie... que sais-je?... une jolie idée qu'il a eu là... il va nous faire fusiller pour le moins.

LADY MOROSE.

Eh bien! mon ami... voyons, ne nous décourageons pas... Dans les coups du sort, comme vous disiez ce matin... il faut s'attendre à tout, nous sommes là pour être malheureux.

LORD MOROSE.

Mais c'est qu'il est impossible de l'être à ce point-là... ma personne, ma fortune, ma femme, mes enfants, perdre tout à la fois... comme par un fait exprès.

LADY MOROSE.

Eh bien!... tout peut se réparer... rien n'est encore perdu.

LORD MOROSE.

Que dites-vous?

LADY MOROSE.

Oui, mon ami... nous avons des ressources... des espérances que vous ne connaissez pas... apprenez...

SCÈNE XV.

LES MÊMES; WILLIAMS.

WILLIAMS.

Milord... milord... tout est perdu.

LORD MOROSE.

Eh! pourquoi?...

WILLIAMS.

Je n'en sais rien, mais voilà un homme enveloppé dans un

manteau, qui m'a remis d'un air mystérieux.... cette lettre... « Donne cela à milord ou à milady, » qu'il m'a dit à voix basse... et voilà...

(Il donne la lettre à lady Morose et pose sur la table un paquet qu'il tire de dessous sa redingote.)

LADY MOROSE.

C'est de sir Édouard Bettingham ; c'est de lui que je voulais vous parler... sa frégate est de l'autre côté des rochers qui bordent la petite rade. (Elle lit.) « Toutes les issues du « château sont gardées, excepté la petite grille du parc, que « sans doute ils ne connaissent pas... »

LORD MOROSE, montrant la porte à gauche.

A merveille, cette porte y conduit.

LADY MOROSE, continuant.

« C'est là que je vous attendrai avec plusieurs de mes « gens pour vous conduire à la frégate... que votre mari se « hâte ; car l'ordre est donné de le faire prendre...» (s'interrompant et cherchant à lire.) Non, de le faire pendre... prendre... pendre... justement ce mot-là qui est mal écrit...

(La nuit vient par gradation.)

LORD MOROSE.

Eh ! madame ! qu'est-ce que cela fait ?

LADY MOROSE.

Mais non... monsieur, j'aime à savoir ce qu'il y a, et vous aviez raison tantôt, c'est plus désagréable que la chose elle-même.

LORD MOROSE.

Il s'agit bien de cela ! pour Dieu ! ne perdons pas de temps...

LADY MOROSE.

Oui... Vite à votre toilette...

LORD MOROSE, pendant que sa femme l'aide à ôter son habit.

Trop heureux de trouver sir Édouard... mais quitter ainsi

mes amis... mon pays... (Regardant autour de lui.) mon pauvre château...

LADY MOROSE.

Eh! monsieur, que pouvez-vous y regretter? n'y étiez-vous pas le plus malheureux des hommes?

LORD MOROSE, prêt à mettre l'autre habit.

Moi! malheureux!... eh! qu'est-ce qu'il me manquait? qu'avais-je à désirer? richesses... honneurs... dignités, bonheur domestique... tout m'était offert...

LADY MOROSE.

Et ces chagrins... ces contrariétés de tous les instants...

LORD MOROSE.

Eh bien!... j'avais tort... mais connaissez-vous une misère comparable à celle-ci: découvrir qu'on était heureux, au moment où on ne l'est plus! où on ne peut plus l'être!

LADY MOROSE, à Williams.

Williams, ouvre cette porte, et vois si personne ne peut nous surprendre. Ah! mon Dieu! votre manteau qui est à l'envers!

LORD MOROSE, impatienté.

A l'envers... à l'endroit... dépêchons... ah! mon Dieu!

LADY MOROSE.

Pourquoi vous affliger?... moi j'ai bon espoir... (Lord Morose fait un signe d'impatience.) Et que diriez-vous, mon ami, si vous alliez retrouver en un instant vos enfants... votre château... votre fortune?

LORD MOROSE.

Ah! je serais... ce que j'étais... le plus heureux des hommes.

LADY MOROSE, avec joie.

Vous en convenez donc enfin... eh bien! venez, partons... rien ne s'oppose à notre fuite.

(Ils vont pour sortir, on entend un bruit de tambours et de trompettes.)

LORD MOROSE.

Joliment... ça commence bien.

(Le jour se fait vivement, toutes les portes s'ouvrent.)

SCÈNE XVI.

SIR ÉDOUARD, en officier anglais, MISS HENRIETTE, LA COMTESSE DE PORTLAND, TOUTES LES AUTRES DAMES, PAYSANS, VASSAUX, etc. Ils paraissent en tenant des bouquets et entourent lord Morose.

CHŒUR, accompagné par les fanfares et les tambours.

AIR : Je suis le petit tambour d' la gard' nationale.

Nous venons d'un cœur joyeux,
Des hameaux du voisinage,
Vous présenter notre hommage,
Oui, notre hommage et nos vœux.

LORD MOROSE, étonné.

Mais quel est donc ce mystère ?

LADY MOROSE.

Chaque ami, chaque parent
Vient ici d'un cœur sincère
Fêter votre nouveau rang.
Heureux époux, heureux père,
De plus nommé député,
Vous conviendrez, je l'espère,
De votre félicité.

CHŒUR.

Nous venons d'un cœur joyeux, etc.

LORD MOROSE, à sa femme, qui pendant le chœur précédent a eu l'air de tout lui expliquer.

Quoi ! tout ce que vous me dites là ?...

LADY MOROSE.

Est la vérité même... et voilà sir Édouard à qui, d'après

votre promesse de ce matin, vous ne pouvez refuser la main de votre sœur.

LORD MOROSE.

Quoi ! je suis chez moi... parmi mes amis... et mon fils Arthur n'est pas mousse... tout cela n'est pas possible, et je n'ose croire encore... (On entend un nouveau bruit de tambour.) Hein ! déjà ! qu'est-ce que c'est que cela ?

SCÈNE XVII.

LES MÊMES ; BIDULF, à la tête de LA YEOMANRIE. Ils ont tous les pieds poudreux et ont l'air accablé de fatigue et de chaleur.

BIDULF.

Même air.

Où sont-ils, où sont-ils donc ?
En tous lieux je les demande,
Ces Français, qu'on nous les rende,
Ou c'est fait d' mon bataillon.
En courant à perdre haleine
J'ai visité, Dieu merci !
Et les bosquets et la plaine
Sans trouver un ennemi.
Je n'en puis plus, je le jure.
(Montrant un de ses hommes qui s'asseoit sur une chaise.)
C'est le trentième soldat
Que déjà la courbature
Aura mis hors de combat.

Ensemble.

CHŒUR.

Où sont-ils, où sont-ils donc ? etc.

LES PAYSANS et LES VASSAUX.

Nous venons d'un cœur joyeux, etc.

LADY MOROSE.

Des ennemis, sir Bidulf... il n'y en a plus... il n'y a ici que des amis.

BIDULF, apercevant sir Édouard.

Que vois-je? le général français!

LORD MOROSE.

Que nous avons fait prisonnier... (Montrant miss Henriette.) et qui s'engage parmi nous.

BIDULF.

Quoi! malgré votre promesse, et notre ancienne amitié?

LORD MOROSE.

Que voulez-vous, mon pauvre ami, c'est dans votre intérêt : ma sœur a l'air de l'aimer... et vous en conviendrez, vous qui vous y connaissez : épouser une femme contre son gré, c'est s'exposer à une des plus grandes misères de la vie sociale...

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de *L'Homme vert.*

SIR ÉDOUARD, à lord Morose.

Combien votre erreur était grande!
On se plaint du destin jaloux,
Et ce bonheur que l'on demande
Presque toujours est près de nous.
Des enfants qu'on doit à soi-même,
De vrais amis comme en voilà...
Femme jolie, et qui nous aime,
Croyez-moi, le bonheur est là.

BIDULF.

L'un dans sa caisse et son registre
Trouve l'objet de tous ses vœux;
Un autre, dès qu'il est ministre,
S'imagine qu'il est heureux...
Il est un bien plus intrinsèque
Que toujours mon cœur préféra...

Le plum-pudding et le bifteck,
Pour moi le vrai bonheur est là !

MISS HENRIETTE, à sir Édouard.

Nous allons entrer en ménage ;
Mais d'un Anglais sombre et jaloux
N'allez pas prendre le langage ;
Et quand vous serez mon époux,
Point de soupçon, de défiance,
Ne voyez que ce qu'il faudra...
Enfin ! que je me croie en France,
On dit que le bonheur est là.

LORD MOROSE.

En France, où le peuple est futile,
Sitôt qu'il chante, il est heureux ;
Mais le nôtre est plus difficile,
Et pour lui plaire il faut bien mieux :
Ce bon peuple, avant tout, réclame
Le coup de poing... et cœtera...
Et le droit de vendre sa femme ;
Pour lui le vrai bonheur est là.

LADY MOROSE, au public.

Quoique nous soyons philosophes
(Du moins à ce que dit milord),
N'allez pas à nos catastrophes
En joindre une plus grande encor.
(Montrant lord Morose.)
Pour finir ses destins contraires
Et les tourments qu'il éprouva,
Daignez rire de ses misères :
Pour lui, le vrai bonheur est là.



L'AMANT BOSSU

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. MÉLESVILLE ET VANDIÈRE.

Théatre du Gymnase. — 22 Octobre 1821.

9.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE PLINVILLE, riche propriétaire. . .	MM. Dormeuil.
CÉLICOUR, amant d'Aglaé.	Gontier.
UN DOMESTIQUE	Ludovic.
AGLAÉ, nièce de M. de Plinville	Mmes Élisa.
Mme DE ROSELLE, amie de M. de Plinville.	Grévedon.
JULIENNE, jardinière de M. de Plinville. .	Virginie Déjazet.

A trente lieues de Paris, dans le château de Plinville.



L'AMANT BOSSU

L'intérieur d'un pavillon élégant; plusieurs portes donnant sur des jardins.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIENNE, seule ; elle porte un panier qui contient ce qu'il faut pour mettre le couvert.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! queu tracas! et qu' c'est terrible d'être au service de la plus riche héritière du canton! Depuis huit jours que j'ai quitté ce pensionnat où j'étais jardinière, pour suivre mademoiselle Aglaé dans ce château, v'là-t-il des prétendants... en v'là-t-il !... Eh bien ! tout ça ne vaut pas M. de Célicour; celui-là, c'était mon protégé, et si mademoiselle Aglaé l'avait vu, bien sûr qu'elle l'aimerait! parce qu'il est si gentil... si aimable... trente mille livres de rentes, et des vues honnêtes... (Mettant le couvert.) C'est drôle, cependant, qu'il se soit adressé à moi plutôt qu'à M. de Plinville, l'oncle et le tuteur de not' maîtresse... Ah dam' !... c'est juste... peut-être bien que l'oncle n'aurait pas eu la complaisance de remettre à mamzelle toutes les lettres qu'il m'envoyait pour elle... m'est

avis aussi qu'à la pension mademoiselle Aglaé relisait ces lettres-là plus d'une fois par jour, et que s'il n'avait tenu qu'à elle... mais, maintenant, il n'y a plus moyen... on attend un autre futur, et il faut que M. de Célicour prenne son parti.

AIR du vaudeville de Partie carrée.

Faut qu'à présent, il s' guérisse au plus vite
De son ardeur
(Le contrefaisant.)
Et de son feu brûlant !
Heureusement c'est Paris qu'il habite,
C'est une ville où le feu prend souvent.
Mais d' l'incendie on n'y craint pas la suite :
Car les secours y sont si prompts,
Qu' les flamm's d'amour sont éteint's aussi vite
Que le feu des maisons.

Eh! mais, qui vient donc là?... Dieu me pardonne, c'est lui-même.

SCÈNE II.

CÉLICOUR, JULIENNE.

CÉLICOUR.

Ah! c'est toi que je cherche, Julienne...

JULIENNE.

Comment! monsieur, vous v'là... Ah! mon Dieu! sauvez-vous vite, c'est ici que M. de Plinville et sa nièce vont venir déjeuner, et...

CÉLICOUR.

Ne crains rien, je sais que tout le monde dort encore au château.

JULIENNE.

Mais je vous avais fait prévenir il y a quelques jours par mon oncle qui allait à Paris.

CÉLICOUR.

Oui... oui, j'ai vu ton oncle... je l'ai ramené avec moi, et maintenant, il est tout à fait dans mes intérêts... nous avons pris des arrangements; et dis-moi : il est donc vrai que la charmante Aglaé va être sacrifiée ?...

JULIENNE.

Sacrifiée !... Non, monsieur, elle va être mariée.

CÉLICOUR.

C'est la même chose, du moment que ce n'est pas moi qu'elle épouse.

JULIENNE.

Dame! aussi, pourquoi ne pas la demander en mariage?

CÉLICOUR.

Il fallait au moins se faire connaître ! et comment ?... Je rencontre Aglaé dans un spectacle, où je ne vois qu'elle, et où elle ne daigne seulement pas me remarquer ! est-ce ma faute ?... J'apprends qu'orpheline et maîtresse de sa fortune, elle doit, jusqu'à l'époque de son mariage, rester dans une pension, où j'essaye en vain de me présenter... Une pension absurde... pas de distribution de prix, pas de concerts... pas même de ces petits bals de société... où c'est si commode !

JULIENNE.

Ah ! monsieur... le jour de la fête de la maîtresse.

CÉLICOUR.

Oui, c'était joli... est-ce que c'est ainsi que cela se pratique ?

AIR : Un homme pour faire un tableau. (Les Hasards de la guerre.)

En exclure les jeunes gens,
Ou du moins, de peur de scandale,
Admettre à peine les parents
Dans la ligne collatérale !
Il fallait, pour oser danser,
Qu'on eût une sœur, une fille;

Et même on ne pouvait valser
Qu'avec ses papiers de famille.

Aussi, impossible de se voir; et sans toi, Julienne, qui as bien voulu quelquefois te charger de mes lettres... des lettres sans réponse... il est vrai... mais enfin, j'espérais, lorsque j'apprends qu'Aglaé a quitté sa pension, qu'elle est venue depuis huit jours dans ce château, chez un de ses oncles qui va la marier... Je te le demande, devais-je m'attendre à cela après six mois d'amour et de constance?

JULIENNE.

Six mois de constance... voyez donc le bel effort!... pardine, monsieur, v'là-t-il pas de quoi vous vanter!

CÉLICOUR.

Non, ma chère enfant; mais il faut en tout de la proportion, et on doit avoir égard à la complexion des individus... ce qui ne serait rien pour un céladon, peut être beaucoup pour un jeune homme à la mode; et certainement six mois d'épreuve, ce n'est pas trop; mais c'est bien... c'est raisonnable... Si ta maîtresse me connaissait, je suis sûr qu'elle m'en saurait gré... mais dis-moi, mes lettres ont-elles produit quelque impression? penses-tu qu'elle soit disposée à m'aimer?

JULIENNE.

Ça... je croirais assez qu'elle a des dispositions... car depuis huit jours que nous sommes ici, et que la poste a manqué, vu qu' vous n'avez pas écrit... elle est dès l' matin qui va, vient, tourne alentour de moi, comme si elle attendait quelque chose.

CÉLICOUR.

Et le prétendu?...

JULIENNE.

Un M. Pichard... un jeune homme de mérite à ce qu'on dit; mais qu'elle ne connaît pas plus que vous. C'est un mariage d'intérêt; des arrangements de famille... elle obéit,

parce que nous autres demoiselles nous obéissons toujours... mais je suis bien sûre que s'il se présentait quelque moyen de se dégager...

CÉLICOUR.

Eh bien! je suis venu pour cela... et cette occasion, je la ferai naître.

JULIENNE.

Vous, monsieur, et par quel moyen?...

CÉLICOUR.

Oh! c'est un moyen de comédie... sais-tu ce que c'est que la comédie?...

JULIENNE.

Pardi... à c'te pension où j'étais, on ne faisait que ça... et moi qui vous parle, j'ai joué un rôle muet dans *le Pacha de Suresnes*.

AIR du vaudeville de *Oui ou Non*.

Ma fin', c'était fort de mon goût,
Et puis c'est util', je l' parie:
Puisque dans le monde et partout
On dit qu'on jou' la comédie,
Puisqu' les femmes, on peut l'assurer,
Dans ce genre sont des modèles,
Un pareil talent doit entrer
Dans l'éducation des d'moiselles.

Mais, quand j'y pense, un moyen de comédie inventé par vous, ce doit être joliment malin!

CÉLICOUR.

Au contraire, c'est tout ce qu'il y a de plus usé... je ne crois pas même qu'il existe rien de plus commun.

JULIENNE.

Tiens! pourquoi donc que vous ne prenez pas du neuf?

CÉLICOUR.

D'abord, parce qu'il n'est pas aisé d'en trouver, et ensuite

parce que ce moyen-là a toujours réussi... j'étais encore hier aux Français ; on donnait, je crois, deux pièces où les amants n'ont pas employé d'autres moyens que le mien, ça n'a pas manqué... et à la fin de la soirée, ils étaient tous mariés.

JULIENNE, vivement.

AIR du vaudeville du Petit Courrier.

Voyons donc c'te recette-là !
J' veux m'en servir, dit's-la moi vite ;
Comm' dans ces spectacl's on profite !...
Pour moi, dans ceux qu' j'ai vus déjà,
A peine on a fait connaissance
Qu'on s'marie, et c' qui m'a séduit',
C'est la manièr' dont ça commence,
Et surtout cell' dont ça finit.

Aussi, j' vous écoutons.

CÉLICOUR.

Pourquoi Aglaé, pourquoi M. de Plinville ne m'aiment-ils pas encore?... c'est qu'ils ne m'ont jamais vu... eh bien ! je vais, comme cela se pratique, arriver à la place du prétendu, et du premier coup d'œil, j'achève la conquête de la nièce, et je commence celle de l'oncle. Quelle que soit son opinion, c'est la mienne... je ne vais qu'à cheval, ou en tilbury ; je me promène à pied, dans ses jardins, la canne à la main, et le chapeau de feutre gris en promontoire... je ne joue que *l'écarté* ou *l'impériale*... je fais son *piquet*, et même sa partie de *loto*... que résulte-t-il d'un pareil dévouement ? que je gagne sa confiance, son amitié, qu'il ne peut plus se passer de moi, et quand, deux ou trois jours après, le prétendu arrivera... vois-tu l'oncle surpris... hésitant... tremblant que je ne sois pas le véritable Pichard... enfin après quelque scène d'*Héraclius* ou des *Ménechmes*, c'est à sa nièce qu'il ose s'en rapporter...

« Devine, si tu peux, et choisis, si tu l'oses. »

Elle devine, choisit... Dénoûment obligé, mariage de rigueur : la pièce finit, et mon bonheur commence.

JULIENNE.

Ma fine ! monsieur ; ça me paraît bien beau ; mais comment pourrez-vous soutenir ce rôle, avec vot' tête, et vot' étourderie... jouer au loto... parler raison...

CÉLICOUR.

Va, sois tranquille, le prix qui m'attend a trop de charmes pour que je ne fasse pas l'impossible pour l'obtenir. Je cours me présenter ; annonce M. Pichard.

JULIENNE.

Dans ce costume-là ?

CÉLICOUR.

Où veux-tu que j'aille emprunter dans le pays... cela donnerait des soupçons.

JULIENNE.

Attendez... il y a une valise qui contient les effets du prétendu, et qu'on a sans doute envoyée en avant : mon oncle vous mènera dans le petit pavillon du jardin, où on l'a déposée ; et, par ainsi, vous pourrez représenter M. Pichard au naturel.

CÉLICOUR.

A merveille. Je cours à ma toilette.

AIR : Traitant l'amour sans pitié. (Voltaire chez Ninon.)

Adieu, surtout du secret.
(Revenant.)
Ah !... remets avec adresse
Ce billet à ta maîtresse,
Il l'instruit de mon projet.

JULIENNE.

Quoi, monsieur !... qu' voulez-vous faire ?

CÉLICOUR.

Allons, ne sois pas sévère,
Songe que c'est la dernière...

Sans blesser le *décorum*,
Crois-moi, tu peux la remettre,
C'est conclu; voilà la lettre,
(L'embrassant.)
Et voilà le *post-scriptum*.

(Il sort en courant.)

SCÈNE III.

JULIENNE, seule, appelant Célicour, pendant qu'il s'enfuit.

Monsieur!... monsieur!... faudra-t-il que je parle du *post-scriptum?*... Eh bien! mademoiselle dira tout ce qu'elle voudra; mais si j'étais à sa place... je serais folle de ce jeune homme-là, moi... oh! je me connais... j'en serais folle... Allons, il n'y a pas à dire, faut l' servir d'amitié, et montrer que, quoique paysanne, j' serais digne d'être femme de chambre.

AIR du *Ménage de garçon*.

Oui, pour commencer mon service,
Et pour seconder son projet,
Faut qu'à ses ordres j'obéisse.
(Regardant la lettre.)
Mais que contient donc ce billet?
Il est vrai qu' je n' savons pas lire;
Mais l'intelligence suffit,
Et j' devinons c' qu'il peut écrire
(Montrant sa joue.)
Par les deux mots qu'il m'en a dit.

V'là not' maîtresse... pardine! M. Célicour a raison, il a du malheur; s'il était resté une minute de plus, la connaissance se faisait.

(Elle continue à arranger le déjeuner.)

SCÈNE IV.

AGLAÉ, JULIENNE.

AGLAÉ, *un peu rêveuse.*

Plus de lettres depuis huit jours... Allons, il m'aura déjà oubliée... oh! cela devait être.

JULIENNE, *allant à elle d'un air de mystère.*

Vous v'là, mam'zelle... Ah! que c'est heureux, que M. vot' oncle ne soit pas encore descendu!

AGLAÉ.

Qu'y a-t-il donc, Julienne?

JULIENNE.

Oh dame! des événements... des choses... D'abord pour commencer... v'là une lettre... vous savez...

AGLAÉ, *émue.*

De lui... je veux dire de M. Célicour... je vous avais défendu pourtant d'en recevoir... c'était bon en pension... mais ici, chez mon oncle...

JULIENNE.

C'est vrai, mam'zelle... mais comme il paraît que ça sera la dernière...

AGLAÉ, *prenant la lettre.*

La dernière!...

JULIENNE.

Et puis, il l'a apportée en personne... allez, mam'zelle, c'est joliment difficile de refuser les gens en face... j' voudrais vous y voir... il est si bon, si généreux, et de l'esprit... Enfin, mam'zelle, vous avez vu ses lettres : eh bien, ce n'est rien... faut l'entendre parler : il y a de quoi vous étourdir.

AGLAÉ.

Comment! Julienne, il est venu ici?

JULIENNE.

Et il compte bien y revenir dans une heure.

AGLAÉ.

Sans l'aveu de mon oncle?... quel est donc son projet?

JULIENNE, montrant la lettre.

Oh dame! vous le verrez.

AGLAÉ, ouvrant la lettre.

Tu me fais trembler!...

(Elle lit bas.)

JULIENNE, arrangeant le déjeuner pendant qu'Aglaé lit.

Ah! il n'y a pas de quoi, puisque ça réussit toujours.

AGLAÉ, lisant.

Quelle extravagance! comment... oser se présenter sous le nom de M. Pichard!... se flatter que je permettrai...

JULIENNE.

Eh! mon Dieu! on ne vous demande rien que de garder le secret...

AGLAÉ.

A la bonne heure; mais si on découvre quelque chose, je le désavoue, je vous en préviens...

JULIENNE.

Chut! mademoiselle, voici monsieur.

SCÈNE V.

LES MÊMES; M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE, à la cantonade.

C'est égal... c'est égal... qu'on prépare toujours son appartement... Ces imbéciles... il faut tout leur dire... Bonjour, ma chère Aglaé.

AGLAÉ.

Qu'avez-vous donc, mon oncle?

M. DE PLINVILLE.

Ce n'est rien, mon enfant, ce n'est rien... on ne songeait plus à la chambre de Pichard ; et parce que je ne suis pas certain du jour de son arrivée, on aurait attendu au dernier moment... Je les ai un peu grondés pour me tenir en haleine.

JULIENNE.

Monsieur, vot' déjeuner est prêt.

M. DE PLINVILLE.

Eh bien! déjeunons; (A Aglaé.) viens, ma chère enfant.

(Ils s'asseyent. Julienne les sert.)

M. DE PLINVILLE, regardant Aglaé.

Je vois avec plaisir que, depuis que nous attendons un prétendu, nous soignons notre toilette du matin.

AGLAÉ.

Oh! mon oncle, je vous jure...

M. DE PLINVILLE.

Il n'y a pas de mal, mon enfant, il n'y a pas de mal... il ne faut pas se laisser surprendre à l'improviste, et c'est même pour cela que je suis bien aise de causer avec toi, de ton futur, et de te prévenir d'une petite circonstance...

AGLAÉ.

Comment! est-ce que ce mariage ne vous conviendrait plus?

M. DE PLINVILLE.

Si fait, parbleu! c'est un parti fort convenable... mais le père de Pichard, mon vieil ami, qui est à Paris dans ce moment, vient de m'écrire une particularité dont il est bon que tu sois instruite... et dont je suis fâché qu'on ne m'ait pas prévenu d'abord.

AGLAÉ.

Qu'est-ce donc, mon oncle?

M. DE PLINVILLE.

Presque rien... une misère... pour toi qui es raisonnable, et qui ne tiens pas infiniment aux avantages extérieurs.

AGLAÉ.

Je devine... il est affreux.

M. DE PLINVILLE.

Du tout, du tout... son père assure qu'il est fort bien... figure agréable... mais... (A part.) Le diable m'emporte si je sais comment lui dire cela. (Haut.) Mais, vois-tu, sa taille...

AGLAÉ.

Sa taille...

M. DE PLINVILLE.

Est fort bien aussi... quand on le voit en face... et c'est le principal.

AGLAÉ.

Comment, mon oncle! est-ce qu'il serait?...

M. DE PLINVILLE.

Non pas... précisément... mais il paraît qu'il se tient mal... ce qui ferait croire au premier coup d'œil...

JULIENNE, vivement.

Ah! mon Dieu! il est bossu!...

M. DE PLINVILLE.

Tu l'as dit, Julienne... (A Aglaé.) Mais il y a bossus et bossus : l'on m'assure que celui-ci n'est pas des plus désagréables.

AGLAÉ, bas à Julienne.

Et Célicour qui ne sait pas cela... quelle aventure!... Julienne...

JULIENNE, de même.

Je vous entends, mam'zelle, et je n'en ai pas une goutte

de sang dans les veines. (Faisant un mouvement pour sortir.) Si je pouvais...

M. DE PLINVILLE.

Julienne, où vas-tu donc?

JULIENNE.

Rien, monsieur... j'allais chercher... de la crème...

M. DE PLINVILLE.

Nous venons de la prendre... allons, reste là... Eh bien! Aglaé, qu'as-tu donc? te voilà tout effrayée de cette idée-là. On ne veut pas te contraindre... tu verras M. Pichard, tu l'entendras surtout... je ne sais pas pourquoi on n'estime pas les bossus.

AIR du Pot de fleurs.

Oui, le mépris dont on les enveloppe
Ne porte enfin que sur de vains dehors;
Il suffirait du nom d'Esope,
Pour soutenir l'honneur du corps :
Car du destin la clémence infinie
Presque toujours sait réunir chez eux,
Aux défauts qui choquent les yeux,
L'esprit qui fait qu'on les oublie.

JULIENNE, à part.

Dieux! quel embarras!... si maintenant M. de Célicour pouvait ne pas venir...

SCÈNE VI.

LES MÊMES; UN VALET, annonçant.

LE VALET.

M. Pichard, qui descend de voiture.

M. DE PLINVILLE.

Pichard, il serait vrai! (A part.) Il était temps que je la prévinsse. (Haut.) Qu'il soit le bienvenu! allons le recevoir.

AGLAÉ.

Et moi, mon oncle, je vous demande la permission de me retirer, parce que le trouble... l'émotion... D'abord, quelque chose qu'il arrive, je vous prie de croire que je ne savais rien. (Bas à Julienne.) Tu vois, Julienne, ce dont tu es cause, une scène... un éclat... ah, mon Dieu! je savais bien que toutes ces ruses-là ne pouvaient réussir.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

M. DE PLINVILLE, JULIENNE.

M. DE PLINVILLE.

Eh bien! qu'a-t-elle donc ?... et je te le demande, Julienne, conçois-tu rien à ce qui lui prend?

JULIENNE.

Moi... monsieur... certainement, je ne pouvais pas supposer... et d'ailleurs, je ne sais rien non plus... parce que à coup sûr... ce n'est pas moi qui voudrais...

M. DE PLINVILLE.

Allons, et Julienne aussi, qui ne sait plus ce qu'elle dit... l'arrivée de ce bossu fait perdre la tête à tout le monde!

SCÈNE VIII.

JULIENNE, qui se cache la tête dans les mains, M. DE PLINVILLE, CÉLICOUR, en redingote claire, avec une bosse assez saillante sur l'épaule gauche.

CÉLICOUR.

AIR : Me voilà, quel plaisir. (La Petite Sœur.)

Cupidon,
Dieu fripon,

Me conduit
Et me dit :
Une belle
Au loin t'appelle;
Dépêchons,
Galopons,
Et que ton cœur épris
Songe au prix
Que l'hymen t'a promis.

M. DE PLINVILLE.

Satisfait et joyeux,
Je vous vois en ces lieux.

CÉLICOUR.

Mon cher oncle...

JULIENNE, le regardant et poussant un cri.

Ah! grands dieux!
En croirai-je mes yeux ?

CÉLICOUR.

Eh bien! qu'est-ce qu'elle a donc, cette petite fille?... et d'où vient son air étonné?... Est-ce qu'elle n'a jamais vu... de prétendu ? il me semble cependant qu'ils sont tous faits de même...

(Il reprend l'air précédent.)

Cupidon,
Dieu fripon, etc.

JULIENNE, à part.

Je n'en reviens pas!... et à moins qu'il ne soit sorcier...

CÉLICOUR.

Bonjour donc, mon cher oncle; que je suis content de vous voir, et de me reposer!... voilà-t-il assez longtemps que je roule...

M. DE PLINVILLE.

Ce cher Pichard, le voilà donc!... (Le regardant.) C'est bien lui.

CÉLICOUR.

Oh ! c'est moi... on ne m'a pas volé en route.

M. DE PLINVILLE.

Eh ! mais, quand j'y pense, je ne suis plus étonné de votre arrivée : j'ai reçu, il y a quatre ou cinq jours, une lettre de votre père, qui vous annonçait pour la fin de la semaine, et nous sommes aujourd'hui samedi.

CÉLICOUR.

Comment !... il vous a dit que j'arriverais samedi ?

M. DE PLINVILLE.

Ah ! mon Dieu, oui, et même je me rappelle en même temps qu'il me recommandait quelque chose que j'ai tout à fait oublié... (Cherchant.) Où ai-je donc mis cette lettre ?

CÉLICOUR.

Ce n'est pas la peine, cher oncle, cela se retrouvera.

M. DE PLINVILLE.

Non, je l'ai là parmi ces papiers.

JULIENNE, pendant que Plinville cherche, s'approche de Célicour, et dit à voix basse.

Comment ! monsieur, c'est vous ?

CÉLICOUR, de même.

Tu le vois : une nouvelle édition, revue, corrigée (Montrant sa bosse.) et considérablement augmentée.

JULIENNE, de même.

Mais qui a pu vous dire ?...

CÉLICOUR, de même.

Parbleu ! l'habit du futur que tu m'as fait prendre... l'épaule droite matelassée, et la gauche offrant un vide qu'il a fallu remplir... cela sautait aux yeux, et il aurait fallu être aveugle pour ne pas deviner que M. Pichard était... (Haut à M. de Plinville.) Eh bien, cher oncle, avez-vous trouvé ?

M. DE PLINVILLE.

La voici... (Lisant.) « Je viens d'écrire de Paris à mon fils « pour lui ordonner de m'attendre chez toi, au château de « Plinville ; et il y sera probablement à la fin de la semaine... « Je t'annonce en outre, à peu près pour la même époque, « la visite de madame de Roselle, une veuve charmante, « l'amie de la famille. » (Parlant.) C'est cela même dont je veux vous parler... Vous connaissez madame de Roselle?...

CÉLICOUR, embarrassé.

Mais... monsieur...

M. DE PLINVILLE.

Je n'y pensais plus... c'est juste... vous ne la connaissez pas... son mari l'emmena de si bonne heure dans le fond du Berry... Mais enfin, si elle s'arrête ici quelques jours, comme je l'espère, vous en serez enchanté.

CÉLICOUR.

Certainement, mon cher oncle, je ne doute point qu'elle ne soit fort aimable; mais je vous avoue que je n'aime point les visites, la société.

M. DE PLINVILLE.

Et moi, qui n'ai pas d'autres plaisirs, surtout à la campagne.

CÉLICOUR, à qui Julienne fait des signes.

Sans doute... je voulais dire seulement qu'on peut se suffire à soi-même, parce que, avec de l'esprit et de l'agrément dans la conversation, et surtout des talents... parce que, moi, mon père ne m'a jamais gâté, il ne m'a jamais flatté... Il me disait : « Mon ami, tu es un joli garçon, un charmant cavalier; mais cela ne suffit pas : il faut des talents... » Et oserais-je vous demander quels sont ceux que préfère votre nièce?

M. DE PLINVILLE.

Mais, d'abord, le dessin.

CÉLICOUR.

Tant mieux : parce que moi j'y excelle... j'ai le sentiment du beau... j'aime les belles proportions, et les belles formes.

AIR : Sur tout ce que je vous dirai.

Le dessin est un art charmant!
Voyez quel bonheur en ménage:
De son époux, de son amant
Retracer la fidèle image!
Nul plus que moi n'est complaisant,
Et ma femme, aussitôt la noce,
Pourra jouir de l'agrément
De dessiner d'après la bosse.

Ça se trouve à merveille.

M. DE PLINVILLE, riant.

Oui, c'est fort heureux... car je doute que ses autres goûts puissent vous convenir... la danse, par exemple...

CÉLICOUR.

Comment! elle aime la danse!... c'est charmant : car moi je danse à ravir; j'ai pris des leçons des meilleurs maîtres... on me trouvait le mollet audacieux, et le cou-de-pied agaçant; enfin, cet hiver, dans presque tous les bals, j'ai été remarqué.

M. DE PLINVILLE.

Je le crois bien...

CÉLICOUR.

C'est qu'en général j'excelle dans tous les exercices qui demandent de l'agilité, de la souplesse, de l'... Et votre aimable nièce, où est-elle? car je ne l'aperçois point.

M. DE PLINVILLE.

Mais, elle est dans le jardin, je le suppose... je vais vous y conduire, et en parcourant toutes les allées, il est impossible que nous ne la rencontrions pas.

CÉLICOUR, à part.

Cela n'en finirait plus!... (Haut.) Je vous avoue que je n'aime point à voir un jardin allée par allée, on ne peut pas juger... ce que je préfère, c'est l'ensemble.

M. DE PLINVILLE, avec joie.

Et vous avez bien raison... vous êtes donc amateur...

CÉLICOUR.

Amateur... très-fort, très-fort; j'aime beaucoup les parcs et les jardins... mais pas en détail.

M. DE PLINVILLE.

Eh bien! vous allez être satisfait; Julienne, donne-moi sur mon bureau le plan de ma propriété.

CÉLICOUR, à part, pendant que Plinville arrange le plan sur la table.

C'est fait de moi! il est dit que je ne pourrai jamais la voir... (Haut, regardant le plan.) Dieux!... quel plan de campagne!... que c'est beau!... comme en voilà...

M. DE PLINVILLE, avec joie.

Mais oui... cent soixante arpents.

CÉLICOUR.

Cent soixante arpents!... quel agrément de parcourir cela sur le papier!... qu'est-ce que c'est que cette grande place verte?...

M. DE PLINVILLE.

Comment! vous ne devinez pas?...

CÉLICOUR.

Si vraiment... c'est la pièce d'eau!... c'est charmant... parce que moi, j'aime avant tout les pièces d'eau... il n'y a point de salut sans cela.

M. DE PLINVILLE, d'un air piqué.

Je suis désespéré de n'avoir pas su votre goût; car malheureusement je n'en ai pas.

CÉLICOUR.

C'est-à-dire, vous n'en avez pas, parce que vous ne le voulez pas... car sans cela...

M. DE PLINVILLE.

Du tout, monsieur! si vous aviez pris la peine d'examiner, vous auriez vu que je n'avais pas de place.

CÉLICOUR.

Pas de place, avec cent soixante arpents? je vais vous en trouver une... qu'est-ce que c'est que ce petit rond-là?

M. DE PLINVILLE.

C'est une montagne.

CÉLICOUR.

Eh bien! justement, une montagne... Qu'est-ce que vous avez besoin de cela?... il y en a partout... ôtez-moi la montagne, et mettez-moi là un petit lac.

M. DE PLINVILLE.

Un lac! y pensez-vous?

CÉLICOUR.

Parbleu... un lac... un lac... je n'entends pas le lac de Genève, mais un petit lac de société.

M. DE PLINVILLE.

Et pour l'emplir?

CÉLICOUR.

Vous mettez d'abord un bateau, ça tient de la place...

M. DE PLINVILLE.

Et pour s'y promener?

CÉLICOUR.

Vous vous promenez les jours de pluie... A la campagne, on a de l'eau les jours d'orage... c'est toujours comme cela. (Regardant à gauche.) Ah! mon Dieu!

M. DE PLINVILLE.

Eh bien! qu'avez-vous donc?

CÉLICOUR.

Rien... c'est que j'ai cru voir à travers les massifs... (A part.) C'est elle, c'est Aglaé.

M. DE PLINVILLE.

Oui, à travers les massifs, j'ai ménagé des échappées; voyez-vous, par là, à droite.

CÉLICOUR, se retournant du côté d'Aglaé.

Non... non, il me semble que de ce côté la vue est plus belle... (A part.) Il faut que je la voie, que je lui parle, que je connaisse mon sort.

M. DE PLINVILLE, suivant toujours sur le plan.

AIR : Le briquet frappe la pierre. (*Les Deux Chasseurs.*)

Suivez la première enceinte;
Le labyrinthe est auprès.

CÉLICOUR, à part.

Non, je ne pourrai jamais
Sortir de ce labyrinthe,
(Regardant à gauche.)
Et cependant je voudrais...

M. DE PLINVILLE, le retenant.

Là sont mes bosquets anglais,
Moi-même je m'y perdrais!
C'est une nouvelle mode...
Par des effets de terrain
Vous disparaissez soudain.

CÉLICOUR, à part.

C'est quelquefois très-commode :
Je n'y tiens plus et je vais
Prendre les bosquets anglais.

(Il s'enfuit, et laisse Plinville qui continue. Pendant toute cette scène Julienne a toujours fait des signes à Célicour, et dans ce moment elle cherche à le retenir.)

JULIENNE, à part.

Allons, le voilà parti... Il ne peut pas rester en place.

M. DE PLINVILLE, croyant toujours que Célicour est là, et continuant à lui expliquer sur le plan.

Vous comprenez, n'est-ce pas? Ici vous vous trouvez dans la grande prairie; et là, à gauche... vous suivez toujours... n'est-il pas vrai? (En ce moment il saisit la main de Julienne qui se trouve auprès de lui.) Eh bien, où est-il donc?... qu'est-il devenu! Pichard... Pichard!... Et toi qui es restée là, réponds-moi : par où a-t-il passé?

JULIENNE.

Moi! monsieur, je n'en sais rien... je ne l'ai pas aperçu.

M. DE PLINVILLE.

Allons, il aura disparu comme une ombre... il me semble cependant qu'il est assez visible... et moi qui croyais trouver en lui un homme sage, posé... Quelle légèreté! quelle étourderie! Il n'a rien de son état... et il n'était pas plus fait pour être bossu...

JULIENNE à part.

Dame! quand on commence!

M. DE PLINVILLE.

C'est tout à fait un petit-maître, un petit-maître difforme. Son père, qui m'écrivait que cela ne paraissait presque pas... jusqu'à présent je n'ai vu que cela de saillant dans sa personne. Julienne, va dire à ma nièce de venir me parler à l'instant même.

JULIENNE.

Oui, monsieur, j'y cours. (A part.) Il est sûr (Montrant son épaule.) qu'il l'a faite trop grosse... faut que je lui dise de la diminuer.

SCÈNE IX.

M. DE PLINVILLE, *seul*.

Oh! décidément ce mariage ne se fera pas, je deviendrais la fable de tout Paris; et ma pauvre Aglaé... un joli mari que je lui donnerais là! une tête à l'envers, un bavard, qui parle sans réfléchir, vous répond sans vous entendre, et qui en moins de cinq minutes vous débite mille extravagances... moi, je n'ai jamais eu l'intention de contrarier ma nièce, et malgré les obligations que j'ai à M. Pichard le père, il faut trouver un moyen... Eh! mais... cette madame de Roselle que j'attends incessamment... il paraît qu'elle est liée avec une partie de la famille... c'est une femme d'esprit, de bon conseil; elle m'aidera à dégager ma parole, et à nous débarrasser de cet original.

SCÈNE X.

M. DE PLINVILLE, AGLAÉ.

AGLAÉ, *à part*.

Je suis encore tout émue de ses discours. Julienne avait raison... qu'il est aimable! comme il paraît m'aimer!

M. DE PLINVILLE, *la voyant*.

Ah! te voilà, mon enfant?

AGLAÉ.

Vous m'avez fait demander, mon oncle.

M. DE PLINVILLE.

Oui, ton absence m'inquiétait... Eh bien, es-tu un peu remise de ton effroi?

AGLAÉ.

C'était une faiblesse dont je suis honteuse...

M. DE PLINVILLE.

Non, non, cela mérite attention; cela annonce une répugnance...

AGLAÉ, *hésitant.*

Mais, mon oncle... je vous avoue que je viens de le voir, et que je commence à croire...

M. DE PLINVILLE.

J'entends, j'entends... c'est comme moi... tu ne peux pas le souffrir.

AGLAÉ.

Comment! vous le trouvez...

M. DE PLINVILLE.

AIR du vaudeville des Vélocifères.

Très-laid, du moins tel est mon goût!

AGLAÉ.

Il le paraît moins quand il cause;
Car il a de l'esprit.

M. DE PLINVILLE.

Du tout,
Du jargon, et pas autre chose!
En tout point il vous contredit,
Sans jamais trouver rien qui vaille,
Et je croirais qu'il a l'esprit
Encor plus mal fait que la taille.

(*L'embrassant.*)

Mais sois tranquille, mon enfant, ma chère Aglaé... je tiens trop à ton bonheur pour balancer un seul instant; je vais m'occuper des moyens de retirer ma parole, sans offenser mon vieil ami : après tout, ce n'est pas ma faute, c'est la sienne... pourquoi diable a-t-il fait un fils bossu à ce point-là?

(*Il sort.*)

AGLAÉ.

Mon oncle, écoutez-moi... Allons, il s'en va!

SCÈNE XI.

AGLAÉ, seule.

A merveille! et avec sa ruse, voilà M. de Célicour bien avancé... ah! mon Dieu, c'est lui.

SCÈNE XII.

AGLAÉ, CÉLICOUR, toujours en bossu.

CÉLICOUR, regardant de tous côtés.

Il est parti!... eh bien, mademoiselle, que vous avais-je annoncé? Votre oncle est vaincu, subjugué, et je vais le supplier de hâter notre mariage.

AGLAÉ.

AIR: Ce que j'éprouve en vous voyant. (ROMAGNÉSI.)

Premier couplet.

Non pas; attendez, je vous prie.

CÉLICOUR.

Daignez au moins fixer le jour.

AGLAÉ.

Il faut, lorsque l'on se marie,
Tous deux se payer de retour.

CÉLICOUR.

Ah! je sens que du mariage
L'amour seul doit former les nœuds;
Mais nous aurons, pour être heureux,

Ce qu'il en faut dans un ménage,
Puisqu'à moi seul j'en ai pour deux.

Deuxième couplet.

AGLAÉ.

Mais si, désormais inflexible,
Mon oncle changeait de projets :
Enfin, s'il vous trouvait horrible,
Que diriez-vous ?

CÉLICOUR.

Je répondrais :
Sans l'élégance et sans la grâce
En ménage on peut être heureux ;
Et d'ailleurs, si j'en crois mes yeux,
Il se peut bien que je m'en passe,
Puisque ma femme en a pour deux.

AGLAÉ.

Oui, monsieur, tout cela est très-bien, très-aimable ;... il n'y a qu'un inconvénient, c'est que mon oncle, quoique vaincu, subjugué... enchanté de vous, cherche un moyen honnête de vous donner votre congé.

CÉLICOUR.

Pas possible !... moi qui me suis étudié à lui plaire.

AGLAÉ.

Oh ! vous avez bien réussi.

CÉLICOUR.

Mais enfin, quelles raisons ?...

AGLAÉ.

Eh ! monsieur, pouvez-vous me le demander ? je vous répète qu'il vous trouve effrayant, et il ne veut plus de vous pour son neveu.

CÉLICOUR.

Vraiment ?

AGLAÉ.

Cela vous fait rire.

CÉLICOUR.

Sans doute, et ce n'est pas sans raison; et puisqu'il n'aime pas les bossus, je suis sauvé, et le vrai Pichard est perdu : car je me déferai quand je le voudrai du seul défaut qu'on puisse me reprocher, tandis que lui... Oh! qu'il arrive maintenant, je ne le crains plus.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; JULIENNE, accourant.

JULIENNE.

Ah! mam'zelle... en v'là ben d'une autre!...

CÉLICOUR.

Qu'est-ce donc?

JULIENNE.

Un monsieur qui vient d'arriver au château avec une dame de Roselle.

AGLAÉ.

Eh bien?...

JULIENNE.

Eh bien! je soupçonnerais presque que c'est le véritable prétendu.

AGLAÉ.

M. Pichard!...

CÉLICOUR.

Mon rival!... et sur quoi le soupçonnes-tu?

JULIENNE.

Il donnait la main à cette dame; v'là qu'on a ouvert la porte, et j'ai entendu qu'on annonçait M. Pichard et madame de Roselle... et puis, monsieur a couru au-devant de lui.

CÉLICOUR.

M. Pichard!... Il n'y a pas de soupçon, c'est lui.

AGLAÉ.

Ah! mon Dieu!... eh bien, monsieur, comment sortirez-vous de ce nouvel embarras?

CÉLICOUR.

Il n'y a rien de plus simple... Dis-moi, Julienne, tu l'as vu?

JULIENNE.

Oui, monsieur.

CÉLICOUR.

Eh bien! sans flatterie, quel est le plus laid, le plus bossu de nous deux?

JULIENNE.

Oh! monsieur, c'est vous.

CÉLICOUR, *étonné.*

Hein?

JULIENNE.

Il n'y a pas de comparaison; l'autre est bel homme, une belle taille, il s' tient droit, la tête haute.

CÉLICOUR.

Qu'est-ce que tu dis donc? comment, il n'a pas?...

(Désignant sa bosse.)

JULIENNE.

Oh! mon Dieu, non, absence totale.

CÉLICOUR.

Mais tu ne l'as donc pas vu de profil?

JULIENNE.

Si, vraiment!

AIR de Préville et Taconnet.

Jugez de ma surprise extrême;
Il n'en a pas plus qu' sur ma main.

AGLAÉ.

Et ce que mon oncle ici même
Nous disait pourtant ce matin?...

CÉLICOUR.

Et l'apparence mensongère
De cet habit, qui causa mon erreur!...
Je n'y conçois plus rien, sur mon honneur.
Il nous tendait un piége, ou bien, ma chère,
Il faut qu'il ait un bien mauvais tailleur.

JULIENNE.

Je vous dis qu'on n' sait plus sur quoi compter; nous n'espérions que dans sa bosse, et v'là qu'elle nous manque!... Ah! mon Dieu, mam'zelle, on vient de ce côté.

(Elles se sauvent toutes deux.)

CÉLICOUR.

Eh bien, restez donc, je vous en supplie... Allons! dès qu'un général est battu, tout le monde l'abandonne.

SCÈNE XIV.

CÉLICOUR, puis Mme DE ROSELLE.

CÉLICOUR, regardant à gauche.

Heureusement cette dame est seule; le prétendu n'est pas encore avec elle : faisons bonne contenance, et voyons-les venir.

Mme DE ROSELLE, à la cantonade.

Oui, oui, je suis à vous... mais il faut avant tout que je lui parle, et que nous commencions par faire connaissance.

CÉLICOUR.

Je m'en passerais bien.

Mme DE ROSELLE, à part et regardant Célicour.

Comment! c'est celui qui a tourné la tête à Élise, au

point de s'en faire épouser secrètement ?... (Elle s'approche de Célicour. Haut.) Je vous salue, monsieur... je n'ai pas besoin de vous demander si vous êtes M. Pichard, cela se voit de reste... Oh ! ne vous effrayez pas, je sais tout : je connais votre secret ; mais je suis une alliée, et je viens à votre secours.

CÉLICOUR.

A mon secours ?... certainement, madame, vous ne pouviez pas arriver plus à propos... mais comment, n'ayant pas l'honneur d'être connu de vous, daignez-vous prendre intérêt ?...

Mme DE ROSELLE.

Nous ne nous sommes jamais vus ; mais nous nous connaissons beaucoup, et un mot va tout vous expliquer : je suis madame de Roselle, vous comprenez...

CÉLICOUR.

Madame de Roselle... (A part.) Qu'est-ce que cela veut dire ?

Mme DE ROSELLE.

Vous avez bien fait de m'écrire, et de vous adresser à moi ; dans la situation où vous étiez, je pouvais seule vous sauver, et vous voyez que je n'ai pas hésité ; mais que n'aurais-je pas fait pour vous, pour ma cousine... j'ai quitté ma terre, mon château, et j'accours de soixante lieues pour lever tous les obstacles.

CÉLICOUR, à part.

Je n'y suis plus du tout... du tout.

Mme DE ROSELLE.

Je vous dirai tout à l'heure ce que j'ai déjà fait pour vous ; mais apprenez-moi d'abord comment jusqu'ici vous vous êtes tiré de votre position qui est très-embarrassante, et il ne fallait pas moins que tout votre esprit... où en êtes-vous avec Aglaé, avec M. de Plinville ?

CÉLICOUR, à part.

C'est singulier, cette femme-là a l'air d'entrer dans ma

situation, et cependant nous ne nous comprenons pas. (Haut.) Permettez, madame, vous arrivez de soixante lieues, je le sais; mais ce jeune homme qui est avec vous?...

M[me] DE ROSELLE.

Eh! mais, ce n'est pas un jeune homme.

CÉLICOUR, à part.

Ce n'est pas le prétendu, je suis sauvé.

M[me] DE ROSELLE.

Ce jeune homme-là n'est autre que votre père.

CÉLICOUR.

Mon père...

M[me] DE ROSELLE.

Eh! mon Dieu, oui, lui-même, et je l'ai rencontré à deux lieues d'ici, à la dernière poste : je me suis nommée, nous nous sommes reconnus, il me dit : « Je viens de Paris, et « je me rends au château de Plinville, où je compte trouver « mon fils. » Jugez de mon étonnement, puisque nous étions convenus que vous ne viendriez pas, et que c'était moi qui devais parler pour vous! vous avez donc changé d'idée?

CÉLICOUR.

Mais oui... il paraît que j'ai eu tort.

M[me] DE ROSELLE.

Du tout, et vous avez très-bien fait, parce que, apprenant que vous étiez ici, et voulant éviter une scène qui ne pouvait pas manquer d'avoir lieu, j'ai pris un parti désespéré : je lui ai tout avoué! j'ai bien fait, n'est-ce pas?

CÉLICOUR.

Mais dame!... (A part.) Voilà une femme qui, avec son obligeance, me fera perdre le peu de bon sens qui me reste.

M[me] DE ROSELLE.

Il s'est d'abord fâché, il était furieux; mais il a enfin senti que le mal était fait; qu'il n'y avait pas de remède, et il a donné son consentement.

CÉLICOUR.

Ah ! il consent... et à quoi?

Mme DE ROSELLE.

Mais à peu près à tout ce que vous demandez, sauf quelques articles que nous réglerons plus tard; ainsi, je me charge de tout auprès de la famille Plinville ; la seule chose que je vous recommande, c'est d'agir toujours dans le sens dont nous sommes convenus.

CÉLICOUR.

C'est bon... toujours dans le même sens...

Mme DE ROSELLE.

Et ensuite d'aller trouver votre père, qui veut vous voir et vous parler avant de repartir.

CÉLICOUR.

Ah ! mon père qui est venu avec vous... (A part) Ne confondons pas...

Mme DE ROSELLE.

Oui ; il est là dans l'allée des marronniers, à droite.

CÉLICOUR.

Je vous remercie... (A part.) Et vite, tournons à gauche.

Mme DE ROSELLE.

AIR : La loterie est la chance. (Sophie Arnould.)

Allez le voir au plus vite,
Ce bon père est indulgent.

CÉLICOUR, à part.

Entre nous, si je l'évite,
Je crains peu la voix du sang;
Mais il est triste au contraire,
Quoique cela se soit vu,
De passer près de son père
Sans en être reconnu.

Ensemble.

Mme DE ROSELLE.

Allez le trouver bien vite;
Je vais, sans perdre de temps,
Servir comme il le mérite
Le plus cher de mes parents.

CÉLICOUR.

Je cours le trouver bien vite;
Et vous, sans perdre de temps,
Servez comme il le mérite
Le meilleur de vos parents.

(Célicour sort.)

SCÈNE XV.

Mme DE ROSELLE, seule, puis AGLAÉ et CÉLICOUR.

Mme DE ROSELLE.

Ce pauvre Pichard, n'oser avouer son mariage, surtout quand son père y consent ! Ma cousine m'écrivait bien que son mari était si craintif, si timide... à la bonne heure ; mais dans la crainte de fâcher la famille de Plinville, se marier une seconde fois par timidité, ce serait aussi par trop fort ! Allons, allons, il faut trouver quelque moyen honnête de le dégager ; et d'abord auprès de la jeune personne ce ne sera pas bien difficile : elle le connaît fort peu, et mon cher cousin, malgré tout son mérite, n'est pas un prétendu fort séduisant. (En ce moment Célicour et Aglaé paraissent dans le fond. Madame de Roselle les voyant causer ensemble.) Allons, le voilà encore ! il me semble que, pour un homme timide, il parle avec un feu, une vivacité... (Bas à Célicour qui redescend le théâtre.) Vous oubliez donc ce que je vous ai dit ?

CÉLICOUR.

Non, sans doute ; mais j'expliquais à mademoiselle...

Mme DE ROSELLE, *bas.*

Je vous répète que je me charge de tout, et que votre père vous attend ; tenez, c'est lui, sans doute.

CÉLICOUR, *s'enfuyant.*

Ah, mon Dieu !

AGLAÉ, *le regardant.*

Eh bien ! qu'y a-t-il donc ?

SCÈNE XVI.

AGLAÉ, Mme DE ROSELLE.

Mme DE ROSELLE.

Rien, mais je crois que votre prétendu est un peu bizarre, un peu original.

AGLAÉ.

Madame le connait ?

Mme DE ROSELLE, *souriant.*

Oui, beaucoup plus que vous ne croyez... et comme amie de votre père et de votre famille, me permettrez-vous, ma chère Aglaé, de vous demander comment vous le trouvez ?

AGLAÉ.

Mais très-bien.

Mme DE ROSELLE.

Vous n'êtes pas difficile ; et que vous disait-il tout à l'heure ?

AGLAÉ.

Vous le devinez sans peine, il remplissait son rôle de prétendu, il me faisait la cour.

Mme DE ROSELLE, *étonnée.*

Il vous faisait la cour ?

AGLAÉ.

Oh! mon Dieu, depuis ce matin, il me répète qu'il m'aime, qu'il m'adore ; c'est toujours la même chose.

Mme DE ROSELLE.

Quelle indignité! vous tromper à ce point!

AGLAÉ, souriant.

Me tromper! Allons, je vois qu'effectivement vous le connaissez, et que vous êtes au fait! mais rassurez-vous, j'y suis aussi, et je sais que ce déguisement, cette taille contrefaite ne sont qu'une ruse.

Mme DE ROSELLE.

Comment! une ruse!

AGLAÉ.

Oui, cette tournure difforme qu'il n'a adoptée que pour quelques instants.

Mme DE ROSELLE.

Pour quelques instants! mais il serait fort embarrassé d'en prendre une autre.

AGLAÉ.

Que voulez-vous dire?

Mme DE ROSELLE, montrant son épaule.

Que rien n'est plus réel... plus véritable...

AGLAÉ.

Quoi! il serait en effet...

Mme DE ROSELLE.

Il n'a jamais été autrement.

AGLAÉ.

Mais Julienne, la jardinière, qui le connaissait, et qui m'a attesté...

Mme DE ROSELLE.

Une domestique qu'il a gagnée, qu'il a mise dans ses intérêts. (A part.) Ah! ma pauvre cousine! je suis outrée. (Haut.

Mais soyez tranquille, je veux le démasquer, vous donner des preuves... son père, je m'en flatte du moins, n'est pas encore parti, et c'est devant vous tous que je saurai le confondre. (A part.) Cette pauvre petite, combien je la plains! mais voyez donc, à qui se fier!... un magot comme celui-là, qui se mêle aussi d'être volage, et de trahir sa femme... (A haute voix.) Restez, ma petite, je suis à vous dans l'instant.

(Elle sort vivement.)

SCÈNE XVII.

AGLAÉ, puis JULIENNE.

AGLAÉ.

Je ne sais où j'en suis... être trompée à ce point-là, et par lui, par Julienne en qui j'avais tant de confiance! (Apercevant Julienne.) Ah! vous voilà, mademoiselle.

JULIENNE.

Oui, qu' c'est moi... Dites donc, cela va joliment bien : je ne sais pas comment M. de Célicour s'y est pris ; mais voilà l'autre M. Pichard qui est parti, et puis il a imaginé cela de manière que maintenant cette dame est pour nous, et puis il est là, dans l'allée des marronniers, occupé à gagner votre oncle, et il en viendra à bout, j'en suis sûre ; mais a-t-il de l'esprit ! en a-t-il !...

AGLAÉ, sèchement.

Cela suffit, allez trouver l'intendant, demandez-lui votre compte, et partez.

JULIENNE, pleurant.

Comment, mademoiselle! est-ce que c'est possible ? vous me renvoyez... on donne au moins des raisons !

AGLAÉ.

Avouez-moi que le jeune homme que vous m'avez présenté ce matin n'est pas M. de Célicour.

JULIENNE.

Mais, mademoiselle...

AGLAÉ, vivement.

Convenez que sa difformité, ses défauts, sont réels.

JULIENNE.

Quoi ! mademoïselle, vous voulez qu'il soit bossu ?

AGLAÉ.

Oui, je le veux, je l'exige, votre grâce est à ce prix... Eh bien ! en convenez-vous enfin ?

JULIENNE.

Dame !... si ça peut vous faire plaisir. (*A part.*) Dieu !... quel drôle de goût elle a !

AGLAÉ.

AIR : L'artiste à pied voyage.

Mais pourquoi donc vous taire?
Pourquoi vous obstiner
A cacher ce mystère
Que j'ai su deviner ?

JULIENNE.

Pardon d' mon ignorance !
J' vous l'aurais dit déjà,
Si j'avais su d'avance
Qu' vous les aimiez comm' ça.

AGLAÉ.

On vient, tais-toi !

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES ; M. DE PLINVILLE, CÉLICOUR.

CÉLICOUR, à M. de Plinville.

Oui, monsieur, je vous atteste que votre rigueur ferait deux malheureux, c'est l'exacte vérité, et je ne m'en fais pas accroire.

M. DE PLINVILLE.

J'avoue que l'assurance que vous m'en donnez ne suffit pas pour me persuader, je vous demanderai la permission d'interroger ma nièce, et de m'en rapporter à elle.

CÉLICOUR, à Aglaé.

C'est aussi ce que je demande; ainsi, mademoiselle, parlez, je vous en conjure. (A Plinville.) Vous voyez que je ne crains pas la vérité. (A Aglaé.) Déclarez-la bien nettement, bien positivement...

AGLAÉ.

Vous m'avez donné l'exemple de la franchise, monsieur, et je le suivrai. Je vous déclare donc bien positivement que je ne vous aime pas, et que je ne vous aimerai jamais.

CÉLICOUR, stupéfait.

Comment! que dites-vous là? (Bas avec sa voix naturelle.) Mais vous vous trompez.

JULIENNE, à part.

Là... voilà qu'elle n'en veut plus à présent!

M. DE PLINVILLE, de même.

Je savais bien aussi qu'avec un pareil physique...

CÉLICOUR.

Je vous demande, monsieur, d'où cela peut venir.

M. DE PLINVILLE.

D'où cela peut venir? eh parbleu! regardez-vous.

CÉLICOUR.

Eh! il s'agit bien de cela! qu'est-ce que cela fait?

M. DE PLINVILLE.

Ce que cela fait? vous allez voir que peu importe à une jeune personne d'épouser un mari difforme!

CÉLICOUR, impatienté.

Difforme... difforme... je ne le suis pas plus que vous.

M. DE PLINVILLE.

Eh bien! par exemple, a-t-il de l'amour-propre! Monsieur,

je n'ai pas de prétentions à la taille ; mais enfin tout le monde peut juger entre nous.

CÉLICOUR.

Eh! monsieur, ce n'est pas cette raison qui détermine mademoiselle.

AGLAÉ.

Si, vraiment ; il n'y en a pas d'autre.

CÉLICOUR, bas à Aglaé.

Vous plaisantez sans doute, vous qui connaissez la vérité.

AGLAÉ.

Oui, monsieur, je la connais, et je sais que vous êtes réellement ce que vous feignez d'être.

CÉLICOUR.

Par exemple !... et Julienne peut vous attester...

AGLAÉ.

Julienne elle-même en est convenue.

CÉLICOUR.

Comment !...

JULIENNE.

Oui, monsieur, j ai dit que vous étiez bossu : il l'a fallu, et je ne vous conseille pas de soutenir que vous êtes bel homme, on n en veut plus ici.

CÉLICOUR.

Je n'y conçois plus rien.

AGLAÉ.

Rien n'est plus simple, et il est impossible de s'expliquer plus franchement : s'il est vrai que tout cela ne soit qu'une ruse, si vous pouvez nous prouver que vous n'êtes pas bossu, je consens à vous épouser.

CÉLICOUR, voulant ôter sa redingote.

Parbleu ! si ce n'est que cela...

M. DE PLINVILLE, l'arrêtant.

Qu'est-ce que j'apprends là? une ruse, un déguisement... Un instant! si monsieur n'est pas bossu, je retire ma parole.

AGLAÉ.

Qu'il s'arrange comme il voudra; mais s'il l'est, je n'en veux pas.

M. DE PLINVILLE.

Et s'il ne l'est pas, je le refuse.

CÉLICOUR.

C'est cela, impossible d'en sortir à présent!

JULIENNE.

Dame! entendez-vous, il faut cependant qu'il soit quelque chose.

CÉLICOUR.

Je vois qu'il y a pour moi un égal danger à parler, ou à me taire; qu'importe donc qui je sois! ne songez plus à ma personne, ne voyez que les sentiments qui m'ont fait agir; et puisque tous deux vous voulez connaître la vérité, apprenez qu'il n'y a de vrai, qu'il n'y a de réel (A Aglaé.) que l'amour que j'ai pour vous; (A M. de Plinville.) que le désir que j'avais de vous plaire, de mériter votre estime, et la main de votre nièce... il y a de vrai surtout, mon étourderie, ma présomption qui ne m'ont jamais abandonné, et qui dans ce moment même me font espérer encore que vous ne serez point inexorables, et que vous daignerez pardonner des fautes que l'amour seul m'a fait commettre.

(Il se jette aux pieds d'Aglaé.)

JULIENNE.

Par exemple, mademoiselle, si vous y résistez...

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; Mme DE ROSELLE, qui est restée dans le fond.

Mme DE ROSELLE.

Dieux! quelle perfidie!... Comment! Aglaé, après ce que je vous ai dit, vous le souffrez à vos pieds, lui, un homme marié!...

JULIENNE.

Là... encore une autre bosse!... ils n'en sortiront pas.

M. DE PLINVILLE.

Un homme marié?...

Mme DE ROSELLE.

Oui, M. Pichard est marié secrètement depuis quinze jours; il a épousé Élise de Merieuil, ma cousine, qui m'a tout avoué, tout confié, et qui m'avait chargée d'arranger cette affaire-là avec son père, et avec vous-même : voilà pourquoi j'étais venue. (Regardant Célicour.) Mais après la conduite de son indigne époux...

M. DE PLINVILLE, haut, avec indignation.

Comment! monsieur...

CÉLICOUR, à M. de Plinville.

Un instant! suspendez l'anathème. (Aux autres.) Vous l'entendez, M. Pichard est marié, madame l'atteste. (A madame de Roselle.) Que vous êtes bonne! que vous êtes aimable! vous aviez bien dit que vous seriez ma protectrice... quel dommage que vous ne soyez plus ma cousine!

Mme DE ROSELLE.

Que voulez-vous dire?

CÉLICOUR.

Que, M. Pichard étant marié, je lui rends son nom; et j'ai même encore une autre restitution à lui faire.

(Se débarrassant de sa redingote.)

AGLAÉ.

Que faites-vous donc?

CÉLICOUR.

Il y a si longtemps que j'ai cessé d'être moi-même, que je ne suis pas fâché de me retrouver.

M. DE PLINVILLE, AGLAÉ et Mme DE ROSELLE.

Que vois-je?

JULIENNE.

Eh pardi! M. de Célicour lui-même.

CÉLICOUR.

Oui, monsieur, j'avais pris le nom et la tournure de M. Pichard, voilà tout le secret... et jamais secret ne m'a pesé autant que celui-là. Vous devinez maintenant les raisons que j'avais d'implorer votre indulgence. Je sais bien qu'un nom, de la fortune, une famille respectable ne suffisent point pour excuser mes torts, et me permettre d'aspirer à la main de votre nièce; mais si vous daigniez...

M. DE PLINVILLE.

Je suis toujours pour ce que j'en ai dit, monsieur : c'est à Aglaé qu'il faut vous adresser; et vous connaissez sa prévention.

AGLAÉ.

Contre M. Pichard, oui... mais je n'en ai plus contre M. de Célicour.

Mme DE ROSELLE.

Sans doute; un pareil déguisement n'est-il pas déjà une grande marque d'amour?

JULIENNE.

Je crois bien... si vous saviez tout le mal que cela nous a donné ce matin...

M. DE PLINVILLE.

Sans compter que renoncer à des avantages naturels aussi

évidents, c'est sublime, c'est héroïque... surtout pour un jeune homme à la mode.

CÉLICOUR.

Oui, raillez, moquez-vous de moi ; vous le pouvez hardiment : je me souviens de mon premier état ; et quand on a été bossu un seul jour, on a l'esprit bien fait toute sa vie.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de *L'Homme vert.*

M. DE PLINVILLE.

Pour les découvertes précoces
Je suis d'un zèle sans égal,
Mais surtout j'aime, en fait de bosses,
Le système du docteur Gall.
Dans la carrière qu'il nous ouvre
Tant de gens donnent au surplus,
Qu'à tous les instants on découvre
Encore une bosse de plus.

Mme DE ROSELLE.

Voyez ce seigneur que l'on cite;
Sur lui la fortune a soufflé :
Mince de son propre mérite,
C'est d'orgueil seul qu'il est gonflé.
Que de gens dans plus d'une classe,
Pieds-plats pour être des élus,
Font gros dos dès qu'ils sont en place!
Encore une bosse de plus.

JULIENNE.

A la ville comme au village,
Je voyons plus d'un vieux Crésus
Qui croit avoir tout en partage,
Parc' qu'il possède des écus.
Il épouse une jeune blonde
Dont on garantit les vertus,
Et chacun se dit à la ronde :
Encore une bosse de plus.

CÉLICOUR.

Que d'importuns qui vous ennuient
Et que l'on ne peut éviter!
Que de sots qui vous contrarient
Et qu'il faut pourtant supporter!
Ah! si dans l'empire des Gaules,
Il fallait compter au surplus
Ceux qu'on porte sur ses épaules,
Grands dieux, que de bosses de plus!

AGLAÉ, au public.

Vous dont la bonté souveraine
Soutient le faible et vient l'aider,
Messieurs, vous devinez sans peine
Ce que je veux vous demander.
Nos auteurs, qui parfois succombent,
Craignent des accidents connus,
Et peuvent se faire, s'ils tombent...
Encore une bosse de plus.



L'ARTISTE

COMÉDIE - VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. PERLET.

THÉATRE DU GYMNASE. — 23 Novembre 1821.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
ÉDOUARD, jeune amateur des arts.	MM.	Perlet.
RAYMOND, père d'Émilie		Bernard-Léon.
ROUSSEL, maître de déclamation.		Sarthé.
BEMOLINI, créanciers		Narcisse.
VERBOIS, créanciers		Provenchère.
ÉMILIE	Mlle	Fleuriet.

Autres Créanciers.

Dans la mansarde de Raymond.



L'ARTISTE

Une mansarde. — A la droite de l'acteur, un piano chargé de papiers de musique; à gauche, un chevalet portant un petit tableau ébauché; sur une table à côté, la palette, les pinceaux, des bustes, des casques. La porte d'entrée est au dernier plan, à gauche de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉMILIE, ÉDOUARD.

ÉMILIE, à Édouard qui entre.

Comment! c'est vous, monsieur Édouard? vous, d'aussi bonne heure?

ÉDOUARD, d'un air préoccupé.

Oui, je voulais parler à votre père...

ÉMILIE.

Il vient de sortir.

ÉDOUARD, de même.

En effet, je l'ai aperçu dans la rue.

ÉMILIE.

Eh bien! alors pourquoi vous donner la peine de monter? Il y a si loin du premier que vous habitez à notre sixième étage!

ÉDOUARD.

C'est justement là ce que je voulais dire... Tenez, Émilie, je n'y peux plus tenir; je suis le plus malheureux des hommes, et voilà une heure que je résiste à l'envie de me brûler la cervelle; mais j'ai mieux aimé venir causer un instant avec vous.

ÉMILIE.

Et vous avez très-bien fait... A-t-on jamais vu de pareilles idées, à votre âge, avec votre nom, votre fortune!

ÉDOUARD.

Belle consolation!... un nom qui ne me sert à rien, une fortune qui m'empêche d'être à vous! Encore, si l'on pouvait faire entendre raison à votre père... l'homme le plus bizarre, le plus infatué de ses préjugés!... Vous destiner au théâtre, et ne vouloir pas de moi parce que je suis trop riche!

ÉMILIE.

Que voulez-vous! il est artiste... son cœur paternel sourit d'avance à l'idée que mes talents me tiendront lieu du patrimoine qu'il ne peut me donner, et que sa fille ne devra qu'à elle seule son bonheur et sa fortune.

ÉDOUARD.

Mais, cette fortune, si je vous l'offre dès à présent!... Ne suis-je pas maître de ma main et de ma fortune aussi?

ÉMILIE.

D'accord, monsieur; vous êtes riche, on sait cela... mais vous n'êtes pas artiste, et mon père ne veut prendre pour gendre qu'un individu déclamant, chantant ou exécutant.

ÉDOUARD.

Si pour lui plaire il ne faut qu'aimer les arts ou les cultiver, qu'a-t-il à me reprocher? m'a-t-on jamais vu manquer un seul concert ou une représentation extraordinaire?... N'ai-je pas eu des maîtres de chant, de danse, de peinture?... Je ne fréquente que des artistes, je vais souvent

dans l'atelier d'Horace Vernet; je peux même dire que je lui ai vu composer ses meilleurs tableaux, ce qui est toujours quelque chose... Et moi-même, n'ai-je pas plusieurs fois obtenu en société des succès dont je ne me serais jamais vanté? mais enfin, puisque l'on veut que je sois artiste, il faut bien que je commence par avoir de l'amour-propre.

ÉMILIE.

Oui, monsieur, vous êtes ce qu'on appelle un amateur... mais vous n'êtes point un *artiste.*

ÉDOUARD, avec impatience.

En honneur vous me feriez damner!... Que faut-il donc pour être *artiste?* courir le cachet, crier sans cesse à la cabale, déchirer ses rivaux, et ne pas payer le mémoire du tailleur? Parlez, s'il ne faut que cela, dès demain je prends un brevet, et je cours m'installer dans quelque appartement aérien, puisqu'il paraît qu'on n'a du génie que sous la mansarde.

ÉMILIE.

Eh! mais, c'est l'opinion de mon père.

AIR : De l'aimable Thémire. (ROMAGNÉSI.)

Plus qu'un millionnaire
Maint artiste est heureux :
D'abord, pour l'ordinaire,
Ils sont voisins des cieux,
Sur les bois, la verdure,
Ils ont les yeux fixés ;
Pour peindre la nature,
Ils sont les mieux placés.

ÉDOUARD.

Mais dites-moi, ma chère,
Par quel hasard fatal
Le sort, souvent contraire,
Les traite-t-il si mal?

Le ciel devrait se rendre
A leurs vœux empressés,
Car pour s'en faire entendre,
Ils sont les mieux placés.

Votre père surtout, lui qui loge au sixième ! Mais à propos, j'oublie toujours que je suis votre propriétaire, et que l'on me doit deux ou trois termes; vous verrez, Émilie, que je finirai par vous faire saisir.

ÉMILIE.

Ne vous y trompez pas... vous feriez grand plaisir à mon père!... il n'aime rien tant que les huissiers et les significations; il prétend que c'est le cortége obligé de l'artiste; et tenez... (Lui montrant Bemolini et Verbois qui entrent au même instant.) avais-je tort? regardez ces deux figures-là.

ÉDOUARD.

Oui, comme vous le disiez, je crois qu'ils sont du cortége.

SCÈNE II.

ÉMILIE, ÉDOUARD, BEMOLINI, VERBOIS.

BEMOLINI.

Perdonnate, mademizelle, n'est-ce pas ici que demeure monsu Raymond, le célèbre mousicien ?

VERBOIS.

Oui, et M. Raymond le fameux peintre ?

ÉDOUARD.

Ils sont sortis tous les deux.

VERBOIS.

Oh! nous savons bien que c'est le même.

ÉDOUARD.

Eh bien ! que lui voulez-vous?

VERBOIS.

Je m'en vais vous le dire.

AIR du vaudeville de *La Robe et les Bottes*.

De la maison il occupe le faîte,
Et dans l'espoir de se faire payer,
Ses créanciers, dont je suis l'interprète,
Passent leurs jours sur l'escalier.
Oui, ces messieurs sont hors d'haleine,
Et tous les jours se lassent doublement
De monter avec tant de peine
(Montrant son gousset.)
Et de descendre aussi légèrement.

ÉDOUARD.

J'entends, leur intention est de poursuivre...

BEMOLINI.

Au contraire, ils sont hors de combat; et ils nous ont cédé leurs créances pour un gain modique.

VERBOIS.

Et nous venons annoncer à M. Raymond que c'est nous qui désormais suivrons l'affaire avec persévérance ! Moi d'abord, je ne me lasse jamais, parce que avec de la patience et des jambes on finit toujours par arriver.

ÉDOUARD, à part.

Je ne sais qui me retient !... (Haut.) Voyons vos mémoires.

ÉMILIE.

Que voulez-vous faire ?

ÉDOUARD.

Les payer, et vous en débarrasser.

ÉMILIE.

Gardez-vous-en bien ! mon père ne vous le pardonnerait jamais.

ÉDOUARD.

Comment ! être toute la journée harcelé par ces miséra-

bles!... Quel plaisir peut-il trouver à une pareille situation?

ÉMILIE.

Que voulez-vous! c'est son bonheur... Il a été gêné toute sa vie, et il tient à ses habitudes. (On entend la ritournelle de l'air que chante Raymond.) Tenez, le voici; vous voyez qu'il n'engendre point de mélancolie.

SCÈNE III.

LES MÊMES; RAYMOND.

RAYMOND.

AIR : Vivent les amours qui toujours.

Libre, dispos et bien portant,
Mais ne portant
Jamais d'argent comptant,
L'artiste rit à chaque instant
Et du présent il est toujours content.

Sans crainte, comme sans regrets,
Pour aujourd'hui seul je fais
Des projets.
Que m'importe le jour d'après?
Le lendemain n'arrivera jamais.

Libre, dispos et bien portant, etc.

Bonjour, ma fille; bonjour, monsieur Édouard. (Apercevant Verbois et Bemolini.) Quels sont ces messieurs? (Voyant qu'ils tirent leurs mémoires.) Je devine... mais ce sont de nouveaux visages, car je ne les connais pas. C'est charmant; je suis toujours sûr, en rentrant chez moi, de trouver de la société.

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Dans ce réduit qui fait seul ma demeure,

Chaque jour je suis visité;
Ici, morbleu! l'on fait cercle à toute heure,
En ministre je suis traité.
Mais de janvier jusqu'en décembre,
Honnêtement toujours je les reçoi;
Jamais chez moi l'on ne fait antichambre,
Et je sais bien pourquoi.

ÉDOUARD, lui donnant les papiers que Verbois et Bemolini lui ont remis.

Ces papiers vous expliqueront le motif de leur visite... (Bas aux créanciers, tandis que Raymond est occupé à lire.) Descendez à l'instant chez moi... le propriétaire de la maison, au premier, et nous nous entendrons.

BEMOLINI.

Ma, signor...

VERBOIS.

Mais, monsieur...

ÉDOUARD, de même.

Taisez-vous, et partez... Je suis désolé qu'il vous ait vus... mais c'est égal.

RAYMOND, après avoir lu.

C'est bon... M. Bemolini, musicien... (Bemolini salue.) M. Verbois, marchand brocanteur et choriste de l'Opéra. (Verbois salue.) Quoi! à eux deux ils ont acheté toutes les créances!... Diable, mauvaise affaire pour eux.

BEMOLINI.

Comment! pour nous?

ÉDOUARD, bas.

Je vous réponds qu'elle est excellente, si vous partez à l'instant.

RAYMOND.

Je suis désolé, messieurs, de ne pouvoir m'entendre sur-le-champ avec vous... mais j'attends ce matin la visite d'un lord, grand amateur de tableaux, et celle de M. Roussel, professeur de déclamation, qui viendra déjeuner, (A Émilie.

et te donner ta première leçon : il faudra même tâcher que le déjeuner soit soigné, parce que, vois-tu, ces grands talents, ça mange...

AIR du vaudeville de Une Visite à Bedlam.

(A Verbois.)
Quant à vous, mon cher ami,
Si vous voulez audience,
Vous aurez la complaisance
De revenir à midi.

ÉDOUARD, bas aux créanciers.

Je promets de tout payer,
Même sans en rien rabattre,
(Leur montrant la porte.)
Si vous prenez l'escalier.

VERBOIS et BEMOLINI.

Je le descends quatre à quatre.

Ensemble.

RAYMOND et ÉMILIE.

Oui, pour vous, mon cher ami,
Si vous voulez audience,
Vous aurez la complaisance
De revenir à midi.

ÉDOUARD.

Si vous voulez qu'aujourd'hui
L'on solde votre créance,
Descendez en diligence ;
Messieurs, je descends aussi.

VERBOIS et BEMOLINI.

Monsieur, pourvu qu'aujourd'hui
L'on solde notre créance,
Nous aurons la patience
D'attendre jusqu'à midi.

(Verbois et Bemolini sortent.)

SCÈNE IV.

ÉMILIE, RAYMOND, ÉDOUARD.

RAYMOND, à Édouard, qui a poussé dehors les créanciers et qui est prêt à les suivre.

Eh bien! monsieur Édouard, où allez-vous donc? est-ce que vous ne déjeunez pas avec nous?

ÉMILIE, tirant son père par la basque de son habit.

Mais, mon père, il n'y a rien.

RAYMOND.

Comment! il n'y a rien... il y a M. Roussel.

ÉMILIE.

Cela n'ajoutera rien au déjeuner... au contraire.

ÉDOUARD.

J'accepterais avec plaisir; mais ne connaissant pas M. Roussel...

RAYMOND.

Est-ce que je le connaissais!... mais qu'est-ce que cela fait? il est artiste, je suis artiste... il vient déjeuner chez moi... (A Émilie.) Demain je te mènerai dîner chez lui... Voilà comment cela se pratique. (A Édouard.) Ainsi, vous nous restez.

ÉDOUARD.

Désolé, vous dis-je! des affaires indispensables... de l'argent à toucher, mes loyers à recevoir.

RAYMOND.

Des loyers?... eh mais, en effet, nous voilà au quinze, et c'est notre terme... (A Édouard qui veut sortir.) Permettez donc... de l'ordre avant tout... moi je ne connais que cela. Nous sommes entrés chez vous au mois de janvier, et nous sommes .. nous sommes...

ÉMILIE.

En octobre.

RAYMOND.

Comment, en octobre! (Comptant sur ses doigts.) Janvier, février, mars; mais à ce compte, il y aurait donc trois termes de passés... (A Édouard.) Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur?... et comment n'ai-je pas encore reçu une seule signification?

ÉDOUARD.

Ah! monsieur... il n'était pas nécessaire.

RAYMOND.

Et comment, sans cela, voulez-vous que je sache quand mon terme arrive? moi surtout qui suis fait aux huissiers... j'attendais toujours.

AIR du vaudeville de *L'Écu de six francs*.

Sachez que je ne pense guères
A mes paîments, à mes loyers;
Et pour mieux gérer mes affaires,
J'en laisse le soin aux huissiers.
En mes intendants ils se changent,
Par eux seuls tout se fait chez moi;
Et quand je n'en vois pas, je croi
Que mes affaires se dérangent.

ÉDOUARD.

Eh bien! monsieur, que cela ne vous inquiète pas; nous en reparlerons.

RAYMOND.

Qu'est-ce à dire? nous en reparlerons! croyez-vous que je consente à loger chez vous *gratis?* moi, Raymond, moi, artiste! parce que monsieur habite le premier, il se croit peut-être au-dessus de moi! qu'est-ce que c'est que cela?

ÉDOUARD, avec un sang-froid comique.

Je ne vois pas, monsieur, parce que j'ai le malheur d'être riche, que cela vous donne le droit de me mépriser.

RAYMOND.

C'est juste, c'est juste, mon ami, et je vous prie d'excuser un mouvement d'orgueil bien pardonnable dans ma position; pourquoi, diable, aussi voulez-vous avoir l'air de me faire grâce?

ÉDOUARD.

Ce n'a jamais été mon intention, et la preuve, c'est que je vous demande votre loyer, et très-positivement. Allons, monsieur, il me faut de l'argent..

RAYMOND.

A la bonne heure, au moins, vous voilà dans votre rôle de propriétaire... Vous me demandez de l'argent, eh bien! moi, je vous répondrai en artiste, que je ne vous en donnerai pas, parce que je n'en ai pas; mais le premier sera pour vous.

AIR du vaudeville de La Somnambule.

De vous payer bientôt j'ai l'espérance;
Mais sur le prix de mes loyers,
Vous devriez demander, quand j'y pense,
Quelque chose à mes créanciers.

ÉDOUARD.

Pour quel motif?

RAYMOND.

Avec eux tenez ferme.
Dans ce logis ils doivent, sur ma foi,
Payer au moins la moitié de mon terme,
Car ils y sont aussi souvent que moi.

ÉDOUARD.

Je leur en parlerai... Adieu, mademoiselle Émilie; adieu, mon cher locataire.

(Il sort.)

SCÈNE V.

ÉMILIE, RAYMOND.

RAYMOND.

Ah çà ! ma fille, donne-moi mon costume d'artiste.

ÉMILIE.

Votre costume d'artiste !

RAYMOND, ôtant son habit.

Oui, mon pet-en-l'air... (Émilie va le prendre, et le lui donne, ainsi que son bonnet.) Un charmant jeune homme, ce M. Édouard ! mais il finira mal.

ÉMILIE.

Et pourquoi?

RAYMOND.

Parce qu'il n'a pas d'ordre... trois termes sans se faire payer !

ÉMILIE.

Oh ! vous lui en voudriez bien davantage, si vous aviez entendu sa conversation de tout à l'heure... car il n'a pas abandonné ses projets de mariage.

RAYMOND.

J'espère que tu lui as répondu...

ÉMILIE.

Sans doute, je lui ai dit que vous étiez décidément brouillé avec la fortune.

RAYMOND.

Du tout; car j'ai passé ma vie à lui faire des avances auxquelles elle n'a jamais répondu; mais si jamais je deviens riche, je ne veux le devoir qu'à moi-même; je n'entends pas que mon gendre rougisse de son beau-père, ou qu'il te

reproche un jour de t'avoir épousée sans dot, toi qui en as une certaine, une réelle.

ÉMILIE.

Moi, mon père!

RAYMOND.

Sans doute... avant un an sociétaire... part entière... trente mille livres de rente, hypothéquées sur ton talent... Voilà les fortunes que j'aime, les fortunes solides... Et si M. Édouard en avait autant à t'offrir, je n'hésiterais pas un instant, parce que c'est un brave garçon, franc, loyal, sincère, et qui, par son caractère, était digne d'être artiste; mais pas d'élan, pas de feu créateur; il n'a pas surtout cet amour des arts et de la science, qui rend capable de tout... Ton M. Édouard... ton M. Édouard ne sera jamais qu'un millionnaire.

ÉMILIE.

Quoi! mon père, vous croyez...

RAYMOND.

C'est impossible autrement; le talent, vois-tu bien, veut être excité par l'aiguillon du besoin; et le génie qui dîne, le génie qui est sûr de payer son terme, ne fera jamais rien qui vaille! Enfin, tu le vois par toi-même : est-ce que je peux travailler quand nous avons seulement cinquante écus devant nous?

ÉMILIE.

Cela n'arrive pas souvent.

RAYMOND.

Heureusement... Que serait-ce donc si j'avais la fortune de M. Édouard?... je serais ruiné.

ÉMILIE.

Oh! ruiné!

RAYMOND.

Oui, mademoiselle. (On sonne.) Ah! mon Dieu! qui est-ce

qui sonne là? c'est peut-être M. Roussel, et rien n'est préparé... tu n'es seulement pas habillée..

ÉMILIE.

Qu'est-ce que cela fait?

RAYMOND.

Comment! ce que cela fait? tu ne prendras pas ta leçon de déclamation dans ce costume-là... (On sonne. — Criant à la porte.) On y va! on y va! (Il appelle Émilie.) Dis donc, ma fille, mets une robe à l'Iphigénie, cela lui fera plaisir.

ÉMILIE.

Oui, plus tard... je n'ai pas besoin d'être à ce déjeuner. (Elle sort.)

RAYMOND.

Au contraire. (Il déclame.) Vous y serez, ma fille. (La sonnette recommence.) Laissez donc la sonnette!

AIR du Ménage de Garçon.

Ils vont me la casser, je pense,
Et mes chers créanciers, hélas!
Qui n'ont pas d'autre jouissance,
Demain que ne diraient-ils pas?
Du plaisir que cela leur cause
Je ne puis les priver, je croi,
Car c'est presque la seule chose
(Faisant le geste de compter de l'argent.)
Qu'ils entendent sonner chez moi.

(On sonne encore; il va ouvrir.)

SCÈNE VI.

RAYMOND, ÉDOUARD, sous le costume de Bemolini.

RAYMOND, qui a été lui ouvrir.

Mille pardons de vous avoir fait attendre!... Comment!

c'est vous, monsieur Bemolini? je vous avais dit de ne revenir que sur le midi.

ÉDOUARD.

Senza dubbio... Ma quand zé vas chez un débitour, zé avé toujours l'habitoude d'arriver une heure d'avance, perché le temps de sonner et d'attendre à la porte, on se trouve zouste à l'heure... Je connais ça... d'aillours, z'ai prévenu la signora qu'on me verrait souvent ici.

AIR du vaudeville de *Voltaire chez Ninon*.

Oui, je vais chez mes débiteurs
Vingt fois par jour, c'est mon système.

RAYMOND.

Mais je vous plains, si ces messieurs,
Comme moi, logent au sixième.

ÉDOUARD.

Le sixième ! il me fait pas peur,
Ce trajet ne m'est pas pénible;
Et, voyez-vous, comme chanteur,
Je monte aussi haut que possible.

RAYMOND.

Je m'en aperçois ; eh bien ! voyons, puisque la visite que j'attendais n'arrive pas, dépêchons.

ÉDOUARD.

Vi avez *molto ragione*, dépézons. (Tirant de sa poche un papier qu'il lit.) Vi devez au marzand de mousique, dont j'ai acheté la créance, deux cents francs; vi devez au tailleur, dont j'ai acheté la créance, deux cents francs; vi devez...

RAYMOND.

Eh morbleu ! finissons; il s'amuse là à me faire des parties d'orchestre. Voyons le morceau d'ensemble.

ÉDOUARD.

Vi voulez dire le *finale;* z'espère que vous ne le trouverez point trop surchargé d'accompagnements : six cent cinquante

francs, cela sonne à l'oreille, et c'est, z'ose le dire, harmonieux et facile.

RAYMOND.

Facile, facile, facile! cela ne l'est pas à payer; mais enfin vous voilà réglé, et à la première occasion...

ÉDOUARD.

Plus, d'un autre côté...

RAYMOND.

Comment! d'un autre côté?

ÉDOUARD.

Dou silence, et partons en mesure; nous avons d'autre part ce *concerto* que vi avez composé dans un moment d'inspiration.

RAYMOND.

Un morceau sublime, qui depuis trois ans reste dans la boutique de l'éditeur.

ÉDOUARD.

Pazienza; le zénie en boutique, il est comme le bon vin en bouteille : avec le temps, c'est du nectar.

AIR : Il était temps.

Avec le temps (*Bis.*)
Les difficultés s'aplanissent;
Pour les beaux-arts et les talents
Qu'importe la marche des ans!
Bien loin que les grâces vieillissent,
Que de beautés qui rajeunissent
Avec le temps!

RAYMOND.

Que voulez-vous dire?

ÉDOUARD.

Que votre *concerto* il fait fureur; il est parti, il est lancé, on le demande de tous côtés, pour l'Italie et pour l'Allemagne; et dernièrement la diligence de Strasbourg, celle qui

a versé l'autre semaine, en portait à elle seule deux ballots; plus, cent exemplaires que M. Spontini a fait demander pour le roi de Prusse; plus, cent exemplaires... c'est étonnant, la quantité !

RAYMOND.

Permettez donc; je n'en ai déposé en tout que vingt-cinq chez l'éditeur.

ÉDOUARD, à part.

Ah diable ! (Haut.) C'est juste; mais n'y en eût-il qu'un seul, n'avons-nous pas la lithographie qui multiplie les chefs-d'œuvre?

RAYMOND.

Ah ! j'ai été lithographié !

ÉDOUARD.

Plus, cette petite cavatine que vi avez faite en vous jouant.

RAYMOND.

Celle-là, je sais qu'elle ne se vend pas.

ÉDOUARD.

La vôtre ! oui; mais nous avons adroitement répandu dans le monde musical que c'était une cavatine inédite de M. Rossini.

RAYMOND.

Eh bien?

ÉDOUARD.

Eh bien ! le lendemain il a fallu mettre deux gendarmes à la porte de la boutique, et un troisième à cheval au coin de la rue. A l'heure que ze dis, on s'arrache la délicieuse cavatine; on en a vendu douze douzaines d'exemplaires à des auteurs de vaudevilles, qui l'ont mise en pont-neuf; quinze aux orgues de Barbarie, qui l'ont mise en harmonie; trente à M. Collinet et Cie, qui l'ont mise en contredanse pour Tivoli et le Ranelagh, avec accompagnement de flageolet.

RAYMOND.

Toujours par la lithographie?

ÉDOUARD.

Toujours par la lithographie.

RAYMOND.

Dieux! quel bonheur! être joué, chanté, dansé, lithographié!

ÉDOUARD.

Et payé; car le total, pour le *concerto* et la *cavatine*, se monte à mille deux cent cinquante francs; et si nous en déduisons les six cent cinquante francs du petit *finale*, (Montrant son mémoire.) il nous restera juste vingt-cinq louis en or, que je vous apporte dans cette bourse.

(Lui présentant une bourse.)

RAYMOND, prenant la bourse.

Comment! il serait possible? Quel art que la musique! Je vais vous donner un reçu.

ÉDOUARD.

Fi donc! entre artistes. La seule favor que ze vi demande, c'est de nous faire beaucoup de Rossini.

RAYMOND.

Je vous en donne ma parole d'honneur.

ÉDOUARD.

Et même, ce ne serait que du Mozart, que nous le prendrions tout de même, voyez-vous.

RAYMOND.

A la bonne heure; j'espère que nous nous reverrons?

ÉDOUARD.

D'autant plus facilement que ze donne des leçons tous les jours ici dans la maison, à un jeune homme qui demeure au premier.

RAYMOND.

Comment ! M. Édouard cultive les arts ? un jeune homme si riche !

ÉDOUARD.

Riche ! il ne l'est pas tant que vous croyez ; ze vi le dis en confidence : sa fortune elle est bien délabrée, et il en emploie les débris à acquérir des talents, afin d'exercer un jour lui-même.

RAYMOND.

Pauvre jeune homme ! alors je le plains.

ÉDOUARD.

Comment ! vi le plaignez ? vi devez plutôt le féliciter d'être tombé sur un professor tel que moi, un virtuose, qui depuis un demi-siècle fait l'admiration de l'Europe.

RAYMOND.

Comment ! un demi-siècle ! Il y a donc bien longtemps que vous vous occupez de votre art ?

ÉDOUARD.

Ma, j'ai quarante ans, et en voilà trente-six que j'exerce.

RAYMOND.

Qu'est-ce que vous me dites là ?

ÉDOUARD.

L'exacte vérité. *Ascoltate :* Mon père, chanteur sublime, il était à l'apogée de sa gloire, et tous les musiciens, tous les connaisseurs, ils disaient qu'il était impossible d'aller plus loin. Eh bien ! moi, monsieur, à l'âge de quatre ans, pas plus haut que cela, j'écrasais mon père, j'étais un colosse de talent.

RAYMOND.

Je n'en reviens pas.

ÉDOUARD.

Ni lui non plus ; il ne concevait pas qu'il eût fait un enfant si miraculeux, il en était stupéfait, et ma mère elle riait

dans un coin. Ma, ce n'était rien encore! ze composais, et ze peux vi chanter une scène musicale délicieuse que z'ai composée à l'âge de quatre ans.

RAYMOND.

Certainement, j'aurai grand plaisir à vous entendre; mais je vous avoue que je préférerais quelque chose de plus nouveau et plus récent.

ÉDOUARD.

Ah! ze m'en vais vous dire, c'est que z'ai rien fait depuis. Depuis l'âge de quatre ans, ze n'ai pas écrit une note de mousique. Écoutez, ze souppoze que l'orchestre il est là : n'avez-vous pas quelque chose per figurer le maître de mousique; un buste, une tête à perruque, n'importe? (Il prend un buste, qu'il place sur le trou du souffleur.) C'est un maître de chapelle qu'il fait exécuter une scène de sa composition, c'est tout ce qu'il y a de plus dramatique et de plus neuf; voici le sujet de la scène : un vieux tyran, il adore une jeune personne, belle comme les amours, et veut en faire sa femme; la jeune personne elle ne peut pas souffrir le vieux tyran, vu que de son côté elle aime un chevalier, qui est parti pour la Palestine.

RAYMOND.

Pour la Palestine!

ÉDOUARD.

Vi savez que les beaux chevaliers ils sont toujours partis pour la Palestine, c'est de rigueur. Le vieux tyran, il fait faire une petite proposition à la jeune personne; c'est de l'épouser ou de la faire périr sur un bûcher. La jeune personne, qui compte sur son beau chevalier pour venir la délivrer juste au bon moment, se résigne à la mort; elle marche au supplice à pas comptés, comme au grand Opéra; son moussoir à la main, comme au grand Opéra; elle pleure, la pauvre petite demizelle, perché ça lui fait pas plaisir. Alors, au moment où l'allumette fatale elle va mettre le feu au bûcher, elle chante un petit duo avec le vieux tyran.

SCÈNE BOUFFE.

(Édouard prend alternativement la voix de femme et celle de basse.)

(Voix de femme.)

Amor,
Amor
Faccia, faccia, faccia presto
Che *rivinga* il mio Alfredde.

(Voix de basse.)

Amor,
Amor
Che questo fuoco
Inflamma cuore si fredde.

(S'adressant à l'interlocuteur.)

Capite voi, in buon francese,

Que ça veut dire :

Qu'elle n'est pas fort à son aise.

(Voix de femme.)

Même sur ce bûcher lui conservant ma foi,
Je brûlerai pour lui.

(Voix de basse.)

Tu brûleras pour moi !

(Voix de femme.)

Je brûlerai.

(Voix de basse.)

Tu brûleras !

(Voix de femme.)

Je brûlerai.

(Voix de basse.)

Tu brûleras !

(Voix de femme.)

Pour lui.

(Voix de basse.)

Pour moi !
Belta crudel'.

(Voix de femme.)

Tiran barbar' !

(L'orchestre joue faux.)

Aïe, aïe !... (S'adressant au chef d'orchestre.) Comment, mon ami ! tu laisses faire de telles brioches à ton orchestre ?... Voyons, donne-moi le ton, recommençons cela.

Cara, cara, tra la la la.
La flûte... molto suave.
Caressez ce passage-là;
(A la clarinette.)
Comme un ange, nous y voilà.
Le basson, noble, grave ;
Violini... détachez,
Saccadez... più moderato...
Piano... pianissimo,
En mourant... smorzando...
Évanouissez-vous sur vos instruments !
A présent, crescendo,
Presto, prestissimo,
Fortissimo, rinforzando.
Ah! bravo! bravissimo!

Vous avez compris mon génie !
Quelle force! quelle harmonie !
Oui, Rossini, je le parie,
Voudrait avoir fait ce morceau.
Bemolini, bravo! bravo!
On ne peut voir rien de plus beau.

(A Raymond.)

Désespéré de ne pouvoir rester plus longtemps avec vous; au revoir, mon cher ami; restez donc.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

RAYMOND, puis ÉMILIE.

RAYMOND.

Dieux ! quelle voix ! et quels procédés ! Ma fille ! ma fille !

ÉMILIE.

Eh bien, que voulez-vous?

RAYMOND.

Donne-moi la clef de mon piano; bon! la voilà.

(Ouvrant le piano.)

ÉMILIE.

Que voulez-vous faire?

RAYMOND.

Ce que je veux faire! du Rossini, première qualité.

AIR de La Légère.

En musique,
Je m'en pique,
Je ne suis point fanatique.
Rossini, c'est l'homme unique,
Le dieu d'aujourd'hui,
C'est lui.

Paësiello, dans son art,
Certes, vaut bien qu'on le cite;
Haydn a du mérite,
Et j'estime assez Mozart;
Mais qu'on était dans l'enfance,
Et quelle pitié, bon Dieu!
Lorsqu'on admirait en France
Grétry, Berton, Boïeldieu!

En musique, etc.

ÉMILIE.

Eh mon Dieu! que vous a-t-il donc fait?

RAYMOND.

Ce qu'il m'a fait! Attends donc, je crois que c'est dans son genre.

(Il chante en s'accompagnant.)

Troppo languir
Per una bella,

Mi fa morir,
Tra, la, la, la.

EMILIE, *à part.*

En vérité, je crois que mon père est devenu fou.

RAYMOND.

Troppo languir
Per una bella.

(*Il se met à écrire, et parle en même temps.*)

A propos, tu ne sais pas, ton M. Édouard, ce jeune homme si riche...

(*Se mettant à chanter.*)

Troppo languir...

ÉMILIE, *vivement.*

Eh bien! mon père, M. Édouard?

RAYMOND.

Aussi tu m'interromps ; tu me fais perdre mon motif... un thème magnifique !

ÉMILIE.

Que disiez-vous tout à l'heure de M. Édouard?

RAYMOND.

Je dis qu'il y en a tant qui s'enrichissent, qu'il n'est pas étonnant que d'autres se ruinent.

ÉMILIE.

M. Édouard ruiné ! cela n'est pas possible.

RAYMOND.

Non, un banquier, cela ne s'est jamais vu : il n'oserait pas : le voilà réduit à donner des leçons pour vivre.

AIR : Un motif plus puissant, je pense.

Ce revenu pourra bien lui suffire,
S'il est vrai qu'il ait du talent.

ÉMILIE.

Oui, j'en conviens, il en a : c'est-à-dire,

Il en avait tant qu'il fut opulent;
Mais c'est ainsi dans cette grande ville :
Pour du talent... cent fois j'en fus témoin,
On en a trop tant qu'il est inutile,
On n'en a plus dès qu'on en a besoin.

(Raymond chante la ritournelle de l'air à demi-voix, puis très-fort, et dit à sa fille.)

RAYMOND.

Tiens, ma fille, je t'en prie, fais un instant le second dessus... tra... la, la, la; et moi, la basse, vois-tu, pon, pon, pon. (On sonne.) Là, on vient encore m'interrompre au plus beau moment. (On sonne toujours.) Assez, assez! (Se bouchant les oreilles.) Assez! mon morceau qui est en *si*, et cette maudite sonnette qui me fait un *ut* continuel! si, ut, si, ut; drelin, drelin, drelin... c'est fini, il faut que je change ou ma sonnette ou mon morceau.

(Émilie pendant ce temps a été ouvrir.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; ÉDOUARD, sous les habits et la figure de Verbois.

ÉMILIE.

Mon père, c'est M. Verbois, le marchand brocanteur de ce matin.

RAYMOND.

C'est-à-dire que je ne peux pas travailler un instant! Laisse-nous, que je me dépêche de m'en débarrasser. (Émilie sort, Raymond fait signe à Edouard d'approcher.) Voyons, monsieur, de quoi s'agit-il?

(Il fredonne.)

Troppo languir
Per una bella.

(Edouard se met à fondre en larmes; Raymond étonné s'arrête.)

Eh bien! qu'avez-vous donc?

ÉDOUARD.

Ah ! monsieur ! c'est que votre voix m'a rappelé celle de madame Verbois, ma pauvre femme. Ah ! je ne peux pas entendre chanter un seul air de basse-taille sans que...

(Il se remet à pleurer.)

RAYMOND.

Ah ! monsieur ! je suis désolé.

ÉDOUARD.

Il n'y a pas de quoi, monsieur. Je vous demanderai la permission de poser mon chapeau et mon parapluie. (Il passe à droite, dépose son chapeau et son parapluie sur une chaise, puis s'avançant vers Raymond.) Je vous demanderai la permission de prendre mes lunettes. (Il lui présente un papier.) Voilà, monsieur, de quoi il s'agit.

RAYMOND.

Oui, je vois bien ; c'est à vous qu'on a cédé mes créances ; M. Verbois, marchand brocanteur.

ÉDOUARD.

C'est-à-dire brocanteur, entendons-nous ; brocanteur le matin, et choriste de l'Opéra le soir.

RAYMOND.

Ah ! vous dansez ?

ÉDOUARD.

Depuis quarante-cinq ans, et il est impossible d'avoir une existence plus agitée. (Pleurant.) Ah ! ma pauvre femme !

RAYMOND.

Si vous voulez, nous parlerons d'affaires un autre jour.

ÉDOUARD.

Non, monsieur, cela me distrait. (Lui montrant les papiers.) Vous voyez au bas de la page les quatorze cents francs que vous me devez.

RAYMOND.

Oui, mais je ne vois pas les tableaux qu'on a saisis chez moi l'autre semaine et qu'on a dû vendre.

ÉDOUARD.

J'en ai la note sur moi, je vous demanderai la permission de reprendre mes lunettes. (Il met ses lunettes. — Pleurant.) Ma pauvre femme ! Ah ! ces souvenirs sont bien déchirants ! il vaut mieux cependant que ce soit elle... 1° Le tableau d'histoire.

RAYMOND.

Oui, une bataille magnifique.

ÉDOUARD.

Vous savez que dans ce moment les tableaux de bataille...

RAYMOND, à part.

Ils l'auront laissé aller pour rien, c'est une bataille perdue.

ÉDOUARD.

Le tableau d'histoire, neuf cents francs.

RAYMOND, étonné.

Neuf cents francs ! je n'en ai jamais vendu ce prix-là.

ÉDOUARD, à part.

Je le crois. (Haut.) Voulez-vous écouter la suite ? 2° Pour le tableau de genre, vous savez que tout le monde en fait ; sans cela, on l'aurait mieux vendu. Le tableau de genre, quatre mille francs.

RAYMOND.

Qu'est-ce que vous me dites là ? Je n'en reviens pas ! quel art que la peinture ! quatre mille francs, des tableaux de genre !

ÉDOUARD.

3° Un portrait de femme, une figurante à l'Opéra...

(Il se met à pleurer.)

RAYMOND.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

ÉDOUARD.

C'était celui de madame Verbois, ma pauvre défunte.

RAYMOND.

Comment! cette petite femme que j'ai peinte, il y a quinze jours?

ÉDOUARD, pleurant.

C'était la mienne, et le portrait était d'une ressemblance! vous sentez bien que je n'ai pas regardé au prix.

RAYMOND.

Quoi! c'est vous qui l'avez acheté?

ÉDOUARD.

Un portrait de femme, quinze francs.

RAYMOND.

Je ne le souffrirai pas; et au lieu de spéculer sur votre douleur, c'est à moi de réprimer les excès où elle pourrait vous conduire; je vous cède le portrait pour rien.

ÉDOUARD, pleurant.

Ah! monsieur!

RAYMOND.

Comment! madame Verbois était figurante à l'Opéra!

ÉDOUARD.

Au côté gauche, et moi au côté droit. Nous avons été séparés pendant vingt-cinq ans, et nous ne nous réunissions que dans les morceaux d'ensemble, et aux tableaux finals. Ah! monsieur, quelle femme!

AIR : Vent brûlant d'Arabie.

Aimable autant que belle,
En moderne Ninon,
On ne voyait chez elle
Que des gens du bon ton,
Maint et maint diplomate
Russe, prussien, anglais;
Son boudoir, je m'en flatte,
Était presque un congrès.

Et quel talent! comme elle dansait! c'était une grâce, une vivacité! l'orchestre ne pouvait pas la suivre. Ah! ma pauvre femme! jamais je ne pourrai l'oublier.

RAYMOND.

Je n'ai pas besoin de vous demander si vous faisiez bon ménage?

ÉDOUARD.

Ah! certainement; aussi bon qu'on peut le faire à l'Opéra. Je me rappelle un tour que me fit une fois ma pauvre femme; c'était un soir dans l'opéra d'*Armide;* car il faut vous dire que j'adorais madame Verbois; mais j'étais d'une jalousie, un petit tigre!... je m'aperçus qu'elle causait avec M. Beljambe, quatrième danseur, et j'allais éclater, lorsque l'impérieuse ritournelle me força à partir du pied gauche; je n'eus que le temps de lui dire en traversant : (Il traverse le théâtre en dansant.) « Je te défends de lui parler. » Et elle, entraînée par la mesure, me répondit à l'instant : (Il traverse encore.) « Ah! tu me le défends; eh bien! je ne causerai qu'avec lui. » Moi, saisissant un autre chassé-croisé : (Il le fait.) « Je vous prie au moins de ne pas le recevoir, quand je n'y serai pas. » Et elle : « Que vous y soyez ou non, ce sera la même chose. — C'est ce que nous verrons. — C'est ce que vous verrez... » Enfin, monsieur, une scène très-pénible! d'autant que dans ce moment nous représentions des bergers amoureux; et vous sentez combien c'était gênant pour l'expression de la physionomie, nous étions obligés de rire. Nous avions des guirlandes. (Prenant un air tendre.) « Ah! perfide! — Ah! scélérate! » (Se mettant à pleurer.) Ah! ma pauvre femme!... Enfin, monsieur, je ne me reconnais plus, sa perte a développé en moi une sensibilité dont je ne me croyais pas capable. J'avais ce matin une lettre de change de cinq mille francs, d'un jeune homme qui demeure au premier, dans cette maison. C'est en pleurant que je l'ai fait protester, et quand je pense que maintenant ce malheureux jeune homme...

RAYMOND.

Comment ! M. Édouard serait en prison ?

AIR : On dit que je suis sans malice. (Le Bouffe et le Tailleur.)

Grands dieux ! ma surprise est extrême.

ÉDOUARD.

J'en suis plus triste que vous-même.

RAYMOND.

Et d'où provient votre regret ?

ÉDOUARD, pleurant.

Ah ! ma femme le connaissait !
Rempli d'égards, de politesse,
Chez nous on le voyait sans cesse ;
Si ma pauvre femme vivait,
Grands dieux ! quel chagrin elle aurait !

RAYMOND, à part.

Comment ! il serait possible... Bemolini avait donc raison ?... (Haut.) Monsieur, monsieur, un instant... vous dites une lettre de change de cinq mille francs ; je la paye, ou du moins je vous donne en à-compte les quatre mille francs de mon tableau de genre, et j'espère que vous me donnerez du temps pour le reste.

ÉDOUARD, étonné, à part.

En voici bien d'une autre !... (Haut.) Non pas, monsieur, s'il vous plaît ; il me faut tout ou rien... et il s'en faut encore de mille francs.

RAYMOND.

Ah ! les vingt-cinq louis de ma cavatine... (Prenant la bourse, et la donnant.) Tenez, tenez, voilà encore six cents francs, et pour le reste saisissez mon mobilier.

ÉDOUARD.

Du tout, monsieur, je ne souffrirai point... ce n'est pas votre dette... (Refusant la bourse.) et je ne la prendrai pas.

RAYMOND.

Morbleu ! vous la prendrez, ou je vous fais sauter par la fenêtre.

ÉDOUARD.

Qu'est-ce à dire, monsieur ? Apprenez que je n'entends point de cette oreille-là, surtout avec des gens de votre étage.

RAYMOND.

De mon étage ?

ÉDOUARD.

Oui, monsieur, ce n'est point quand on loge au sixième qu'on peut hasarder des plaisanteries qui seraient tout au plus permises à l'entre-sol.

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; ÉMILIE, accourant.

ÉMILIE.

Ah ! mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ?

RAYMOND.

Rien. C'est monsieur que je veux jeter par la fenêtre.

ÉMILIE.

Il vous demande de l'argent ?

RAYMOND.

Au contraire, il ne veut pas en prendre ; mais il y viendra, ou morbleu !...

ÉDOUARD, à part.

Voilà un homme que je ne pourrai jamais enrichir.

RAYMOND.

Allons, monsieur, la bourse... ou la vie.

RAYMOND.

Comment ! M. Édouard serait en prison ?

AIR : On dit que je suis sans malice. (Le Bouffe et le Tailleur.)

Grands dieux ! ma surprise est extrême.

ÉDOUARD.

J'en suis plus triste que vous-même.

RAYMOND.

Et d'où provient votre regret?

ÉDOUARD, pleurant.

Ah ! ma femme le connaissait !
Rempli d'égards, de politesse,
Chez nous on le voyait sans cesse;
Si ma pauvre femme vivait,
Grands dieux ! quel chagrin elle aurait !

RAYMOND, à part.

Comment ! il serait possible... Bemolini avait donc raison?... (Haut.) Monsieur, monsieur, un instant... vous dites une lettre de change de cinq mille francs ; je la paye, ou du moins je vous donne en à-compte les quatre mille francs de mon tableau de genre, et j'espère que vous me donnerez du temps pour le reste.

ÉDOUARD, étonné, à part.

En voici bien d'une autre !... (Haut.) Non pas, monsieur, s'il vous plaît ; il me faut tout ou rien... et il s'en faut encore de mille francs.

RAYMOND.

Ah ! les vingt-cinq louis de ma cavatine... (Prenant la bourse, et la donnant.) Tenez, tenez, voilà encore six cents francs, et pour le reste saisissez mon mobilier.

ÉDOUARD.

Du tout, monsieur, je ne souffrirai point... ce n'est pas votre dette... (Refusant la bourse.) et je ne la prendrai pas.

RAYMOND.

Morbleu ! vous la prendrez, ou je vous fais sauter par la fenêtre.

ÉDOUARD.

Qu'est-ce à dire, monsieur ? Apprenez que je n'entends point de cette oreille-là, surtout avec des gens de votre étage.

RAYMOND.

De mon étage ?

ÉDOUARD.

Oui, monsieur, ce n'est point quand on loge au sixième qu'on peut hasarder des plaisanteries qui seraient tout au plus permises à l'entre-sol.

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; ÉMILIE, accourant.

ÉMILIE.

Ah ! mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ?

RAYMOND.

Rien. C'est monsieur que je veux jeter par la fenêtre.

ÉMILIE.

Il vous demande de l'argent ?

RAYMOND.

Au contraire, il ne veut pas en prendre ; mais il y viendra, ou morbleu !...

ÉDOUARD, à part.

Voilà un homme que je ne pourrai jamais enrichir.

RAYMOND.

Allons, monsieur, la bourse... ou la vie.

RAYMOND.

Comment ! M. Édouard serait en prison ?

AIR : On dit que je suis sans malice. (Le Bouffe et le Tailleur.)

Grands dieux ! ma surprise est extrême.

ÉDOUARD.

J'en suis plus triste que vous-même.

RAYMOND.

Et d'où provient votre regret?

ÉDOUARD, pleurant.

Ah! ma femme le connaissait !
Rempli d'égards, de politesse,
Chez nous on le voyait sans cesse;
Si ma pauvre femme vivait,
Grands dieux ! quel chagrin elle aurait !

RAYMOND, à part.

Comment ! il serait possible... Bemolini avait donc raison?... (Haut.) Monsieur, monsieur, un instant... vous dites une lettre de change de cinq mille francs ; je la paye, ou du moins je vous donne en à-compte les quatre mille francs de mon tableau de genre, et j'espère que vous me donnerez du temps pour le reste.

ÉDOUARD, étonné, à part.

En voici bien d'une autre !... (Haut.) Non pas, monsieur, s'il vous plaît ; il me faut tout ou rien... et il s'en faut encore de mille francs.

RAYMOND.

Ah ! les vingt-cinq louis de ma cavatine... (Prenant la bourse, et la donnant.) Tenez, tenez, voilà encore six cents francs, et pour le reste saisissez mon mobilier.

ÉDOUARD.

Du tout, monsieur, je ne souffrirai point... ce n'est pas votre dette... (Refusant la bourse.) et je ne la prendrai pas.

RAYMOND.

Morbleu ! vous la prendrez, ou je vous fais sauter par la fenêtre.

ÉDOUARD.

Qu'est-ce à dire, monsieur ? Apprenez que je n'entends point de cette oreille-là, surtout avec des gens de votre étage.

RAYMOND.

De mon étage ?

ÉDOUARD.

Oui, monsieur, ce n'est point quand on loge au sixième qu'on peut hasarder des plaisanteries qui seraient tout au plus permises à l'entre-sol.

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; ÉMILIE, accourant.

ÉMILIE.

Ah ! mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ?

RAYMOND.

Rien. C'est monsieur que je veux jeter par la fenêtre.

ÉMILIE.

Il vous demande de l'argent ?

RAYMOND.

Au contraire, il ne veut pas en prendre ; mais il y viendra, ou morbleu !...

ÉDOUARD, à part.

Voilà un homme que je ne pourrai jamais enrichir.

RAYMOND.

Allons, monsieur, la bourse... ou la vie.

RAYMOND.

Comment ! M. Édouard serait en prison ?

AIR : On dit que je suis sans malice. (Le Bouffe et le Tailleur.)

Grands dieux ! ma surprise est extrême.

ÉDOUARD.

J'en suis plus triste que vous-même.

RAYMOND.

Et d'où provient votre regret?

ÉDOUARD, pleurant.

Ah ! ma femme le connaissait !
Rempli d'égards, de politesse,
Chez nous on le voyait sans cesse;
Si ma pauvre femme vivait,
Grands dieux ! quel chagrin elle aurait !

RAYMOND, à part.

Comment ! il serait possible... Bemolini avait donc raison?... (Haut.) Monsieur, monsieur, un instant... vous dites une lettre de change de cinq mille francs ; je la paye, ou du moins je vous donne en à-compte les quatre mille francs de mon tableau de genre, et j'espère que vous me donnerez du temps pour le reste.

ÉDOUARD, étonné, à part.

En voici bien d'une autre !... (Haut.) Non pas, monsieur, s'il vous plaît ; il me faut tout ou rien... et il s'en faut encore de mille francs.

RAYMOND.

Ah ! les vingt-cinq louis de ma cavatine... (Prenant la bourse, et la donnant.) Tenez, tenez, voilà encore six cents francs, et pour le reste saisissez mon mobilier.

ÉDOUARD.

Du tout, monsieur, je ne souffrirai point... ce n'est pas votre dette... (Refusant la bourse.) et je ne la prendrai pas.

RAYMOND.

Morbleu ! vous la prendrez, ou je vous fais sauter par la fenêtre.

ÉDOUARD.

Qu'est-ce à dire, monsieur ? Apprenez que je n'entends point de cette oreille-là, surtout avec des gens de votre étage.

RAYMOND.

De mon étage ?

ÉDOUARD.

Oui, monsieur, ce n'est point quand on loge au sixième qu'on peut hasarder des plaisanteries qui seraient tout au plus permises à l'entre-sol.

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; ÉMILIE, accourant.

ÉMILIE.

Ah ! mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ?

RAYMOND.

Rien. C'est monsieur que je veux jeter par la fenêtre.

ÉMILIE.

Il vous demande de l'argent ?

RAYMOND.

Au contraire, il ne veut pas en prendre ; mais il y viendra, ou morbleu !...

ÉDOUARD, à part.

Voilà un homme que je ne pourrai jamais enrichir.

RAYMOND.

Allons, monsieur, la bourse... ou la vie.

ÉDOUARD.

Puisqu'il le faut, je cède ; mais c'est indigne d'abuser ainsi de ma situation, et de ne pas respecter ma douleur. Je vous demanderai la permission de prendre mon chapeau et mon parapluie. Vous savez que c'est cinq cents francs...

RAYMOND.

Quatre cents francs !

ÉDOUARD.

Monsieur, c'est cinq cents francs !

RAYMOND.

Quatre mille francs de mon tableau de genre, et les six cents francs de ma cavatine, cela fait bien quatre mille six cents francs.

ÉDOUARD.

Ah ! c'est vrai. (A Emilie.) Mademoiselle, je vous demanderai la permission de vous présenter mes respects. (A Raymond.) Monsieur, je vous demanderai la permissiou de...

RAYMOND, le poussant vers la porte.

Et moi je vous demanderai la permission de vous mettre à la porte.

SCÈNE X.

ÉMILIE, RAYMOND.

RAYMOND.

Enfin, nous en voilà débarrassés. Quand j'y pense, qui se serait jamais douté que ce pauvre Édouard avait du goût pour la musique, et des dispositions pour les dettes ?... J'ai peut-être eu tort de le refuser ; c'était un jeune homme à ménager. (A Emilie.) J'en suis sûr, le pauvre garçon ne sait où donner de la tête.

AIR du vaudeville de *Partie carrée.*

De son destin c'est à tort qu'il s'irrite,

Dans son malheur il lui reste un ami !
Ah ! quelle idée ! emporte-moi bien vite
Ce que j'ai fait ici de Rossini.
Il est sauvé, je t'en réponds, ma chère...
Mes pinceaux, vite, avec mon chevalet.

ÉMILIE.

Et pourquoi donc ?

RAYMOND.

Eh parbleu ! pour lui faire
De l'Horace Vernet.

(Il prend sa palette et ses pinceaux, et se met à son chevalet.)

Tiens, en deux temps, une petite esquisse, et voilà les dettes payées. Dieux ! quels progrès a faits la peinture !... quatre mille francs des tableaux de genre ! pauvre Émilie ! deux ou trois petits tableaux par an, et ce sera ta dot. Je ne sais pas ce que j'ai... ce M. Verbois, avec ses doléances, a glacé mon génie. Dis donc, ma fille, chante-moi quelque chose, pour me remettre en verve.

ÉMILIE.

Moi, mon père, je ne suis pas en voix.

RAYMOND.

Qu'est-ce que cela fait ? est-ce que tu crois que je t'écoute ? je suis là à travailler. D'ailleurs cela te fera passer le temps d'ici à l'arrivée de M. Roussel et te disposera merveilleusement à prendre ta leçon de déclamation. Va, va toujours.

ÉMILIE.

A quoi bon ? il n'y a pas besoin de savoir chanter pour jouer la tragédie.

RAYMOND.

Au contraire, mademoiselle, c'est ce qui vous trompe... c'est que c'est fort utile... (On frappe.) Hein ! qui est-ce qui vient là ?

SCÈNE XI.

LES MÊMES; ROUSSEL.

RAYMOND.

C'est vous, mon cher Roussel; vous vous faites bien attendre. Ma fille se meurt d'impatience de prendre sa première leçon.

ROUSSEL.

Pardon, mon cher Raymond; j'ai été retenu par un tyran que je lance ce soir à la Gaîté... un jeune homme rempli de dispositions, d'intelligence... Il n'a reçu de moi que quelques leçons, et il donne déjà fort proprement le coup de poignard.

RAYMOND.

Vous apprenez aussi à jouer le mélodrame?

ROUSSEL.

Sans doute. Vous n'avez donc pas lu ma carte : « Roussel, « professeur de déclamation en tous genres, enseigne la « tragédie, la comédie, le drame, le mélodrame... on trouve « chez lui le débit animé, accentué, le hoquet dramatique, « la diction vaporeuse et lacrymatoire, propres au théâtre, à « la chaire, au barreau et à la tribune... il donne des leçons « chez lui, et va en ville. »

(On sonne.)

RAYMOND.

Eh bien! qui sonne encore? (Il va regarder par le trou de la serrure.) Ah! mon Dieu! c'est ce lord dont j'attends la visite... Pardon, mon cher Roussel, je suis à vous dans l'instant.

(Il ouvre.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES; ÉDOUARD, en costume anglais.

RAYMOND.

Ah! milord! combien nous sommes flattés... honorés de vous recevoir!

ÉDOUARD.

Je venais pour voir des tableaux. Je veux acheter des tableaux.

RAYMOND.

Dans l'instant, milord, je soumettrai à votre jugement tous ceux qui sont dans mon atelier; mais prenez la peine de vous asseoir, nos six étages doivent vous avoir fatigué.

ÉDOUARD.

Je venais pour voir des tableaux. Je veux acheter des tableaux.

RAYMOND.

Nous sommes à vos ordres; mais permettez, milord, que je vous présente ma fille... Je la destine au théâtre : elle annonce les plus grandes dispositions; et quant à son physique, je me flatte qu'on n'aura pas encore vu une aussi jolie Iphigénie. Comment la trouvez-vous?

ÉDOUARD.

Je venais pour voir des tableaux. Je veux acheter des tableaux.

RAYMOND.

Quel genre de tableaux milord désire-t-il?

ÉDOUARD.

Quel genre?... Je venais pour voir des tableaux.

RAYMOND.

J'entends bien, milord; mais je voudrais que vous me fissiez connaître le genre de tableaux que vous désirez.

ÉDOUARD.

Je voudrais des tableaux d'un peintre... *What is the name of the painter I will speak of?*

RAYMOND.

Pardon, milord, je ne comprends pas... Je ne sais pas parler l'anglais.

ÉDOUARD.

Vous n'entendez pas l'anglais? Comment appelez-vous ce que je veux vous demander?

RAYMOND.

Milord... (A part.) Quel original! (Haut.) Si vous pouviez seulement me le dire?

ÉDOUARD.

Comment appelez-vous le peintre que je veux dire... un peintre qui fait des tableaux... bouffons... extravagants... des tableaux pour faire rire... oh! oh! je me rappelle... oh! je me rappelle... pouvez-vous me donner un Calote?

RAYMOND.

Une calotte?

ÉDOUARD.

Oui... un Calote, pour me désennuyer... pour me faire rire... En Angleterre, nous faisons le plus grand cas des Calote... Nous avons aussi notre fameux Hogarth, qui valait bien un Calote.

RAYMOND.

Ah!... vous voulez dire *Callot*... les caricatures de *Callot!*... je n'ai rien d'après ce peintre, et même rien qui soit dans son genre.

ÉDOUARD.

Oh bien! je ne puis rien vous acheter... il me faut des Calote... je veux des tableaux pour me faire rire. Les médecins de Londres ils m'ont envoyé à Paris pour rire... ils m'ont dit qu'en France je rirais toujours... et je suis bien désappointé, je vous assure... je suis arrivé depuis huit jours

dans Paris, et je n'ai pas encore ri une seule fois... j'ai cru que les Français ils riaient toujours... Vous ne riez donc pas toujours? Pourquoi à présent vous ne riez pas?

RAYMOND.

Mais, milord, je n'ai aucun sujet...

ÉDOUARD.

Vous êtes un Français, vous devez toujours rire.

RAYMOND.

Mais vous, milord, vous ne vous amusez donc nulle part?

ÉDOUARD.

Moi, monsieur, je m'ennuie dans l'Italie, dans tous les pays... je m'ennuie dans tous les endroits... je m'ennuie comme un fou, je m'ennuie toujours... dans ce moment je m'ennuie encore.

ÉMILIE.

Mon père, et ma leçon... M. Roussel ne peut pas attendre plus longtemps.

RAYMOND.

C'est juste... Milord permettra-t-il que ma fille prenne sa leçon de déclamation devant lui?

ÉDOUARD.

Oh! je veux bien... je suis passionné pour le théâtre. (A Roussel.) Monsieur, quelle tragédie allez-vous dire?

ROUSSEL.

Nous prendrons du Racine ou du Corneille.

ÉDOUARD.

Pourquoi ne prenez-vous pas Shakespeare? c'est le meilleur... Quand je lis Corneille ou Racine, je ne comprends que quelques petits mots; mais dans Shakespeare je comprends tout... Shakespeare, il est un meilleur auteur que votre Corneille... il est plus naturel...

ROUSSEL.

Oh ! plus naturel... c'est ce qu'il vous serait difficile de prouver.

ÉDOUARD.

Je dis, monsieur... il est plus naturel.

ROUSSEL.

Laissez donc, milord ; votre Shakespeare est un barbare.

RAYMOND.

Oh ! oh ! Roussel...

ÉDOUARD.

Qu'est-ce donc que vous venez de dire, monsieur ? Prenez garde, je vous prie ; faites tant que vous veut l'éloge de vos auteurs ; mais quand... Qu'est-ce donc que vous venez de dire, monsieur ?

RAYMOND.

Milord, ne vous fâchez pas, je vous prie.

ÉDOUARD.

Je dis, c'est un auteur plus naturel.

RAYMOND.

Oui, vous avez raison.

ÉDOUARD, à Roussel.

Écoutez, monsieur, ce commencement de la tragédie d'*Henri VIII*, de Shakespeare : *Oh! good morning, sir... I am very glad to see you... how do you do?* Avez-vous dans votre Corneille quelque chose d'aussi naturel?

ROUSSEL.

Peut-être, milord, si vous pouviez nous traduire ce que vous venez de nous dire.

ÉDOUARD.

C'est Buckingham qu'il s'adresse à Norfolk, et qu'il dit : Oh ! *good morning; sir, I am very glad to see you... how do you do?* Cela veut dire : « Oh ! bonjour, je suis très-

« content de vous voir, comment vous portez-vous? » Est-il quelque chose de plus naturel?

ROUSSEL.

En effet, rien n'est plus naturel. Mais nous direz-vous encore, milord, que Shakespeare est aussi tendre, aussi passionné que Racine?

ÉDOUARD.

Il est plus tendre que Racine, je crois qu'il est encore plus tendre; écoutez cet passage de *Richard III*, de Shakespeare :

Would he were dead, if even God's will were so;
For what is there in life but grief and care!

Avez-vous quelque chose d'aussi tendre dans votre Racine?

RAYMOND.

Ripostez donc, mon cher Roussel, ou vous vous avouez vaincu.

ROUSSEL.

Je conteste la supériorité.

ÉDOUARD.

Supériorité, monsieur; nous sont supériorité dans tout; entendez-vous, monsieur? L'Anglais il est supériorité dans tout... dans le tragédie, dans le boxe, dans le danse, dans le chevaux, dans la musique.

RAYMOND.

Oh! la musique; il me semble, milord, que les Italiens...

ÉDOUARD.

Nous chantons mieux que les Italiens; écoutez ce petit air. (Il chante un air anglais.) Les Italiens ont-ils quelque chose d'aussi harmonieux?

ROUSSEL.

Milord, je ne dirai rien de votre chant; mais ce dont je ne conviendrai jamais, c'est que Shakespeare l'emporte sur

Corneille et Racine; écoutez seulement l'entrée de Britannicus. (Il remonte le théâtre et s'apprête à faire une entrée majestueuse.) Vous sentez bien que ce qui ôte de l'illusion et nuit à l'effet, c'est que je n'ai pas une douzaine de Romains pour précéder mon entrée.

(Marche sur laquelle entrent Bemolini, Verbois et d'autres créanciers.)

ÉDOUARD.

Eh bien! de quoi donc vous plaignez-vous? en voilà des Romains. Non, ce sont des juifs.

(Il rentre dans la coulisse où il quitte la perruque d'Anglais.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; BEMOLINI, VERBOIS et HUIT ou DIX CRÉANCIERS.

BEMOLINI.

Depoui oune heure, nous attendons chez M. Édouard, qui ne vient pas.

VERBOIS.

Et cependant son portier dit qu'il n'est pas sorti.

RAYMOND.

Eh bien! est-ce que vous voulez encore le saisir?

BEMOLINI.

Non pas, ma nous sommes honnêtes, et comme il a acquitté toutes nos créances, il faut bien que quelqu'un ait nos reçus.

(Il donne les reçus à Raymond.)

RAYMOND, parcourant les papiers.

Qu'est-ce que cela signifie? Comment! M. Édouard aurait payé toutes mes dettes? M. Édouard se serait permis de payer mes dettes?

ÉDOUARD, rentrant sous son premier costume.

Pourquoi pas? vous avez bien voulu payer les siennes!

RAYMOND.

Que vois-je?

ÉDOUARD, prenant la voix de Verbois.

Un homme qui est désolé d'avoir perdu sa femme, (Prenant l'accent de Bemolini.) ma, un artiste enzanté d'avoir fait votre connaissance, (Baragouinant l'anglais.) et un milord qui demande un Calote, (A Roussel.) et un professeur qui vous demande pardon d'avoir osé entrer en concurrence avec vous.

RAYMOND.

Il se pourrait?... Ces trois rôles... Ah! mon ami! faites-vous comédien, et ma fille est à vous.

ÉDOUARD.

Comédien!... eh! mais je ne demande pas mieux... jusqu'à un certain point! vous savez que j'ai cinquante mille livres de rente et une maison de campagne charmante. Nous y établirons un théâtre d'amateurs, qui fera pâlir l'astre de la rue Chantereine. (Montrant Émilie.) Mademoiselle nous aidera de ses talents, (Montrant Roussel.) monsieur, de ses conseils, et vous jouerez tous les rôles d'artiste... le FOUGÈRE de *l'Intrigue épistolaire*.

RAYMOND.

Comment! vous croyez que je pourrais... mais, ma fille, un talent comme celui-là... (A Émilie.) Tu me reprocheras un jour de t'avoir sacrifiée!

ÉMILIE.

Non, mon père, je ne vous reprocherai rien.

ÉDOUARD.

Bien plus, vous conduirez l'orchestre, et ce sera vous qui peindrez toutes nos décorations.

RAYMOND.

Vrai!

ÉDOUARD.

Je vous en donne ma parole d'honneur.

RAYMOND.

Allons donc, puisqu'il le faut; mais qui m'aurait jamais dit que ma fille, qui donnait de si belles espérances, finirait par épouser cinquante mille livres de rentes... ce que c'est que de nous !

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de *La Petite sœur.*

ROUSSEL.

Braver la fortune et ses coups,
Aux froids calculs fermer son âme ; (*Bis.*)
Ne se montrer jamais jaloux
De ses rivaux, ni de sa femme; (*Bis.*)
D'un front tranquille et paternel,
Des bons maris grossir la liste ;
Et rendre toujours grâce au ciel,
Voilà le véritable artiste.

RAYMOND.

De nos grands hommes en tous lieux
Produire l'image chérie ;
Retracer les faits glorieux
Dont s'honore notre patrie;
Réparant les torts du destin,
A celui qu'un revers attriste
Tendre une secourable main,
Voilà le véritable artiste.

ÉDOUARD.

O vous qui, du théâtre épris,
Briguez l'honneur d'être à la scène
Interprète de Melpomène,
Ne pensez pas qu'avec des cris
L'on captive ou bien l'on entraîne;
Soyez, autant qu'il se pourra,
De la nature heureux copiste ;
Pour modèle prenez Talma :
Voilà le véritable artiste.

ÉMILIE, au public.

Dans son travail, dans ses talents,
Chercher toujours son seul refuge;
Se rappeler en tous les temps
Que le public seul est son juge;
Et, lorsqu'un désastre nouveau
Vient l'accabler à l'improviste,
Se consoler par un *bravo*,
Voilà le véritable artiste.



MICHEL ET CHRISTINE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. H. DUPIN.

THÉATRE DU GYMNASE. — 3 Décembre 1821.

PERSONNAGES. ACTEURS.

STANISLAS, soldat.	MM. GONTIER.
MICHEL *, cousin de Christine	PERLET.
GUILLAUME, garçon d'auberge.	LUDOVIC.
CHRISTINE, jeune aubergiste	Mlle FLEURIET.

Dans un village.

* *N. B.* — Ce personnage ne doit pas être pris en niais : ce serait détruire tout l'effet du rôle et de l'ouvrage. Nous indiquerons comme modèle aux personnes qui n'ont pu voir le jeu plein de naturel et de naïveté de PERLET, le Lubin ou l'Arlequin de *La Bonne Mère*, de Florian.



MICHEL ET CHRISTINE

Un jardin, qui, au troisième plan, est clos par une haie. — Au milieu de la haie, une porte d'entrée; au-dessus de la porte d'entrée, une enseigne; à gauche du spectateur, dans l'intérieur du jardin, et sur le deuxième plan, la porte de l'auberge; du même côté, une table en bois et deux chaises; à droite, une table de pierre, un bosquet et un banc de gazon; dans le fond et derrière la haie, une montagne qui domine le théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

STANISLAS, GUILLAUME.

(**Au lever du rideau on entend une marche de régiment. Guillaume sort de l'auberge pour l'écouter, et l'on voit Stanislas descendre de la montagne, le sac sur le dos et le fusil sur l'épaule.**)

STANISLAS, parlant à la cantonade.

Rendez-vous à la caserne si vous le voulez; moi j'ai des connaissances en ville; je loge chez le bourgeois. (**Au garçon d'auberge.**) Eh bien! où sont tes maîtres? où est l'aubergiste? est-ce que c'est un blanc-bec comme toi qui est commandant de la place?

GUILLAUME.

Non, monsieur; madame est là...

STANISLAS.

C'est bon! Avance à l'ordre. Un bon déjeuner, deux bouteilles de vin, et dis à ta maîtresse de venir me tenir compagnie, j'ai à lui parler.

GUILLAUME.

Peut-être que madame ne voudra pas recevoir ainsi, sans savoir le nom de monsieur.

STANISLAS.

Stanislas, soldat.

GUILLAUME.

Pas davantage?...

STANISLAS.

Oui, soldat et Polonais, cela suffit; avec ce nom-là on se présente partout et on entre idem. Marche, conscrit!

SCÈNE II.

STANISLAS, *seul.*

Je ne vois personne ici; pas de servante, pas de fille d'auberge. Cette pauvre petite Christine n'y sera plus, je m'en doute bien; mais la maîtresse de l'auberge pourra me donner quelques renseignements. Ouf! la marche est bonne : dix lieues dans notre matinée, à travers les montagnes; mais il ne faut pas nous plaindre. Ceux que nous poursuivions ont été plus vite que nous : car, excepté quelques petits coups de fusil à l'aventure, il a été impossible de leur dire deux mots; c'est fini, ils n'aiment plus les conversations! Assez causé, qu'ils disent. (*Défaisant son sac et le mettant sur la table.*) Il me semble aussi, pour la première fois de ma vie, que mon bagage me pèse; il faut que ce soient ces maudits billets de banque, il n'en était jamais entré dans mon havresac.

Air d'Aristippe.

Pour un soldat qui n'en a pas l'usage,
Ça gêne un peu ; mais cependant,
Malgré ce surcroît de bagage,
Je chemine toujours gaîment.
Désormais sans risquer d'attendre,
Les malheureux à moi pourront s'offrir,
Car j'ai du fer pour les défendre
Et de l'or pour les secourir.

Mon pauvre colonel ! je le vois encore, sur le champ de bataille. Tiens, me dit-il, je n'ai pas de parents, pas de famille, je ne veux pas que l'ennemi soit mon héritier ; prends ce portefeuille et pense quelquefois à ton colonel. Morbleu ! ce n'étaient pas de ces chiffons de papier qu'il me fallait, c'étaient des cartouches ; et depuis ce temps je n'en envoie pas une à l'ennemi que ce ne soit à son intention.

SCÈNE III.

STANISLAS, CHRISTINE.

CHRISTINE, au garçon d'auberge.

Stanislas, dites-vous, un soldat... Ah ! mon Dieu ! où est-il ?

STANISLAS.

Eh bien ! est-ce enfin la bourgeoise ?

CHRISTINE, l'apercevant et courant à lui.

Le voilà... Ah ! monsieur, que je suis contente de vous revoir !

STANISLAS.

Et moi donc ! je n'en puis pas parler... milzieux ! ça vous coupe la respiration.

CHRISTINE.

Quand j'ai appris que votre corps d'armée traversait ce pays, je me suis dit : Nous le reverrons, ou il nous donnera de ses nouvelles... Vous restez quelque temps avec nous?

STANISLAS.

Deux heures au plus, le temps de se reposer; et en avant, le sac sur le dos.

AIR : On dit que je suis sans malice. (*Le Bouffe et le Tailleur.*)

Quelque regret qu'on ait, ma belle,
Dès que le tambour nous appelle,
Faut sur-le-champ être sur pié;
Adieu l'amour et l'amitié!
A chaque instant changeant de gîte,
Nous somm's forcés d'aimer plus vite,
Et de régler le sentiment
Sur la marche du régiment.

CHRISTINE.

Votre blessure... vous en êtes-vous ressenti?

STANISLAS.

Non pas, petite mère, elle a été trop bien soignée, mais je crois que sans vous je quittions le poste; et quand je pense que pendant un mois entier...

CHRISTINE.

Allons, allons, ne parlons plus de cela; votre présence ici nous a sauvés de bien d'autres choses... sans vous cette maison peut-être serait brûlée; et moi qui en étais la servante, je n'en serais pas aujourd'hui la maîtresse.

STANISLAS.

Comment! mademoiselle Christine, vous êtes la bourgeoise?

CHRISTINE.

C'est une histoire que je vous raconterai; l'auberge, le jardin et ses dépendances, tout cela est à moi; et jugez de

mon bonheur, c'est chez moi que je vous reçois. Voulez-vous goûter de mon vin?...

(Elle fait signe à Guillaume d'apporter une bouteille.)

STANISLAS.

Oui, parbleu! à condition que pendant ce temps-là vous me raconterez votre histoire. On n'écoute jamais mieux que quand on boit.

CHRISTINE.

Vous savez combien j'étais malheureuse : orpheline, sans fortune, obligée de servir madame Ruders, l'ancienne bourgeoise, qui était si méchante...

STANISLAS.

Et qui vendait de mauvais vin. Je me suis toujours défié de cette femme-là.

CHRISTINE.

Lorsque, environ quatre mois après votre départ, un soldat qui retournait au pays me demande et me dit : « Mademoiselle, j'ai deux mille écus à vous remettre de la part d'un ami qui ne vous demande rien que d'être heureuse... adieu. » Il était déjà parti et sans même accepter un verre de vin, et depuis je ne l'avons plus jamais revu...

STANISLAS, vivement.

C'est très-bien; j'étais sûr que ce hussard-là était un brave homme...

CHRISTINE.

Comment! un hussard! et d'où savez-vous que c'était là son uniforme?

STANISLAS.

Eh! mais... mais morbleu! c'est vous qui me l'avez dit.

CHRISTINE.

Du tout, et vous en savez plus que moi.

AIR : Ainsi que vous, je veux, mademoiselle.

A qui dois-je un bienfait semblable?...

Vous hésitez... je le sais à présent;
Oui, vous seul en êtes capable...

STANISLAS.

Qui moi! j'y pense bien vraiment!

CHRISTINE.

Avouez-moi vos nobles artifices,
Ou d'vos bienfaits je ne veux plus..
J' n'ai pas rougi d'accepter vos services;
Vous rougissez de m' les avoir rendus.

STANISLAS.

Eh bien! oui, c'est à moi ou plutôt à mon colonel que vous le devez. Son portefeuille qu'il m'a donné en mourant contenait douze mille francs, que j'avais ainsi partagés : six pour vous et six pour mon père; la moitié à celui qui m'avait donné la vie, et l'autre à celle qui me l'avait conservée, c'est trop juste. J'avais chargé un de mes camarades de venir vous trouver; et le reste, j'avais été dernièrement le porter moi-même... mais mon père, ancien soldat, vieil invalide...

CHRISTINE.

Eh bien?

STANISLAS.

Il n'en avait plus besoin, il n'est plus au service; c'est là-haut qu'il reçoit sa paie... (S'essuyant les yeux.) Mais, tenez, ne parlons plus de cela, car je veux que vous acheviez votre histoire, et moi ma bouteille... Je devine que vous avez acheté cette maison.

CHRISTINE.

Qui était mal tenue, mal gouvernée, et qui, grâce à mes soins et à mon zèle, est devenue la meilleure auberge du canton.

STANISLAS.

Tant mieux, vous méritez d'être heureuse.

CHRISTINE.

Heureuse!

STANISLAS, hésitant.

Oui, morbleu! et certainement celui que vous daigneriez... Allons, morbleu! quand je resterai là une heure en position; c'est un retranchement qu'il faut enlever à la baïonnette. Tenez, mademoiselle Christine, depuis un an vous avez été mon chef de file, et vous étiez toujours à côté de moi au feu comme au bivouac. J'ai de l'argent dont je ne sais que faire, un cœur qui ne s'est pas encore donné, un bras qui ne s'est jamais vendu, tout cela est à votre service, et je vous l'offre : voulez-vous de moi?

CHRISTINE.

Comment! monsieur Stanislas, il serait possible ?

STANISLAS.

Voulez-vous m'épouser? parlez, je n'ai que deux heures à rester ici, et je n'ai pas de temps à perdre.

CHRISTINE.

Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance, mais ce que vous me proposez est impossible : il faut encore le temps de s'aimer.

STANISLAS.

Eh bien! est-ce que vous ne m'aimez pas?

CHRISTINE.

Mais...

STANISLAS.

M'aimez-vous, oui ou non?

CHRISTINE.

Daignez, de grâce...

STANISLAS.

Je n'aime pas les phrases; répondez-moi par un seul mot : oui ou non...

CHRISTINE, timidement.

Eh bien!... non.

STANISLAS.

Comment ! vous ne m'aimez pas, moi votre frère, votre ami, qui irais me jeter pour vous à la bouche d'un canon, et qui vous chéris encore plus que mon pauvre colonel ! et pourquoi ne m'aimeriez-vous pas ? Je vous aime bien, vous qui me traitez plus durement qu'un caporal allemand ne traite une recrue.

CHRISTINE.

Je sais ce que vous avez fait pour moi, je ne l'oublierai jamais; mais je n'en suis pas digne, et je vais tout vous rendre...

STANISLAS.

Me le rendre ! il ne manquait plus que cela. Cette fille-là a juré de me faire mourir de chagrin.

CHRISTINE.

Mais, au moins, écoutez-moi.

STANISLAS.

Je n'écoute rien.

CHRISTINE.

Stanislas...

STANISLAS.

Non.

CHRISTINE.

Mon ami !...

STANISLAS, *s'arrêtant.*

A la bonne heure, cela ! parlez.

CHRISTINE.

Si ce que vous me demandez ne dépendait pas de moi ! si, avant de vous connaître, j'en aimais un autre !

STANISLAS.

Un autre ! je n'avais jamais pensé à cela... vous en aimiez un autre?

CHRISTINE.

Eh bien! s'il était vrai, qu'est-ce que vous diriez ?

STANISLAS.

Je dirais... je dirais, que celui-là n'a qu'à bien se tenir, parce que si je le rencontre jamais...

CHRISTINE.

Qu'est-ce que vous lui ferez?

STANISLAS.

Je le tuerai.

CHRISTINE.

Et pourquoi le tueriez-vous ?

STANISLAS.

Parce que ce blanc-bec-là a l'audace de vous aimer.

CHRISTINE.

Et s'il ne n'aimait pas ?

STANISLAS, *étonné.*

Ah! c'est différent; mais je voudrais bien voir qu'il ne vous aimât pas, avec cette taille-là, ces yeux, cette mine; s'il y avait quelqu'un qui osât ne pas être amoureux de vous...

CHRISTINE.

Vous lui chercheriez querelle, n'est-ce pas ?

STANISLAS.

C'est-à-dire, non. Mais comment se fait-il?...

CHRISTINE.

Rien n'est plus simple.

AIR : De cet amour vif et soudain. (Caroline.)

Voilà trois ans qu'un beau matin
J' quittai le lieu de ma naissance.
Là, j'avais un jeune cousin
Qui fut l'ami de mon enfance.
A ses serments mon cœur croyait;

On croit toujours ce qu'on désire.
Sans m'aimer il me le disait,
Et je l'aimais sans le lui dire.

STANISLAS.

Ah ! vous ne lui avez pas dit..

CHRISTINE.

Jamais, j'étais trop pauvre et lui aussi pour songer à nous marier; mais dès que, grâce à vous, j'ai eu une petite fortune, je lui ai écrit de venir la partager et d'arriver tout de suite pour m'épouser.

STANISLAS.

Eh bien ?...

CHRISTINE.

Il n'est pas encore venu, et cependant il a reçu ma lettre, j'en suis bien sûre. C'est alors que j'ai acheté cette auberge.

AIR du vaudeville de La Somnambule.

En ces lieux je m' suis établie ;
Et n' comptant plus sur mon cousin,
Loin de lui je passe ma vie
Dans la solitude et l' chagrin.

STANISLAS.

Puisque sa tendresse est trompeuse,
Puisque vos vœux sont superflus,
Qu'attendez-vous pour être heureuse ?

CHRISTINE.

J'attends que je ne l'aime plus;
J'attends, hélas! que je ne l'aime plus.

STANISLAS.

Christine, vous êtes une brave fille ; vous n'avez pas voulu me tromper. Ça vous tient donc encore là ? (*Montrant le cœur.*) Ça ne s'en va pas ?

CHRISTINE.

Non.

STANISLAS.

Eh bien! c'est bon; je repasserai plus tard. Promettez-moi seulement que, si vous pouvez l'oublier, ce sera moi...

CHRISTINE, vivement.

Oh! je vous le jure!

STANISLAS.

C'est bon, vous serez madame Stanislas. (On entend en dehors des cris de buveurs.) Holà! hé! quelqu'un.

Ensemble.

AIR : Partons, suivons les pas du héros qui nous guide. (*Fernand Cortez.*)

CHRISTINE.

Quel tapage effrayant!
On demande l'hôtesse.
Je vous quitte un instant,
Car là-bas on m'attend.

STANISLAS.

Oui, partez promptement :
On demande l'hôtesse;
Mais songez seulement
Qu'un ami vous attend.

CHRISTINE.

Vous êtes ici chez vous;
Pardon si je vous laisse.

STANISLAS.

Mon vœu le plus doux
Serait d'être chez nous.

Ensemble.

CHRISTINE.

Quel tapage effrayant, etc.

STANISLAS.

Oui, partez promptement, etc.

(Christine sort.)

SCÈNE IV.

STANISLAS, MICHEL, **il porte un paquet au bout d'un bâton.**

MICHEL.

Je vous demande pardon d'entrer ainsi sans façon. Pourriez-vous, monsieur le soldat, m'enseigner le chemin pour aller à la ville voisine?

STANISLAS.

Tiens! ce jeune cadet qui ne sait pas où est la grande route!... Eh! mais, nous sommes en pays de connaissance; c'est M. Michel que nous avons vu, il y a un mois, à la ferme des bois, à trente lieues d'ici. Vous ne me remettez pas?

(**Lui tendant la main.**)

MICHEL, lui serrant la main de mauvaise grâce.

Si fait, si fait; j'y suis maintenant. Vous étiez de ce régiment qui a repoussé l'ennemi le jour où on s'est battu près de notre ferme; c'est que nous y étions tous!

***AIR** de **Marianne.** (DALAYRAC.)*

L'affaire était joliment rude.

STANISLAS.

J' crois mêm' qu' vous aviez un peu peur.

MICHEL.

Dam' quand on n'a pas l'habitude,
Et qu'on se bat en amateur!
Quoiqu' paysan,
On est vaillant,
Surtout quand on n' peut pas faire autrement.
La fourche en main,
Bravant l' destin,
Nous étions là vingt héros
En sabots.

Pour ma part, d'estoc et de taille
J' frappais si bien qu'après l' combat,
L' général me nomma soldat
Sur le champ de bataille.

Mais ma nomination n'a pas eu de suite.

STANISLAS.

Cependant vous n'êtes plus garçon de ferme?

MICHEL.

Non, monsieur le soldat, je ne suis plus paysan, je suis bourgeois; j'ai obtenu par des protections... c'est Pierre Durand, un fiscal de chez nous, qui m'a fait avoir un emploi civil : je suis dans l'octroi. Quand je dis civil, c'est presque militaire, parce que je serai commis à cheval dès que j'en aurai un : on se fournit de tout.

STANISLAS.

Et vous n'en avez pas encore?

MICHEL.

Moins que jamais.

STANISLAS.

Comment! moins que jamais?

MICHEL.

Je vais vous conter ça. C'est que cette nuit je suis tombé dans un parti de hussards qui m'ont tout pris, et depuis ce moment-là je cours encore.

STANISLAS.

De sorte que vous n'avez pas encore eu le temps de penser à déjeuner.

MICHEL.

Si fait, j'y ai pensé; mais, vu les obstacles, (Montrant son gousset.) je n'osais pas entrer dans cette belle auberge.

STANISLAS.

Comment! c'est pour cette raison?... Touchez là, et ne

craignez rien ; c'est moi qui paye : nous déjeunerons ensemble. Holà ! quelqu'un.

MICHEL.

Quoi ! monsieur le soldat, vous êtes assez bon... c'est vous qui payez...

STANISLAS.

Cela vous étonne ?

MICHEL.

Non, du tout : ça m'étonnerait bien plus si c'était moi ; mais je ne voudrais cependant pas vous coûter de l'argent.

STANISLAS.

Je vous dis de ne rien craindre ; je suis chez moi. Holà ! les garçons ; mais ils sont occupés, et j'aurai plus tôt fait d'aller moi-même... Reposez-vous là : vous en avez besoin ; je reviens dans un instant. Adieu, mon brave.

MICHEL.

Adieu, monsieur le soldat.

SCÈNE V.

MICHEL, seul sur le banc de gazon.

Je n'étais pas d'abord enchanté de la rencontre, parce que je me rappelais très-bien ce Polonais-là ; il est brutal comme un sapeur, et il vous donne un coup de sabre comme je donnerais un coup d'éperon à mon cheval... si je l'avais... Mais il est bon enfant ; il paye à déjeuner, et cela arrive bien, car je tombe de besoin et de fatigue. Aussi je lui rendrai cela, quand j'aurai fait fortune ; car je le sens là, je ferai mon chemin, je parviendrai. Pierre Durand avait raison : c'est une duperie de se marier, parce qu'alors c'est fini, il n'y a plus moyen d'arriver : on végète, c'est le mot.

(Commençant à s'endormir.)

AIR : Dans un délire extrême. (*Joconde.*)

Pour moi que rien n'enchaîne,
Ma fortune est certaine;
D'où vient qu'à mes projets
Se mêlent des regrets?
Je ne sais quel trouble extrême
M'agite malgré moi-même,
Hélas ! malgré moi-même...

(Il s'endort tout à fait. L'orchestre achève l'air : *On revient toujours à ses premières amours*, et continue en sourdine pendant toute la scène suivante.)

SCÈNE VI.

MICHEL, endormi, CHRISTINE, avec des assiettes, une nappe, etc., ce qu'il faut pour mettre le couvert, GUILLAUME.

CHRISTINE.

Oui, nous allons vous mettre là le couvert. (Au domestique.) Et toi, Guillaume, dépêche-toi; soigne le déjeuner, et veille à ce que M. Stanislas et son ami soient bien servis.

MICHEL, rêvant.

Christine, Christine !

CHRISTINE, se retournant.

Qui m'a nommée?... Grand Dieu! qu'ai-je vu? c'est lui! (Faisant un pas vers lui.) Michel...

SCÈNE VII.

LES MÊMES; STANISLAS, avec un panier de vin.

STANISLAS.

Me voilà; j'arrive de la cave. Tubleu! quel front de bataille! un coup d'œil menaçant; mais ce n'est pas encore

cela qui me ferait reculer; et j'ai déjà commencé à éclaircir les rangs. (Posant à terre le panier.) Que je vous aide à mettre le couvert... Eh bien! qu'avez-vous donc, petite mère? Votre main tremble en prenant cette assiette.

CHRISTINE.

Moi! du tout.

STANISLAS.

Si fait, morbleu! quoique je ne m'y connaisse pas, je vois bien que vous êtes émue, agitée; c'est ce que je vous ai dit tout à l'heure, n'est-ce pas? Eh bien! tant mieux, c'est bon signe. Ah çà! vous allez vous mettre là, et nous tenir compagnie.

CHRISTINE.

Non, non, l'on a besoin de moi là-dedans; mais Guillaume restera là, et moi aussi de temps en temps je viendrai pour vous servir et voir si vous ne manquez de rien.

STANISLAS.

A la bonne heure. (Frappant sur l'épaule de Michel qui est endormi.) En route, camarade!

(Christine se retire dans le fond; elle disparaît de temps en temps, mais écoute toujours pendant la scène suivante.)

MICHEL, s'éveillant en sursaut.

Hein! qu'est-ce que c'est? encore des hussards!

STANISLAS.

Eh! non, c'est le déjeuner.

MICHEL.

Ah! quel dommage!

STANISLAS.

Comment! quel dommage?

MICHEL.

Au moment où vous m'avez réveillé, j'étais premier commis dans les droits réunis : de la fenêtre de mon hôtel je me voyais passer en carrosse, et j'allais dîner en ville.

STANISLAS, se mettant à table.

Des hôtels, des dîners en ville! je vois que vous donnez dans la fumée.

MICHEL.

Et vous?...

STANISLAS.

Je ne connais que celle du canon; je tiens au solide. Asseyons-nous. (Stanislas est à gauche du spectateur; Michel est en face de lui, et tourne le dos à Christine.) Je gage qu'avec vos idées et votre tournure, un joli garçon comme vous doit trouver à la ville quelque bon parti!

MICHEL.

Oh! je crois bien qu'on n'en manquerait pas; mais, dans ma situation, je ne peux pas trop me marier, voyez-vous...

CHRISTINE, à part.

Que veut-il dire?

MICHEL.

Parce que je ne suis pas mon maître tout à fait. Il y avait quelqu'un au pays que j'avais promis d'épouser.

STANISLAS.

Eh bien! qui vous empêche?

(Christine se rapproche et écoute avec attention.)

MICHEL, mangeant.

Oh! ce sont des raisons de famille.

STANISLAS.

C'est différent; ça ne me regarde pas. (Buvant.) A votre santé!

MICHEL.

Je ne demanderais pas mieux, parce que, quoiqu'il y ait longtemps que je ne l'aie vue... elle était si douce, si gentille! je l'aimais tant! Mais au moment où je vais me décider, je pense au chemin que je peux faire, moi, un monsieur, un homme en place; ces idées-là, cela chasse les autres, et ça empêche...

STANISLAS.

J'entends, ça empêche d'être honnête homme.

MICHEL.

Qu'est-ce que vous dites donc là, monsieur le soldat ?

STANISLAS.

La vérité, morbleu ! Quand on a promis à une femme ou à son colonel, c'est tout comme...

AIR : Le choix que fait tout le village. (Les Deux Edmond.)

Je vois bien que cet hyménée
N'a plus l'air de vous convenir,
Mais d' la parole qu'on a donnée
Rien ne saurait nous affranchir.
Que la fortune ou non nous soit rebelle,
Tout peut changer, hormis nos sentiments;
Et l'on n'a pas le droit d'être infidèle,
Lorsque l'honneur a reçu nos serments.

CHRISTINE, à part.

Brave garçon !

MICHEL.

Mais cependant, monsieur le soldat, si, en l'épousant, je ne devais pas la rendre heureuse ?

STANISLAS.

C'est autre chose; alors on ne la trompe pas plus longtemps, et on lui écrit la vérité : « Mam'zelle, je mets la main « à la plume pour vous avouer que je ne vous aime plus; « par ainsi, vous n'avez que faire de m'attendre, et vous « pouvez de votre côté en épouser un autre, si cela vous « convient. *Signé* MICHEL. » Voilà comme on agit, quand on a de l'usage et des sentiments.

MICHEL.

Oui, sans doute, excepté que je n'écrirai jamais cela.

STANISLAS.

Comment ! milzieux !

MICHEL.

Je l'écrirai, monsieur le soldat; mais je dis seulement que je le tournerai autrement.

AIR : Mes yeux disaient tout le contraire.

J' lui dirai ben : Je n' vous aim' pas,
Puisque cet avis est le vôtre;
Mais je n' pourrai jamais, hélas !
Lui dire d'en aimer un autre.
Oui, plus j'y pense, je le voi,
C'est un trésor que j'abandonne.
J' veux bien qu'il ne soit plus à moi,
Mais j' voudrais qu'il n' fût à personne.

STANISLAS.

Parce que ?...

MICHEL.

Parce que ça me ferait un chagrin...

STANISLAS.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MICHEL.

Eh bien ! non, monsieur le soldat, non, cela ne m'en fera pas. Dès que vous me le demandez, vous sentez bien qu'après le déjeuner que vous venez de me donner, tout ce qui peut vous être agréable... (A part.) Quel diable d'homme !

STANISLAS.

Holà ! quelqu'un. (Christine se retire à l'écart et fait signe à Guillaume d'avancer.) De l'encre et du papier.

GUILLAUME.

Il y a tout ce qu'il faut dans la chambre à côté; c'est là que madame écrit ses mémoires.

STANISLAS.

Eh bien ! mon jeune camarade, vite à la besogne, et nous prendrons par là-dessus une goutte d'eau-de-vie : il n'y a rien qui fasse bien à l'estomac comme d'avoir sur la conscience une bonne action et un petit verre.

MICHEL, un peu ému.

Oui, la bonne action, le petit verre... vous verrez que je suis digne de trinquer avec vous.

STANISLAS.

A la bonne heure!

(Michel entre à gauche, et Christine, qui s'est tenue à l'écart, redescend le théâtre et se trouve en scène.)

SCÈNE VIII.

STANISLAS, CHRISTINE, se cachant les yeux avec son mouchoir.

STANISLAS, toujours à table.

C'te jeuness' ! on a de la peine à la mettre au pas. (Se retournant et apercevant Christine qui pleure.) Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

CHRISTINE.

Non, non, ce n'est rien. (A part.) Malgré soi... on n'est pas maîtresse de ça ; mais j'aurai de la fermeté, du courage. (Haut, en essuyant ses yeux.) Stanislas, m'aimez-vous ?

STANISLAS.

Si je vous aime, morbleu ! plus que jamais.

CHRISTINE.

Eh bien ! moi, je ne sais pas ce que j'éprouve ; (A part.) mais la colère, le dépit... je serais si heureuse de l'humilier, de me venger ! (Haut.) Je crois presque que je vous aime.

STANISLAS.

Comment ! il serait possible !

AIR : Du partage de la richesse. (*Fanchon la vielleuse.*)

Mon bonheur a d' quoi me confondre ;
J' vous disais bien que ça viendrait.

CHRISTINE.

Pourtant j' n'en voudrais pas répondre.

STANISLAS.

C'est égal, le plus fort est fait.
Il serait vrai?... j'ai su vous plaire?

CHRISTINE, à part.

P't-être en mourrai-je de douleur,
Mais je me sens trop en colère
Pour ne pas faire son bonheur.

(Haut.)

Enfin, tantôt vous m'avez offert votre main...

STANISLAS, vivement.

Vous l'acceptez ?

CHRISTINE.

Pas maintenant, puisque vous repartez; mais je ne serai jamais à d'autre qu'à vous sans votre consentement, sans votre permission, je vous le promets, et dans un mois, ou à votre retour, je vous épouserai.

STANISLAS.

Vous le jurez ?

CHRISTINE.

Oui, je le jure... à une seule condition.

STANISLAS.

Allons, toujours des conditions! Enfin, voyons, celle-là, quelle est-elle ?

CHRISTINE.

C'est que, dès à présent, vous prendrez le titre de mon mari.

STANISLAS, étonné.

Comment !

CHRISTINE.

Oui, vous ne m'appellerez pas autrement que votre femme.

STANISLAS.

Et pourquoi ?

CHRISTINE.

Je ne sais; mais enfin vous êtes le maître de refuser. Cette condition-là vous paraît-elle trop rigoureuse?

STANISLAS.

AIR de La Sentinelle.

Vous l'exigez, je serai votre époux;
Mais d' votr' demande aujourd'hui je m'étonne :
Quand je voudrais donner mes jours pour vous,
C'est mon nom seul qu'il faut que je vous donne.
Il est à vous; et s'il ne brille pas,
Il est du moins sans tache et sans outrage :
C'est un avantage ici-bas
Que bien des gens ne pourraient pas
Vous apporter en mariage.

CHRISTINE, à part.

Ah! le voilà.

SCÈNE IX.

CHRISTINE, STANISLAS, MICHEL.

MICHEL, sortant de la porte à gauche. Il tient une lettre à la main, et la présente à Stanislas.

TRIO.

AIR : Fragment du quatuor du Calife de Bagdad.

Tenez, mon brave homm'; je l'espère,
De moi vous serez satisfait;
Car vous ne vous attendez guère
Au contenu de ce billet.
(Apercevant Christine.)
Ah! grands dieux! ô surprise extrême!

CHRISTINE, feignant l'étonnement.

C'est lui...

MICHEL.

C'est Christine elle-même !

STANISLAS, à Christine.

Qu'est-ce donc ?

CHRISTINE.

Un de mes parents
Que j' n'ai pas vu depuis longtemps.

(Michel met la lettre dans sa poche en regardant Christine.)

Ensemble.

MICHEL.

Plus que jamais elle est jolie :
Combien je la trouve embellie !
Oui, de surprise et de bonheur,
Ah ! je sens là battre mon cœur.

STANISLAS.

Est-il un sort plus dign' d'envie ?
Époux d'une femme jolie !
Oui, d'espérance et de bonheur
Je sens déjà battre mon cœur.

CHRISTINE.

Oui, c'en est fait, puisqu'il m'oublie,
Je veux punir sa perfidie ;
Mais de dépit et de douleur,
Ah ! je sens là battre mon cœur.

CHRISTINE, à Michel.

Ah ! combien de te voir ici
Nous somm' charmés au fond de l'âme !
(A Stanislas avec intention.)
N'est-il pas vrai, mon bon ami ?

MICHEL, étonné.

Son ami !

STANISLAS.

Je pense comme toi... ma femme.

MICHEL, interdit.

Sa femme... comment ?...

STANISLAS, la montrant.

Eh ! oui,
C'est ma femme !

CHRISTINE, de même.

C'est mon mari.

Ensemble.

MICHEL.

Quel trouble affreux règne en mon âme !
Comment ! Christin' serait sa femme ?
Ah ! de surprise et de douleur
Je sens, hélas ! battre mon cœur.

CHRISTINE.

Oui, d'un autre il me croit la femme;
Je vois le trouble de son âme !
Et sa surprise et sa douleur
Font malgré moi battre mon cœur.

STANISLAS.

Quel trouble heureux règne en mon âme !
Bientôt elle sera ma femme.
Oui, d'espérance et de bonheur
Je sens déjà battre mon cœur.

CHRISTINE.

Eh bien ! Michel, qu'as-tu donc ? Tu ne nous fais pas compliment ? et après trois ans d'absence, est-ce que tu n'as rien à nous dire ? Donne-moi des nouvelles du pays; parle-moi de toi, de tes affaires, de tes amours; comment cela va-t-il ?

MICHEL.

Cela va bien, mademoiselle.

STANISLAS.

Qu'est-ce qu'il dit donc?... mademoiselle!

MICHEL.

C'est-à-dire madame. (A part.) Dieu ! ce mot-là fait mal.

CHRISTINE, à Michel qui s'appuie contre la table.

Eh bien! Michel, qu'as-tu donc?

MICHEL.

Rien; mais je ne me sens pas à mon aise.

CHRISTINE.

Il a peut-être besoin de prendre quelque chose?

STANISLAS.

Non pas; il vient de déjeuner, et solidement : aussi il va faire ses adieux à sa cousine, et se remettre gaiement en route comme un joli garçon.

CHRISTINE.

Est-ce qu'il ne reste pas quelque temps avec nous?

STANISLAS.

Il a des affaires à la ville voisine, un emploi qui l'attend.

MICHEL.

Aussi je crois que je ferai bien de m'en aller; j'aurais voulu seulement vous parler de quelques affaires de famille.

STANISLAS, s'asseyant.

Eh bien! mon garçon, ne vous gênez pas : nous écoutons.

MICHEL, embarrassé.

Oui, mais c'est que...

CHRISTINE, de même.

Peut-être ne voudrait-il confier cela qu'à moi seule?

STANISLAS, bas.

C'est que j'aimerais mieux rester avec vous.

CHRISTINE, de même.

Oui, mais je veux que mon mari soit complaisant.

STANISLAS.

C'est différent; il faut donc qu'un mari?...

CHRISTINE.

Oui.

STANISLAS.

Allons, puisque je suis dans ce régiment-là, et qu'il paraît que c'est la consigne, je m'en vais. (Revenant, bas à Christine.) Je m'en vais sans crainte, parce que vous m'avez donné votre parole : vous serez à moi, ou vous ne serez à aucun autre sans ma permission; ainsi je suis tranquille, parce que quand je la donnerai il fera chaud. (Haut.) Adieu, ma femme, je vais revenir tout de suite.

(Il sort.)

SCÈNE X.

CHRISTINE, MICHEL.

CHRISTINE, après un moment de silence.

Nous voilà seuls. Eh bien! Michel, qu'avais-tu à me dire? qu'avais-tu à me demander? Pouvons-nous t'être utiles à quelque chose, mon mari et moi?

MICHEL.

Je ne veux rien de vous, ni de votre mari.

CHRISTINE.

Et ces affaires de famille dont tu voulais me parler?

MICHEL.

Je n'en ai pas; je voulais seulement vous faire compliment sur votre constance, et je n'osais pas quand il était là.

CHRISTINE.

Comment! ma constance! Fallait-il rester fille toute ma vie, parce qu'il plaisait à monsieur de ne pas me répondre?

MICHEL.

Est-ce que je pouvais supposer que vous étiez si pressée? et il fallait en effet l'être joliment pour prendre un mari comme celui-là.

CHRISTINE, vivement.

Et qu'est-ce qu'il a donc de si mal?

MICHEL.

Il n'y a pas besoin de parler si haut; mais on sait ce que c'est qu'un soldat : celui-là surtout qui est brutal, qui est jaloux, et qui n'a pas le moindre usage.

CHRISTINE.

Quand il serait vrai, je suis sûre au moins qu'il m'aime, lui; et il a raison, car je le lui rends bien.

MICHEL.

Ah! vous le lui rendez!

CHRISTINE.

Oui, monsieur, je l'aime, je l'adore, je ne suis contente que quand je le vois.

MICHEL.

Ah! mon Dieu, je ne vous retiens pas; je ne vous empêche pas d'être avec lui; si vous croyez que je sois jaloux!... Je l'aurais peut-être été d'un amant aimable et galant; mais d'un mari comme celui-là!... c'est ce que je pouvais trouver de mieux. Un homme qui boit, qui fume, qui à chaque instant se met en colère, qui, j'en suis sûr, vous rendra malheureuse; eh bien! c'est tout ce que je désire, c'est tout ce que je demande; au moins je serai vengé.

CHRISTINE.

Comment! monsieur Michel, vous serez vengé, et de qui? Quel mal vous ai-je fait? Est-ce ma faute si vous m'avez refusée? A qui ai-je pensé dès mon enfance? à vous. Dès que j'ai eu un peu de fortune, à qui ai-je offert mon cœur et ma main? à vous. Je me disais : Nous ne serons pas encore bien

riches; mais avec de l'ordre, du travail, nous pourrons le devenir. Et Michel, qui a toujours été un peu ambitieux, sera flatté de se trouver à la tête de la première auberge du canton, et sentira, quelque place qu'on lui offre, qu'il vaut mieux commander chez soi que d'obéir chez les autres. Et si par notre activité, si par nos économies notre maison finit par prospérer, quel bonheur de ne devoir sa fortune qu'à soi-même, et quel bon ménage nous ferons! La journée sera consacrée au travail; mais le soir nous nous verrons entourés de notre famille, de nos amis qui viendront s'asseoir à notre table. Le dimanche, toute la jeunesse du pays viendra danser dans notre jardin. Aimés de nos voisins, estimés des voyageurs, chéris de nos enfants, tel est le sort qui nous attend... Voilà ce que je me disais, monsieur; voilà les plans de bonheur que je formais pour vous, et dont vous voulez aujourd'hui vous venger.

MICHEL.

Dieu! que je suis malheureux! et quel ménage j'aurais eu!... Vous ne pouviez peut-être pas attendre?... C'est affreux, et je vous en veux plus que jamais de m'avoir privé d'un trésor comme celui-là.

CHRISTINE.

N'y avez-vous pas vous-même renoncé? et tout à l'heure encore, ne m'avez-vous pas écrit de vous oublier? Et cette lettre...

MICHEL.

Cette lettre! qu'est-ce que ça prouve? Allez, si vous saviez, si vous pouviez deviner mon secret!...

CHRISTINE.

Que dites-vous, un secret? vous en auriez un?

MICHEL.

Oui; mais je ne peux plus vous le dire, vous voilà mariée.

CHRISTINE.

N'importe, je veux le savoir.

MICHEL.

Ça ne se peut plus, vous dis-je. Vous aimez votre mari, vous l'adorez, rien ne manque à votre félicité...

CHRISTINE.

Rien n'y manque! vous ai-je dit cela?

MICHEL.

Comment! il serait possible! vous ne seriez pas heureuse, vous, Christine? Il ne manquait plus que ce chagrin-là. (A voix basse.) Je suis sûr qu'il est colère, qu'il est brutal : il vous bat peut-être. Dieu! si j'osais lui chercher querelle!... Vous ne pouviez peut-être pas attendre? moi qui me serais laissé mener par vous!

CHRISTINE.

AIR de Céline.

Eh bien! si votre ancienne amie
Conserve encor quelque pouvoir,
Confiez-lui, je vous en prie,
Ce secret que je veux savoir.

MICHEL.

Puisque votre cœur le désire,
(Lui donnant la lettre.)
Mes secrets... les voilà; mais j' vois
Qu'à présent il faut vous les dire...
(La regardant avec expression.)
Vous les deviniez autrefois.

CHRISTINE.

Que dites-vous?

MICHEL.

Oui, dès que vous l'aurez lue... je vous quitte, je pars, et j'irai au bout du monde, s'il le faut...

CHRISTINE, lisant.

« Mademoiselle, je suis ambitieux, mais honnête; un « brave homme avec qui je viens d'avoir une conversation « m'a prouvé que, si je ne vous aimais plus, il fallait vous « le déclarer; je prends donc la plume pour vous dire « que... » (S'arrêtant.) Eh bien! c'est effacé.

MICHEL.

Allez toujours.

CHRISTINE.

« Pour vous dire... que... je t'aime toujours; car je n'ai « jamais pu écrire l'autre mot, et je sens maintenant qu'il « m'est aussi impossible de le penser que de l'écrire. » (S'arrêtant.) Comment! il serait vrai?

MICHEL, pleurant.

Allez toujours.

CHRISTINE.

« Oui, ma petite Christine, c'est Pierre Durand et ses « mauvais conseils qui m'ont égaré; mais je n'ai jamais « cessé de t'aimer, et je t'aime plus que jamais, et je « t'épouserai aussi vite que tu le voudras. Ton cousin et « futur mari, Michel. »

MICHEL, prenant son chapeau.

Adieu! adieu! je m'en vas.

CHRISTINE.

Michel, encore un instant.

MICHEL.

Quoi! vous me retenez après ce que vous venez de lire! Vous voyez bien, madame Stanislas, que je vous aime toujours.

CHRISTINE.

Eh bien! qu'est-ce que ça fait?

MICHEL.

Et votre mari qui est jaloux! S'il savait seulement...

CHRISTINE.

Qu'importe ?

MICHEL.

Comment ! qu'importe !... eh bien ! par exemple, c'est pour le coup qu'il vous battrait. Vous battre, vous, Christine ! (La regardant avec douleur.) Vous ne pouviez peut-être pas attendre ? (Vivement, reprenant son chapeau et son bâton.) Adieu ! Christine... adieu ! ma cousine.

(Il sort par la gauche et rentre dans l'intérieur de l'auberge.)

SCÈNE XI.

CHRISTINE, seule.

Eh bien ! il part, il s'en va... Si je lui disais... Et Stanislas à qui j'ai promis ! Ah ! mon Dieu ! le voilà.

(Elle entre dans le bosquet à droite.)

SCÈNE XII.

STANISLAS, MICHEL.

STANISLAS.

Eh ! où diable allez-vous par là, mon camarade ?

MICHEL.

Vous le voyez bien, je m'en vas.

STANISLAS.

Où avez-vous donc les yeux ? vous ne connaissez donc plus votre chemin ? (Lui montrant la porte du fond.) C'est par là que vous êtes entré.

MICHEL.

C'est que j'avais la vue un peu troublée. (Regardant autour de lui, à part.) Elle n'est plus là ; je ne la verrai plus.

STANISLAS.

Ah çà ! mon garçon, vous avez dit adieu à votre cousine, vous l'avez embrassée ?

MICHEL, vivement.

Non, non ; ça, je l'ai oublié...

STANISLAS.

Eh bien ! c'est égal, je l'embrasserai pour vous. Voilà votre chemin, la route est belle ; bon voyage, et adieu, mon cousin.

MICHEL.

Oui, adieu, mon cousin. (A part.) Dieu ! que c'est dur à prononcer : et dire que je les laisse là ensemble !

STANISLAS, se retournant.

Eh bien ! vous n'êtes pas encore parti ?

MICHEL.

Si fait, si fait ; c'est que je me rappelle ce petit verre... que vous m'avez promis.

STANISLAS.

Diable ! quelle mémoire vous avez ! Eh bien ! voyons : (Prenant la bouteille qui est restée sur la table et versant deux petits verres.) dépêchons, et trinquons. (Voyant Michel qui veut prendre une chaise.) Oh ! ce n'est pas la peine de vous asseoir ; cela se prend debout : cela descend plus vite. (Il avale son verre d'un trait, et regarde Michel qui est très-longtemps à prendre le sien.) Eh bien ! ça passe-t-il ?

MICHEL.

Dieu ! que c'est fort !

STANISLAS, buvant encore.

Ah çà ! est-il en retard ! Je vois que ça n'entend rien à la

charge en douze temps... Maintenant que vous avez bu le coup de l'étrier, en route, camarade.

MICHEL.

Oui, certainement je ne demande pas mieux ; mais c'est qu'avant de partir j'avais quelque chose à vous demander.

STANISLAS, à part en secouant la tête.

Qu'est-ce que cela veut dire ? voilà un gaillard qui a bien de la peine à s'en aller. (Haut.) Eh bien ! voyons, je t'écoute.

MICHEL.

C'est que, voyez-vous, j'avais pensé...

STANISLAS.

Est-ce que tu vas être aussi longtemps à parler qu'à prendre des petits verres? Je t'ai dit : pas accéléré... marche !

MICHEL, parlant très-vite.

Eh bien ! je dis que si vous voulez me donner chez vous une place de garçon d'auberge, vous serez content de mon zèle; je ne demande rien que la nourriture, le logement, et pas de gages.

STANISLAS.

Ah ! tu veux entrer chez nous comme garçon d'auberge... Eh bien ! nous verrons, nous te prendrons à l'essai; et quoique tu ne demandes pas de gages, je t'en donnerai ; c'est moi qui t'en promets.

MICHEL, un peu effrayé.

Je vous remercie, monsieur Stanislas ; c'est que vous me dites cela d'une manière... il ne faut pas que cela vous gêne, d'abord ; si cela ne vous plaît pas...

STANISLAS.

Si fait, si fait ; mais il faut que je sache d'abord si cela conviendra à ma femme.

MICHEL, vivement.

Oh ! oui; si ce n'est que cela, vous pouvez être sûr qu'elle ne s'y opposera pas.

STANISLAS.

Et comment le sais-tu ?

MICHEL.

C'est que c'est elle... qui tout à l'heure m'engageait à rester.

STANISLAS.

Ah ! elle t'a engagé... (A part.) Christine voudrait se jouer de moi, me tromper ! Milzieux ! je ne peux pas le croire, et quant à lui... (Haut.) Écoute ici, je vais chercher ma femme et m'entendre avec elle ; je crois que c'est nécessaire. En attendant, tu resteras chez nous à une condition : c'est que tu n'adresseras jamais la parole à Christine, entends-tu ?

MICHEL.

Oui, j'entends.

STANISLAS.

Et si tu voyais quelque blanc-bec tourner autour d'elle, et vouloir lui en conter, tu m'en avertirais, et leur affaire ne serait pas longue : ils auraient bientôt fait connaissance avec la lame de mon sabre. Je ne te dis que ça ! adieu.

SCÈNE XIII.

MICHEL seul, puis CHRISTINE.

MICHEL.

Il ne me dit que ça ! c'est bien assez.

CHRISTINE, sortant du bosquet.

Il n'y est plus...

MICHEL, l'apercevant.

C'est Christine, et ne pas oser lui parler !

(Prenant un tablier qu'il met autour de lui.)

CHRISTINE.

Comment ! il est vrai, te voilà de la maison ? (Michel fait

signe que oui.) Tu as donc renoncé à ta place, à tes idées d'ambition ?

(Michel fait signe que oui.)

CHRISTINE.

Et tu resteras ici... toujours?

MICHEL.

Il n'est pas là... il n'écoute pas...

AIR : Qui n'aime pas Jeannette. (*Jeanne d'Arc.*)

Premier couplet.

Oui, je l'atteste,
Je renonce aux grandeurs;
Ici je reste :
Pourrais-je vivre ailleurs?

CHRISTINE.

Quel destin est le nôtre!
Et quel tourment pour toi
De me voir près d'un autre!

MICHEL.

Du moins je te voi.

Deuxième couplet.

J' s'rai par mon zèle
L' premier de tes valets;
De plus fidèle
Tu n'en auras jamais.
(Montrant le fond.)
Et quand sa main terrible
Se lèvera sur toi,
J' tâch'rai, s'il est possible,
Que ça tombe sur moi.

CHRISTINE.

Pauvre Michel!

MICHEL.

En revanche, je ne te demande qu'une chose, une seule chose.

CHRISTINE.

Quelle est-elle?

MICHEL.

C'est que tu me permettras de t'aimer.

CHRISTINE.

Te l'ai-je défendu?

MICHEL.

Non, c'est vrai, et tu as bien fait; parce que quand ce grand diable lui-même voudrait m'en empêcher, il n'y aurait pas moyen. Et toi, m'aimeras-tu aussi?

CHRISTINE.

Non pas, Michel; cela est impossible, je ne suis plus à moi, je me suis engagée.

MICHEL, *timidement.*

Ah! ça ne se peut donc pas? eh bien! Christine, je ne t'en parlerai plus. Donne-moi seulement un seul baiser, et que ce soit le dernier.

CHRISTINE.

Un baiser!... que dirait Stanislas?

MICHEL.

Parbleu! qu'il dise ce qu'il voudra; qu'est-ce que ça me fait? Dieu! le vilain homme! que j'aurais du plaisir à le faire enrager à mon tour!... Comment! Christine, il n'y a pas moyen que tu m'aimes jamais?

CHRISTINE.

Si vraiment, un seul.

MICHEL.

Et quel est-il?

CHRISTINE.

C'est que tu lui en demandes la permission.

MICHEL, *s'éloignant avec effroi.*

Qu'est-ce que vous me dites donc là?

CHRISTINE.

Oui, cela maintenant dépend de lui ; et s'il te le permet... s'il te l'accorde, alors...

MICHEL.

Comment ! il serait possible ?

CHRISTINE.

Mais il faut le lui demander.

MICHEL, à part.

C'est sûr, il me tuera sur la place.

CHRISTINE.

Vois si tu m'aimes assez pour cela.

MICHEL.

Si je vous aime !... Au fait, mourir de ça ou de chagrin, cela revient au même. Dieu ! c'est lui ; je sens tout mon courage qui s'en va.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES ; STANISLAS.

STANISLAS.

Christine, Christine... ah ! vous voilà ! Je vous cherche partout ; et je ne m'attendais pas à vous trouver là en tête à tête. (Avec douleur.) Est-ce que vous me fuyez, Christine ? est-ce que vous vous défiez de moi ? Milzieux ! s'il était vrai, je ne resterais pas ici une minute de plus.

CHRISTINE.

Quoi ! vous pouvez penser, vous, mon ami... je vous désirais au contraire, car jamais je n'ai eu plus besoin de votre amitié.

STANISLAS.

De mon amitié ! avec ce mot-là elle me ferait faire tout ce

qu'elle voudrait... Allons, j'ai eu tort de vous parler aussi durement. (A part.) Au fait, j'oublie toujours que je ne suis qu'un mari à l'essai. (Haut.) Tiens, Christine, pardonne-moi; et pour faire la paix, viens m'embrasser.

CHRISTINE, étonnée.

Comment !...

MICHEL, bas à Christine et la poussant.

Allez-y donc, il va se fâcher.

STANISLAS, lui prenant la main.

Vois-tu, ma petite Christine, il faut être juste, je ne peux pas non plus exercer toujours pour le roi de Prusse... (L'embrassant.) Ce sont les profits du mariage, et... (Apercevant la lettre de Michel, qu'elle a mise dans son sein.) Quel est ce billet?

CHRISTINE.

Ce billet? c'est une lettre d'amour.

STANISLAS.

Une lettre d'amour !

CHRISTINE.

Oui, on vient de me la remettre; et comme je n'ai pas de secret pour vous, (La lui donnant.) lisez-la.

MICHEL, la tirant par son jupon.

Mais qu'est-ce que vous faites donc? ne la lui laissez pas voir.

STANISLAS, ouvrant la lettre.

Une lettre d'amour ! diable ! moi qui parlais tout à l'heure des profits du mariage ; en voilà déjà les inconvénients.

(Il lit tout bas, et regarde de temps en temps Michel.)

MICHEL, tremblant.

Il va deviner que c'est moi, et je suis perdu !

CHRISTINE, le faisant passer.

Va maintenant, va lui faire ta demande ; c'est le bon moment.

MICHEL, tremblant.

Oui, joliment !

STANISLAS, lisant toujours tout bas et s'arrêtant ; à part.

Il serait possible ! quoi ! ce blanc-bec, c'était lui qu'elle regrettait ! oui, c'est vraiment de l'amour, ce malheureux-là l'aime autant que moi. (Se retournant et s'adressant brusquement à Michel qui est près de lui, les yeux baissés et tout tremblant.) Eh bien ! que me veux-tu ?

MICHEL.

Monsieur le militaire, je ne sais comment m'y prendre, pour vous dire, ou plutôt pour demander...

STANISLAS, brusquement.

Allons, parle.

MICHEL.

Eh bien ! monsieur Stanislas, ce n'est pas de ma faute, on n'est pas maître de ça, et il ne faut pas que cela vous mette en colère ; mais je crois que j'aime votre femme.

STANISLAS fait un geste de colère, se retient et lui montre la lettre.

Je le sais ; après ?

MICHEL, à part, toujours tremblant.

Allons, il ne l'a pas pris aussi mal que je croyais, et voilà toujours cela de passé ; mais le reste, comment le lui tourner ?

STANISLAS, avec impatience.

Eh bien ! parleras-tu ?

MICHEL.

M'y voilà. Monsieur le soldat, je voulais vous demander si cela vous serait égal... non, ce n'est pas cela que je veux dire, ça ne peut pas vous être égal... mais si vous vouliez bien permettre qu'à son tour votre femme...

STANISLAS.

Eh bien ?

MICHEL.

M'aimât un peu, (Vivement.) rien qu'un peu, pas davantage.

STANISLAS.

Eh bien! mes enfants, eh bien! soit, gardez-le-moi; l'argent convient mal à un soldat; si je reviens, vous me donnerez une petite place au coin de votre feu; peut-être alors, Christine, aurai-je eu le courage de vous oublier. Eh bien! je vivrai avec vous, j'élèverai vos enfants, et je leur raconterai mes campagnes. Mais si, comme je le prévois, je dois bientôt rejoindre mon colonel, vous serez mes héritiers, et vous disposerez de cet argent-là comme vous le voudrez. Seulement, quand il se présentera à votre porte un soldat blessé, malheureux, sans asile, accueillez-le pour l'amour de moi, et en mémoire de votre ancien ami. Adieu, adieu, je m'en vais.

MICHEL et CHRISTINE.

Quoi! vous nous quittez déjà!

(On entend la marche militaire qu'on a exécutée à la première scène.)

STANISLAS.

Oui; entendez-vous? le devoir m'appelle; mon régiment se remet en marche.

(Reprenant son sac et son fusil.)

AIR de marche (M. Aymon.)

Il faut quitter tout ce que j'aime :
La gloire ailleurs guide mes pas.

CHRISTINE.

Vous éloigner à l'instant même!
Eh quoi! vous ne m'embrassez pas?

STANISLAS, revenant.

De l'amitié, que vous daignez m' promettre,
J'accepte ici ce gage désiré...

(Il va pour l'embrasser, s'arrête, et se retournant d'un air timide du côté de Michel.)

Mais à mon tour c'est moi qui vous dirai :
Si vous voulez bien le permettre?

Adieu, adieu, encore!...

(Il sort.)

MICHEL, le regardant partir.

Ah! puisse, au gré de mon envie,
Tous ses jours être fortunés,
Car je n'oublîrai de ma vie
Tous les trésors qu'il m'a donnés!
Mais je suivrai son exemple à la lettre
En mon ménage, en mes amours.
Madam' Michel, je vous dirai toujours :
Si vous voulez bien le permettre...

CHRISTINE.

Michel, malgré l' bonheur suprême
Que le ciel vient d' nous accorder,
Nous avons encore ici même
Un' permission à demander.
(Au public.)
A votre arrêt nous venons nous soumettre,
Car notre sort à tous les deux
Dépend de vous ; et nous serons heureux,
Si vous voulez bien le permettre.

MICHEL et CHRISTINE.

Ce soir nous allons être heureux,
Si vous voulez bien le permettre.



PHILIBERT MARIÉ

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MOREAU.

Théatre du Gymnase. — 26 Décembre 1821.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. PHILIBERT, rentier, demeurant au Marais, âgé de quarante à quarante-cinq ans	MM. CLOZEL.
M. CHOPARD, ancien gouverneur de Philibert, et gouverneur de son neveu	BERNARD-LÉON.
MARTIN, garçon restaurateur	PROVENCHÈRE.
Mme PHILIBERT, femme de Philibert	Mmes SARDA.
AMÉLIE, fille de M. et Mme Philibert	CHATENOY.
VICTOR, neveu de M. Philibert, âgé de dix-sept à dix-huit ans	VIRGINIE DÉJAZET.
MARGUERITE, nourrice de Victor	KUNTZ.

A Paris.



PHILIBERT MARIÉ

Un salon. — Deux portes au fond, une porte à droite et une grande croisée à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. PHILIBERT, en robe de chambre, assis près du feu, et tenant un journal; Mme PHILIBERT, AMÉLIE, autour d'une table et déjeunant, MARGUERITE.

PHILIBERT, lisant un journal.

« Il vient de s'établir au Palais-Royal un nouveau restau-
« rant qui surpasse tous les établissements de ce genre.
« Salons magnifiques, cabinets particuliers. »

Mme PHILIBERT.

Eh bien! mon ami, vous ne venez pas déjeuner avec nous?

PHILIBERT.

Vous savez bien, madame Philibert, que je suis au régime. Le docteur m'a mis ce matin à la diète et à la camomille pour me refaire l'estomac : aussi je me réconforte en lisant les journaux! mon appétit vit de souvenirs. (Lisant.) *Cabi-*

ncts particuliers... Parbleu! madame Philibert, il faudra que nous allions voir cela un de ces jours.

Mme PHILIBERT.

Qu'est-ce que vous dites donc, mon ami?

PHILIBERT.

Vous et ma fille Amélie, mon neveu Victor, M. Chopard, mon ancien maître de pension et son gouverneur actuel; nous serons en famille. Ce sont, il me semble, de ces petites débauches légitimes que peut se permettre l'homme marié.

AMÉLIE.

Non, mon papa; vous resterez chez vous, le docteur l'a bien recommandé.

PHILIBERT.

Tiens, ma fille, quand tu prends ton air sévère, c'est étonnant comme tu ressembles à ton oncle Philibert qu'ils appelaient tous l'homme de mérite. Il a eu toute sa vie la permission de me gronder, et je crois que tu as hérité de ses droits et privilèges. Mon pauvre frère, c'était bien le meilleur de la famille!... Et quand je pense au mal que je lui ai donné : d'abord il a été obligé de faire deux fois sa fortune, une pour moi... Ensuite c'est lui qui m'a forcé à me marier.

Mme PHILIBERT.

Forcé, monsieur!

PHILIBERT.

AIR : Un homme pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre.*)

J'avais pour vous beaucoup d'amour,
Vous étiez riche, belle et sage,
Et pour me payer de retour,
Vous exigiez le mariage.
Moi, de l'hymen j'eus toujours peur;
Et, fuyant les fers qu'il nous forge,
On ne m'a conduit au bonheur
Que le pistolet sur la gorge.

Et j'espère maintenant que votre reconnaissance doit au moins égaler la mienne.

Mme PHILIBERT.

Aussi, avec quel plaisir avons-nous élevé son fils Victor !

PHILIBERT.

Un plaisir ! c'était bien un devoir ; il est ici chez lui, et nous ferons encore plus. (Bas.) N'est-ce pas, madame Philibert ?

Mme PHILIBERT.

Mon Dieu, monsieur, il n'est pas nécessaire de parler de cela devant Amélie ; si Victor se conduit bien, s'il est bon sujet...

MARGUERITE.

Il le sera, madame, il le sera.

AIR du vaudeville du Petit Courrier.

Pour sa raison il est cité.

Mme PHILIBERT.

Mais sans parler de sa jeunesse,
Son père a perdu sa richesse...

PHILIBERT, vivement.

Par un excès de probité.
Mais mon frère, en cessant de vivre,
A son fils, tu dois le penser,
A laissé son exemple à suivre
Et ma fortune à dépenser.

MARGUERITE.

C'est bien vrai, car non-seulement vous avez fait honneur à tous les engagements du père, mais vous avez encore pris chez vous le fils et la vieille gouvernante.

PHILIBERT.

Il est vrai que j'ai retranché pendant quelque temps mon tilbury et ma petite jument gris pommelé. Je vins m'établir au Marais, où je pris des goûts sédentaires et le parapluie à

canne : premier retour vers la sagesse, c'est encore à mon frère que je vous dois! Le joug conjugal a fait le reste. (*A Marguerite, pendant que madame Philibert et Amélie rangent la table où est le déjeuner.*) Me vois-tu rentrant tous les soirs à dix heures, ne sortant plus qu'avec ma femme, et baissant les yeux quand je passais rue Vivienne ou au passage des Panoramas! Les premiers jours c'était terrible, parce qu'on me suivait aux Tuileries et que j'entendais dire autour de moi à de jolies petites femmes : « Eh ! mon Dieu ! c'est M. Philibert ! « Avec qui donc est-il là ? est-ce une nouvelle passion ? — « Eh non, il est avec sa femme, vous voyez bien qu'il ne « nous salue plus. » Et quand madame Philibert m'eut donné une héritière, quand j'ai eu ma fille Amélie, c'était bien pis; il fallait à chaque instant lui donner des leçons et surtout des exemples de sagesse ; cette enfant ne saura jamais tout ce qu'elle m'a coûté. Mais enfin on est père et on se sacrifie ! C'est comme mon neveu Victor que nous avons élevé, M. Chopard et moi, je peux bien dire qu'il n'y a pas de jeunes gens de son âge plus sages et plus raisonnables ! n'est-ce pas, ma femme ?

Mme PHILIBERT.

Ah ! sans doute. Mais où est-il donc ce matin, ce bon sujet ?

MARGUERITE, *vivement.*

Ah ! madame, il est à l'école de droit ; il est si assidu au travail, il aime tant l'étude !

PHILIBERT.

Mais voici justement notre gouverneur, ce bon M. Chopard.

SCÈNE II.

LES MÊMES; CHOPARD.

PHILIBERT.

Eh bien ! comment cela va-t-il, ce matin ?

CHOPARD.

Ah ! pas si bien qu'autrefois, parce que, dans ce temps-là. . *in illo tempore*, comme dit le poëte :

AIR : Le luth galant qui chanta les amours.

Tout, grâce au ciel, suivait un autre cours;
Nous valions mieux; mais, hélas ! de nos jours,
Mon ami, tout va mal.

PHILIBERT.

Aucun de nous n'ignore
Qu'on le disait jadis, comme on le dit encore.

CHOPARD.

On le dira toujours.

Cela va sans dire, et c'est même pour cela, Philibert, que je voudrais te parler en particulier.

Mme PHILIBERT.

Savez-vous où est Victor, monsieur Chopard ?

CHOPARD.

Mais, madame... (Prenant une prise de tabac.) Hum !

AMÉLIE.

Est-ce que vous ne seriez pas content de mon cousin ?

CHOPARD.

Il me serait impossible, mademoiselle, de dire le moindre mot sur son compte.

MARGUERITE, vivement.

Vous l'entendez, madame ?

Mme PHILIBERT.

En ce cas, monsieur, nous vous laissons. Ma fille va prendre sa leçon de piano, et moi m'occuper des soins de la maison.

(Elle sort.)

AMÉLIE, à Chopard.

Adieu, monsieur Chopard, que vous êtes bon ! que vous êtes aimable ! Quand vous voudrez, je vous jouerai cette sonate de Clémenti que vous aimez tant.

CHOPARD.

Ah ! c'est qu'on n'en fait plus comme cela.

AIR : Quand on sait aimer et plaire. (*Le Devin du village.*)

O musique enchanteresse,
Que ton charme est entraînant !
On chantait dans ma jeunesse,
(A Philibert.)
Nous déchantons maintenant.

La politique ennemie
N'amenait point de discords ;
C'est pour la bonne harmonie
Que nous nous battions alors.
J'ai reçu, j'en fais trophée,
Dans un lyrique abandon,
Deux coups de poing pour Orphée
Et deux soufflets pour Didon.
C'était le temps des merveilles :
A l'Opéra, bien souvent,
On se coupait les oreilles ;
On les écorche à présent.

O musique enchanteresse, etc.

(Amélie sort.)

SCÈNE III.

PHILIBERT, CHOPARD, MARGUERITE, qui a l'air d'épousseter des meubles, et qui écoute toujours.

PHILIBERT.

Eh bien! mon cher maître, nous voilà seuls, que voulez-vous me dire? Est-il question de mon neveu?

CHOPARD.

Le ciel m'en préserve! parce que dans le cours de ma carrière scolastique ou professorale j'ai toujours observé qu'en faisant des rapports, on se mettait mal avec les élèves et les parents, et qu'on perdait souvent de bonnes places. Tu te rappelles, Philibert, que *in illo tempore* je ne disais jamais rien à ton père.

PHILIBERT.

Oui : moi j'ai été assez mal élevé; mais Victor...

CHOPARD.

Je te répète que je n'ai absolument rien à en dire, par la raison que je ne le vois jamais, ce qui s'accorde parfaitement avec ma manière de voir. Ce matin, par exemple...

MARGUERITE, s'avançant.

Monsieur sait bien qu'il est à l'école de droit.

CHOPARD.

Il fallait donc qu'il eût envie d'y arriver de bien bonne heure, car il est parti dès hier au soir.

PHILIBERT.

Hier au soir!

CHOPARD.

Et je me rappelle très-bien que, *in illo tempore*, les cours de droit ne commençaient qu'à dix heures du matin; il est vrai qu'à présent tout est bouleversé...

AIR : Dans la paix et l'innocence.

On a d'autres habitudes,
Car nous faisions de mon temps
Jusqu'à vingt ans nos études,
Et l'amour à vingt-cinq ans.
Nos fils ont, sans qu'ils grandissent,
Tant de dispositions,
Que bien souvent ils finissent
A l'âge où nous commencions.

PHILIBERT.

Victor ne serait pas rentré ! Se déranger à ce point, à dix-huit ans !

MARGUERITE.

Qu'est-ce que cela prouve, monsieur ? il y en a qui s'y sont pris de meilleure heure.

PHILIBERT.

Oui, oui, je sais ce que tu veux dire ; mais moi c'est différent, j'avais des dispositions, tandis que Victor...

MARGUERITE.

AIR du Ménage de garçon.

N'écoutez pour lui qu' votr' tendresse :
Pouvez-vous croir' que cet enfant
Oublie à ce point la sagesse,
Lorsque son père en avait tant ?

PHILIBERT.

C'est ce que l'on dit trop souvent.
Aux aïeux que toujours il cite
Chacun ici veut tout devoir,
Et, quand son père eut du mérite,
Se croit dispensé d'en avoir.

MARGUERITE.

Comment, monsieur ! vous voilà fâché, vous voilà en colère.

PHILIBERT.

Moi ! moi en colère ! tu ne me connais pas ; quand j'apprends quelque espièglerie de jeunesse, quelque tour de mauvais sujet, je ne me fâche jamais que par réflexion, parce que mon premier mouvement est toujours d'approuver, c'est plus fort que moi. (A Chopard.) Vous vous rappelez l'histoire de cet honnête artisan qui, rencontrant un homme ivre, disait, en le regardant d'un œil indulgent : Voilà pourtant comme je serai dimanche ! Eh bien ! le raisonnement que cet homme-là faisait pour l'avenir, je le fais pour le passé. Quand un jeune homme a perdu au jeu, quand il s'est battu pour sa maîtresse, quand il est poursuivi par ses créanciers, chacun l'accable d'épigrammes, de reproches, de sermons; moi je le soutiens, je le console et lui tends la main : voilà comme j'étais dimanche ! Aussi, tu entends bien que ce n'est pas pour moi que je suis effrayé, c'est pour ma femme, qui ne voit qu'avec peine mes idées de mariage, et qui serait trop forte si elle avait de pareilles armes contre Victor. Tout serait fini; et s'il n'épousait pas ma fille, je crois que j'en mourrais de chagrin. Mon cher Chopard, voilà, je crois, ce qu'il y a de mieux à faire : je vais m'habiller et nous irons ensemble à sa recherche, sans en parler à personne.

MARGUERITE.

Ah ! mon bon maître !

PHILIBERT.

Oui; mais où le trouver? Dans ma jeunesse nous avions *Bagatelle* et l'*Allée des Veuves*.

CHOPARD.

Ce ne doit plus être cela... Dis donc, Philibert, si nous allions au *Moulin de Javelle*, ou au *Port à l'Anglais?* C'était fort à la mode de mon temps, je veux dire *in illo tempore*.

PHILIBERT.

Il n'y a qu'un moyen, nous irons partout.

CHOPARD.

Vite les chevaux !

PHILIBERT.

Non, ma femme saurait que je suis sorti. Marguerite, un cabriolet de place.

MARGUERITE.

Oui, monsieur.

(Elle sort.)

PHILIBERT.

Je passe un habit, et nous partons. Je me fais presque une fête de notre expédition.

AIR : Adieu, je vous fuis, bois charmant. (*Sophie.*)

Ces lieux que j'aimais tant jadis,
Je puis les revoir sans scandale;
Et nous ferons, vieux étourdis,
Une promenade morale.
Partout il faut que nous allions;
Et je trouve assez gai moi-même
De voir deux générations
Courir après une troisième.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

CHOPARD, VICTOR.

VICTOR entre sur la ritournelle de l'air précédent; il est tout en désordre, et tient à la main une queue de billard, qu'il pose contre un meuble en entrant.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! c'est là ma dernière ressource. (Il va prendre une petite bourse dans le tiroir du meuble qui est auprès de la porte à droite des spectateurs.)

CHOPARD.

Comment! vous voilà, mon élève? Nous allions partir pour vous chercher.

VICTOR.

Ce n'était pas la peine, je n'étais pas bien loin.

CHOPARD.

Qu'importe, monsieur? on dit toujours où l'on va, (A part.) quitte à ne pas y aller. (Haut.) Mais au moins les principes sont à couvert, et les professeurs responsables sont à l'abri.

VICTOR.

Et mon oncle? et ma cousine?

CHOPARD.

Votre oncle s'est déjà mis en colère, et moi je commençais; pour votre cousine, elle ne se doute pas encore...

VICTOR.

Ah! que je suis heureux! personne ne m'a vu. Ne dis pas que je suis rentré.

CHOPARD.

Il faut au moins que je prévienne votre oncle...

VICTOR.

Je te répète que ce n'est pas la peine: tu lui diras que j'ai été hier soir à ma conférence de droit, qui s'est prolongée très-tard; j'étais en veine, c'est-à-dire j'étais en train de travailler, et alors... enfin tu arrangeras cela comme l'autre fois. La seule chose qu'il faut que tu lui demandes, c'est de l'argent.

CHOPARD.

Voilà qui est unique. Je ne suis ici que pour demander de l'argent; j'ai l'air d'un budget. Eh bien! vous en avez là.

VICTOR.

Oui, c'est le reste de mon mois, mais il m'en faut davantage; vois-tu, c'est pour une souscription en faveur d'un camarade qui a perdu.

AIR : Traitant l'amour sans pitié. (Voltaire chez Ninon.)

A mon oncle ne dis rien.

(A part.)
Je cours prendre ma revanche;
Je fais la rouge et la blanche...
(A Chopard.)
Près de lui sois mon soutien.
Dieu! ces bons parents que j'aime...
(A part.)
Si je peux les faire au même !...

CHOPARD.

D'où vient donc ce trouble extrême?

VICTOR, à part.

Dix-huit points et deux doublés!
(A Chopard.)
Parle de mon mariage...
(A part.)
Rien qu'un seul carambolage,
Et tous mes vœux sont comblés!

(Il sort en courant.)

SCÈNE V.

CHOPARD, seul.

Eh bien! il s'en va... Une souscription! il n'y a plus d'enfants!

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Tristes effets de la philosophie!
Quand nous n'étions que de francs étourdis,
Ils font déjà de la philanthropie;
Rien n'est enfin comme chez nous jadis:
Nous savions mieux calculer nos dépenses;
Mais dès qu'ils ont quitté leurs pensions,
Nos jeunes gens font cent extravagances,
Et presque autant de bonnes actions.

SCÈNE VI.

CHOPARD, PHILIBERT habillé, MARGUERITE.

PHILIBERT.

Eh bien, me voilà prêt; partons-nous?

MARGUERITE.

La voiture est là.

CHOPARD.

C'est inutile ; tu peux te tranquilliser.

PHILIBERT et MARGUERITE.

Vous avez de ses nouvelles?

CHOPARD.

N'étais-je pas là, avec l'œil de la vigilance?

PHILIBERT.

Je le sais bien ; mais c'est que je crois que vous n'y voyez plus de cet œil-là.

CHOPARD.

Ah! tu crois! je viens cependant d'apercevoir le fugitif, de lui parler.

PHILIBERT.

Comment, il serait de retour!

CHOPARD.

Et la preuve, c'est qu'il est reparti.

PHILIBERT.

Et où est-il allé?

CHOPARD.

Où est-il allé?... où est-il allé? je ne le lui ai pas demandé ; mais le motif est excellent.

MARGUERITE.

Quand je le disais !

CHOPARD.

Il a passé la nuit à sa conférence de droit.

PHILIBERT.

Vraiment? ce pauvre garçon! nous qui le soupçonnions...

CHOPARD.

Ah! c'est que les parents sont quelquefois injustes.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; Mme PHILIBERT.

Mme PHILIBERT.

Mon ami, il y a en bas quelqu'un qui demande M. Philibert.

PHILIBERT.

Eh! arrivez donc, madame, venez entendre l'éloge de votre neveu, et acquérir la preuve de sa bonne conduite.

Mme PHILIBERT.

C'est tout ce que je demande.

PHILIBERT.

Où croyez-vous qu'il soit maintenant?

Mme PHILIBERT.

Vous ne le savez peut-être pas plus que moi. Mais on fait un bruit sur le boulevard...

CHOPARD.

Il y aura quelque querelle au café voisin?

PHILIBERT, gaiement.

Une querelle! (Il ouvre la croisée.) Ah! mon Dieu! oui, sur le balcon du billard, en face, deux ou trois jeunes gens qui se disputent entre eux.

Mme PHILIBERT.

De petits mauvais sujets.

PHILIBERT, à part.

Qu'ai-je vu? Victor!

(Il referme la fenêtre.)

Mme PHILIBERT, s'approchant de son mari.

Eh bien! que faites-vous donc?

PHILIBERT.

Rien, cette fenêtre me faisait mal. Vous savez que je ne suis pas bien portant, et le grand air... (A part.) Comment faire à présent? si elle se doute de la moindre chose, voilà le mariage à jamais rompu. Je cours lui parler d'importance.

Mme PHILIBERT.

Eh bien! où allez-vous donc? avez-vous déjà oublié que vous ne devez plus sortir?

PHILIBERT.

Non, sans doute; mais c'est quelqu'un à qui je veux parler, quelqu'un qui doit attendre.

Mme PHILIBERT.

Précisément, le voici; c'est ce que je vous disais.

PHILIBERT.

Quelle est cette figure?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; MARTIN.

MARTIN.

Est-ce à M. Philibert que j'ai l'avantage de parler?

PHILIBERT.

Oui, monsieur.

MARTIN.

Je n'ai pas l'honneur de vous connaître; mais cette carte vous expliquera le motif de ma visite.

PHILIBERT, prenant la carte et lisant.

M. Philibert, boulevard de l'Arsenal. C'est mon nom et mon adresse.

MARTIN.

C'est celle que vous avez laissée avant-hier, à la barrière de l'Étoile, chez M. Raoul, traiteur.

PHILIBERT.

Comment ?

MARTIN.

Ce jour où vous n'aviez pas d'argent.

Mme PHILIBERT.

Qu'est-ce que cela signifie?

MARTIN.

A ce que m'a dit M. Raoul, car je ne suis entré que d'hier chez lui; c'est en qualité de nouveau venu que l'on me fait faire les courses, et j'ose dire que celle-ci est bonne.

PHILIBERT, à part.

Ah ! mon Dieu! je crois que je devine, est-ce que Victor?... (Haut.) Oui, Raoul, traiteur à la barrière de l'Étoile. (A sa femme.) Imagine-toi qu'avant-hier j'avais été jusque-là en me promenant, et que j'étais parti sans prendre ma bourse.

Mme PHILIBERT.

Mais avant-hier vous êtes sorti pour dîner en ville.

PHILIBERT.

Oui, je te l'avais dit; mais la vérité est que je n'étais pas fâché d'aller faire un petit dîner hors barrière, pour gagner de l'appétit.

CHOPARD.

Tu ne m'avais pas dit cela !

PHILIBERT.

D'ailleurs, à cet endroit-là c'est bien meilleur marché que dans Paris. (A Martin.) Vous avez là votre carte?

MARTIN.

Oui, monsieur, deux cent vingt-cinq francs, sans compter le garçon.

Mme PHILIBERT.

Deux cent vingt-cinq francs!

PHILIBERT.

Il se trompe, il veut dire vingt-cinq francs; n'est-ce pas, mon cher?

MARTIN, comprenant.

Oui, oui, monsieur. (A part.) Ah! mon Dieu, c'est la bourgeoise!

PHILIBERT.

Et encore vingt-cinq francs!... tu sens bien qu'il y a à rabattre.

Mme PHILIBERT.

Aussi je m'en charge; (A Martin.) donnez-moi ce mémoire.

PHILIBERT, l'empêchant de le prendre.

Cela me regarde.

Mme PHILIBERT.

Comment! monsieur, vous ne voulez pas?...

PHILIBERT.

Non, madame; il n'y a donc pas moyen de vous faire des surprises! Enfin si j'ai trouvé là des huîtres excellentes, et si j'ai voulu aujourd'hui à dîner vous faire cadeau d'une cloyère...

Mme PHILIBERT.

Comment! c'est pour cela?

CHOPARD.

Au fait, vous ne pouvez vous y opposer.

PHILIBERT.

Sans doute. L'amour conjugal ne vit que de ces petites attentions-là; ainsi, mon cher Chopard, emmenez ma femme. (A Marguerite.) Marguerite, laissez-nous.

MARGUERITE, à part.

Il y a quelque chose là-dessous.

CHOPARD.

Oui, cher ami, et j'irai après faire un tour de boulevard pour gagner aussi de l'appétit.

PHILIBERT.

A merveille, et vous me direz si les huîtres d'autrefois valaient celles d'aujourd'hui.

CHOPARD.

En fait d'huîtres, le passé ne vaut jamais le présent : c'est la seule chose qui n'ait pas dégénéré.

(Il présente la main à madame Philibert, et ils sortent ensemble ; Marguerite les suit.)

SCÈNE IX.

PHILIBERT, MARTIN.

PHILIBERT.

Ah çà ! maintenant à nous deux, monsieur. Nous disons deux cent vingt-cinq francs, cela fait à peu près par tête.

MARTIN.

Cinquante à cinquante-cinq francs.

PHILIBERT.

C'est bien. (A part.) Ils étaient quatre. (Haut.) Et vou n'avez rien oublié ?

MARTIN.

Non, monsieur. Le premier article est pour la porcelaine et la petite glace. C'est à cause de la dispute ; parce que sans cela, du moins à ce qu'on m'a dit, car je n'y étais pas... Et puis cette jeune dame avait un air si effrayé...

AIR de Marianne. (DALAYRAC.)

Le prix est juste, sur mon âme :
Même on n'a pas mis dans l' total
La fleur d'orange pour la dame
Qui prétendait se trouver mal.

PHILIBERT.

Vous avez vu...

MARTIN.

Non, mais j'ai su
C' qu'il en était
Par l' garçon qui servait.
Ne craignez rien,
Vous pensez bien
Qu' nous d'vons savoir
Ne rien dire et tout voir.
Nous comprenons au moindre signe,
Not' devoir est d'être discrets;
Et monsieur vient d' voir que j' savais
Observer la consigne.

PHILIBERT.

J'entends, et nous pouvons maintenant régler le mémoire. Nous disons deux cent vingt-cinq francs. D'abord les vingt-cinq francs, c'est le dix pour cent du garçon.

MARTIN.

Commènt ! monsieur connaît?...

PHILIBERT.

Oui, je connais l'usage... Plus cinquante francs de scandale causé par la petite dispute, cinquante francs de silence et de discrétion, dont vous parliez tout à l'heure : total cent vingt-cinq francs à rabattre.

MARTIN.

Comment, monsieur, que signifie?...

PHILIBERT.

Que je suis l'oncle de M. Philibert; que je veux bien payer les mémoires de mon neveu, mais ne payer que les

objets qui ont été fournis, attendu que je n'ai pas peur du scandale, et que je n'ai pas plus besoin de votre silence que de vos services.

MARTIN.

Quoi! monsieur, il serait possible! j'ai pu me tromper à ce point-là; m'adresser à l'oncle de M. Philibert!

PHILIBERT.

Allez, allez, mon garçon, rassurez-vous; ce n'est pas la première méprise à laquelle ce nom-là ait donné lieu. Nous disons cent francs pour le petit mémoire. (Ouvrant sa bourse. — A part.) Mon pauvre frère! en a-t-il payé comme cela pour moi... excepté que lui, il aurait donné tout de suite les deux cent vingt-cinq francs... Ce que c'est que de s'y connaître! on gagne cent pour cent à avoir été mauvais sujet. (Haut.) Tenez, tenez, retournez chez vous, mon garçon.

AIR : Voulant par ses œuvres complètes. (*Voltaire chez Ninon.*)

Si vous entendez les affaires,
Ne faites plus, traiteurs prudents,
Crédit aux enfants dont les pères
Se sont instruits à leurs dépens.
Que ces principes soient les vôtres;
C'est un bon conseil.

MARTIN.

Il suffit.
J' tâch'rai d'en faire mon profit;
(Tendant la main.)
J' vois bien que j' n'en aurai pas d'autres.

J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il sort. Philibert le reconduit et rentre un instant après.)

SCÈNE X.

PHILIBERT ; VICTOR, entre d'un air rêveur et va se jeter dans un fauteuil.

VICTOR, sans voir Philibert.

Est-ce jouer de malheur! il ne me reste rien; et mon oncle, et Amélie, que diront-ils de moi?

PHILIBERT, l'observant.

C'est bien cela; les vêtements en désordre, l'air agité; voilà comme j'étais quand j'avais tout perdu. Mais comme il est triste, abattu! Allons, il y a de la ressource; moi, j'étais aussi gai après qu'avant.

AIR du Pot de fleurs.

Point de pitié, soyons sévère!
A mes sermons pour donner plus de poids,
Rappelons-nous ce que mon frère
En pareil cas me disait autrefois.
Ah! pour moi quel destin prospère!
Enfin, le ciel que je bénis
Me permet donc de rendre au fils
Tout ce que j'ai reçu du père.

VICTOR, de même.

Et cette maudite affaire!... Si je ne devais plus revoir ma cousine! je veux aller la trouver, tout lui dire, tout lui avouer. (Il se dispose à sortir.) Ciel! mon oncle.

PHILIBERT.

Eh bien! monsieur, il y a assez longtemps qu'on ne vous a vu?

VICTOR.

Mon oncle! mon professeur a dû vous dire...

PHILIBERT.

Oui, monsieur; vous pouvez raconter à M. Chopard ce

qu'il vous plaira, mais à moi, c'est différent. Vous voudriez en vain me tromper, vous avez affaire à un oncle qui sait ce qui en est; qu'est-ce que c'est qu'un dîner à la barrière de l'Étoile?

VICTOR.

Comment! vous savez...

PHILIBERT.

Oui, monsieur, je sais qu'il est fort cher; car j'ai payé le mémoire.

VICTOR.

Ah! mon Dieu! vous avez payé le mémoire de Raoul?

PHILIBERT, *oubliant sa sévérité.*

Comment, Raoul?... Dis-moi donc, est-ce que c'est celui qui était autrefois dans l'allée des Veuves, qui avait un si joli jardin?

VICTOR.

Non, mon oncle, c'est son fils.

PHILIBERT.

Oui, un petit; je le vois encore. Diable! c'est qu'on y dînait très-bien. Mais qui vous a permis, monsieur, d'aller dans cette maison-là? et avec qui étiez-vous à dîner?

VICTOR.

Avec deux jeunes gens.

PHILIBERT.

Et la personne qui s'est trouvée mal!

VICTOR.

Vous savez donc aussi que mademoiselle Girard?...

PHILIBERT.

Qu'est-ce que c'est que mademoiselle Girard?

VICTOR.

Vous savez bien, ce beau magasin de modes, rue Vivienne...

PHILIBERT.

Comment ! ce serait une parente de mademoiselle Girard, cette fameuse modiste?

VICTOR.

Oui, mon oncle ; c'est sa nièce.

PHILIBERT.

Mais, c'est que j'ai beaucoup connu la tante : une femme charmante, des manières distinguées, un ton excellent. Mais c'est égal, monsieur, il ne faut pas voir cette société-là, et je vous défends d'aimer mademoiselle Girard.

VICTOR.

Mais je ne l'aime pas, au contraire.

PHILIBERT.

Comment, au contraire !

VICTOR.

Oui, mon oncle, je suis le plus malheureux des hommes... j'aime ma cousine Amélie, je ne pense qu'à elle, je ne suis content que près d'elle ; et cependant... vous ne pourrez jamais comprendre cela.

PHILIBERT.

Si fait, si fait ; je comprends très-bien.

VICTOR.

AIR du vaudeville de Partie carrée.

Ce n'est pas l'amour qui m'enchaîne ;
Mais cette belle, hélas ! qui le croirait ?
Si je lui faisais de la peine,
A juré qu'elle se tuerait.

PHILIBERT.

Elle a juré? sois sans inquiétude.
(A part.)
Dans la famille heureusement,
Je m'en souviens, on n'a pas l'habitude
De tenir un serment.

Vois-tu, mon neveu, il n'y a pas une seule femme de ma connaissance particulière qui n'ait dû se tuer; et, grâce au ciel, je n'ai pas encore reçu un seul billet de faire part... c'est trop juste, il faut que tout le monde vive. Mais pourriez-vous me dire, monsieur, ce que vous faisiez tout à l'heure dans ce billard?

VICTOR.

Dans ce billard?

PHILIBERT.

Je vous ai vu; avec qui étiez-vous là à jouer?

VICTOR.

Mon oncle, c'était avec M. Dubloqué.

PHILIBERT.

Comment, Dubloqué; un grand, avec de gros favoris... un élève de Spolar?

VICTOR.

Oui, mon oncle.

PHILIBERT.

De mon temps, cela commençait; je lui rendais dix points. (A part.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je dis donc là? (Haut.) Je trouve fort mauvais, monsieur, que vous fréquentiez de pareilles gens.

VICTOR.

Mon oncle, c'est qu'il m'a proposé de me céder des points afin de m'apprendre.

PHILIBERT.

Vous apprendre! lui qui est tout au plus de troisième force.

VICTOR.

Il faut alors que je sois de la quatrième, car il m'a gagné tout mon argent.

PHILIBERT.

Il t'a gagné! un homme qui ne sait seulement pas faire un carambolage de longueur...

VICTOR.

Si vous croyez que c'est facile !

PHILIBERT, s'échauffant.

La chose la plus simple, le coup le plus certain ; tu prends la bille de trois quarts, et en serrant le coup... (S'interrompant.) D'ailleurs, monsieur, il ne s'agit pas de cela, vous ne devez pas jouer au billard, et je vous défends d'y mettre les pieds. Allez trouver votre tante et votre cousine, et laissez-moi.

VICTOR fait un mouvement pour sortir, hésite un instant, et revient vivement près de Philibert.

Ah ! mon oncle! tout cela n'est rien encore.

PHILIBERT.

Comment! morbleu! (A part.) Ah çà... mais c'est un gaillard que mon neveu; il paraît qu'il a une vocation décidée.

VICTOR.

Je voulais vous le cacher; mais c'est plus fort que moi, et j'aime mieux tout vous dire. Tantôt, au billard, on m'a nommé, et alors un grand monsieur que je connais à peine s'est mis à faire des plaisanteries sur vous.

PHILIBERT.

Sur moi?

VICTOR.

Il a osé dire qu'autrefois on vous appelait toujours *Philibert le mau...*

PHILIBERT, vivement.

Oui, pour me distinguer de ton père.

VICTOR.

Je l'ai prié de se taire; il a continué en me persiflant;

alors cela a été plus fort que moi, je n'ai pas pu contenir mon indignation...

PHILIBERT.

Eh bien?

VICTOR.

Aujourd'hui, à trois heures, nous devons nous battre.

PHILIBERT.

Plaît-il? Il sied bien à un blanc-bec de dix-sept ans ..

VICTOR.

AIR du vaudeville de La Petite Gouvernante.

Il ne s'agit pas de mon âge,
Et c'est à tort que vous vous étonnez :
Car les exemples de courage
Sont les premiers que vous m'ayez donnés.
L'honneur chez nous n'a point d'enfance,
Et le Français que l'on ose outrager,
Dès qu'il peut comprendre l'offense,
Est assez grand pour s'en venger.

PHILIBERT, *à part, le regardant avec tendresse.*

Dieu! si mon frère était là! (*Se reprenant brusquement.*) C'est bon, nous verrons cela. (*Prenant son chapeau.*) J'ai quelques courses à faire ; à mon retour nous parlerons de ce que vous venez de me confier ; dites-moi seulement le nom de votre adversaire.

VICTOR.

Non, mon oncle, vous n'arrangerez pas cette affaire-là ; les autres, à la bonne heure, mais celle-ci, il n'y a pas moyen.

PHILIBERT.

Qu'est-ce que c'est que ces manières-là? vous ne vous battrez pas.

VICTOR.

Je me battrai.

PHILIBERT.

Vous ne vous battrez pas!

VICTOR.

Je me battrai, ou si vous m'en empêchez, si vous me déshonorez à jamais, je suis capable de tout; je me tuerai plutôt.

PHILIBERT, le regardant avec une colère mêlée de plaisir. A part.

C'est bien cela, me voilà! (Haut.) Voyez-vous quelle tête! (Avec douceur.) Eh bien! tu te battras! mais, avant tout, je veux que tu m'obéisses, et jusqu'à ce que j'aille vous retrouver, je vous ordonne de rentrer dans votre chambre.

VICTOR.

J'y vais, mon oncle; mais vous me promettez...

PHILIBERT.

Va-t'en, va-t'en; obéis-moi.

(Victor entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE XI.

PHILIBERT. Il donne un tour de clef à la porte, et retire la clef qu'il pose sur la table.

Je n'ai pas envie de l'embrasser... et cela aurait fini par là!... avec ce gaillard-là, il n'y a pas moyen de raisonner. Heureusement le voilà sous clef, et on peut maintenant prendre un parti. Dieu! que les parents sont malheureux d'avoir des enfants mauvais sujets, surtout quand ils ont du cœur! ce pauvre Victor! aller se compromettre pour moi, se fâcher, parce qu'on me traite de... enfin une chose qui est généralement reconnue, et sur laquelle on ne s'est jamais avisé de disputer. Je crois que le meilleur parti à prendre est d'attendre son adversaire; voyant qu'on ne va pas le trouver, il viendra, et on saura à quoi s'en tenir. Mais ce que je ne pardonne pas, c'est de se permettre de

jouer quand on n'y entend rien ; car enfin... (Apercevant la queue de billard que Victor a laissée dans un coin.) Hein ! qu'est-ce que je vois là ! c'est à lui, il l'a oubliée. (Il prend la queue et l'examine avec attention.) Parbleu ! je crois bien qu'il doit perdre ; elle n'est seulement pas droite, et c'est avec cela qu'il se hasarde !.. ô jeunesse imprudente ! (Regardant le bout.) Et comme c'est taillé ! pas même les premières notions ! je crois que j'ai encore là une lime...

(Il prend dans le tiroir de la petite table une lime, et se met à façonner la queue.)

SCÈNE XII.

PHILIBERT, MARGUERITE.

MARGUERITE, accourant.

Not' maître ! not' maître ! (S'arrêtant.) Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que vous faites donc là ?

PHILIBERT, continuant.

Tu le vois. Eh bien ! qu'est-ce ? qu'y a-t-il ?

MARGUERITE.

Une lettre.

(Elle sort.)

PHILIBERT.

C'est bon. (Lisant tout bas l'adresse.) A M. Victor Philibert. (Il décachette la lettre et la lit.) C'est égal, en vertu de mon autorité d'oncle et de tuteur... « Monsieur, nous ne nous « sommes point entendus sur le lieu du rendez-vous. » C'est le cartel. « Je vous attends ici près... » (Il achève le reste tout bas.) « *Signé*, SAINT-CHARLES. » Comment, Saint-Charles ! celui qui a eu trois duels la semaine dernière. Victor avait raison : avec un pareil homme, il n'y a pas moyen d'arranger une affaire (Continuant de tailler sa queue.) Allons, allons,

il n'y a pas grand mal. (A Marguerite qui revient.) Eh bien ! qu'est-ce encore ?

MARGUERITE, d'un air triste.

Je ne sais pas ce que cela veut dire, mais il y a en bas deux personnes qui demandent M. Philibert.

PHILIBERT.

C'est moi.

MARGUERITE.

Un M. Dubloqué, et mademoiselle Girard.

PHILIBERT.

Précisément : c'est pour moi.

MARGUERITE.

Mais cela n'est pas possible : car l'un dit que c'est pour une revanche au billard, et l'autre demande à vous parler en particulier.

PHILIBERT.

A merveille ; je te répète que c'est pour moi.

MARGUERITE.

Comment ! est-ce que cela va vous reprendre ?

PHILIBERT.

N'aie pas peur, ma bonne Marguerite.

AIR du vaudeville des Amazones.

Sous les drapeaux d'un dieu volage,
De la Folie ancien enfant gâté,
Tu dois bien penser qu'à mon âge
On n'est plus en activité.
Mais, quoiqu'on ait gagné les invalides,
On peut encor cueillir quelques lauriers :
Les vétérans deviennent intrépides
Quand il s'agit du salut des foyers.

MARGUERITE.

Mais songez donc, monsieur !... Si madame le savait...

PHILIBERT.

Du silence, de la discrétion; ne dis pas même à ma femme et à ma fille que je suis sorti.

MARGUERITE.

Je me tairai, monsieur, je me tairai.

PHILIBERT.

Parce que, dans une affaire aussi importante... Ah ! mon Dieu ! j'allais oublier ; commande pour dîner une cloyère d'huîtres.

MARGUERITE.

Comment ! monsieur?

PHILIBERT.

Une cloyère d'huîtres et du vin blanc ; sans cela, tout est perdu ; ou plutôt, je vais le dire moi-même, parce que, vois-tu, Marguerite, quand on est époux et chef de famille, on a des obligations... (En ce moment, ses yeux se portent sur la pendule.) Une heure dans l'instant... cette affaire... cette revanche ; et mademoiselle Girard... Je cours où le devoir m'appelle.

(Il sort précipitamment.)

SCÈNE XIII.

MARGUERITE, seule, puis VICTOR.

MARGUERITE.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! not' maître... là, quelle tête ! le voilà juste comme dans son bon temps, ou plutôt dans son mauvais; c'est toujours ce que j'ai craint avec lui, des retours de jeunesse.

VICTOR, frappant à la porte en dehors.

Ouvrez, ouvrez-moi, ouvrez-moi !

MARGUERITE, allant ouvrir.

On y va; on y va; qui donc vous a enfermé? mon pauvre Victor !... Parlez-moi de celui-là, au moins, c'est le plus sage de la maison.

VICTOR.

Dis-moi, ma bonne, où est mon oncle?

MARGUERITE.

Où il est? Dieu le sait, mais à coup sûr je ne vous le dirai pas.

VICTOR.

A moi?

MARGUERITE.

Non, monsieur.

VICTOR.

Je t'en conjure

MARGUERITE.

Impossible.

VICTOR.

Comment, tu refuses de parler?

MARGUERITE.

Jamais, monsieur... et je vous répéterai toujours que cela doit vous servir de leçon, que vous devez profiter des bons principes que je vous ai donnés, continuer, comme vous avez fait jusqu'à présent, à être sage, rangé, raisonnable.

VICTOR.

Eh ! au diable les sermons ! parle-moi de mon oncle, dis-moi seulement s'il est ici. Tu ne sais donc pas, ma bonne Marguerite... je peux te confier cela... c'en est fait de moi, si je ne puis sortir, car j'ai ce matin même une partie d'honneur, et un rendez-vous.

MARGUERITE.

Ah ! mon Dieu ! et lui aussi.

VICTOR.

AIR : Rendez-moi mon écuelle de bois.

Oui, tour à tour braves et galants,
Suivant de beaux modèles,
Nous savons punir les insolents
Et courtiser les belles.
Que l'on nous donne un rendez-vous,
Pour céder ou pour se défendre,
Ce n'est pas à mon âge, entre nous,
Que l'on se fait attendre.

MARGUERITE.

Ce que c'est que le mauvais exemple! Et monsieur qui n'est pas là pour sermonner d'importance ce petit réprouvé!

VICTOR.

Comment! mon oncle est absent? c'est tout ce que je te demandais, et je vais...

(Il va pour sortir.)

SCÈNE XIV

LES MÊMES; CHOPARD, paraissant dans le fond.

CHOPARD.

Et où allez-vous, s'il vous plaît? j'ai ordre de votre oncle de vous retenir ici.

MARGUERITE.

Vous avez donc de ses nouvelles?

CHOPARD.

Parbleu! si j'en ai... et de belles.

AIR de la valse des Comédiens.

Vit-on jamais pareille extravagance!
Le voilà donc comme je l'ai connu!
Temps orageux de son adolescence,
Dans son automne êtes-vous revenu?

Au boulevard, car j'aime la campagne,
J'errais en sage, et la canne à la main,
Quand Philibert, qu'un monsieur accompagne,
Entre au billard dans le café voisin.
Je suis leurs pas... une foule immobile
En cercle étroit se pressait autour d'eux ;
Grecs et Troyens, Hector avec Achille
Ont partagé les paris et les dieux.
L'un a pour lui la finesse et la grâce,
Mais Philibert est sûr de tous ses coups :
De sa vigueur, de son heureuse audace
Spolar * lui-même aurait été jaloux.

Joueur prudent, jamais il ne se livre,
Son adversaire est partout débusqué
C'est le héros de la partie à suivre,
Ou mieux encor le César du bloqué
Du dernier point un doublé le rend maître,
Cris et bravos précèdent son départ;
J'ai vu l'instant où, pour le voir paraître,
On le faisait monter sur le billard.

Mais ce n'est rien... ô nouvelle surprise !
Un spectateur par ton oncle est heurté
Cinq à six fois : c'est ce que n'autorise
Ni le billard ni la civilité.
Je vois bientôt s'échauffer la querelle,
J'essaie en vain de calmer les esprits,
De mots en mots l'affaire devient telle,
Qu'il faut se battre... et les voilà partis.

Vit-on jamais pareille extravagance !
Par ma présence il n'est pas retenu;
Temps orageux de son adolescence,
Ah ! pour le coup vous voilà revenu !

VICTOR

J'y cours.

* Fameux joueur de billard.

MARGUERITE.

Nous y courons tous... C'est lui, le voici.

(Au moment où ils vont pour sortir, on aperçoit Philibert donnant la main à sa femme et à sa fille. Victor, Chopard et Marguerite restent stupéfaits.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES ; PHILIBERT, Mme PHILIBERT, AMÉLIE.

PHILIBERT.

Oui, ma femme, oui, ma chère Amélie, malgré l'ordonnance du médecin, je viens de faire une promenade qui m'a fait du bien.

VICTOR, courant à lui.

Ah ! mon oncle !

MARGUERITE.

Ah ! mon bon maître !

PHILIBERT.

Eh bien ! qu'y a-t-il donc? (Les regardant.) Pour une promenade que j'ai faite, n'y a-t-il pas de quoi s'effrayer ?

Mme PHILIBERT.

Pourquoi ne pas nous prévenir ?

AMÉLIE.

Oui, mon père, je vous aurais donné le bras.

MARGUERITE.

Et dans cette promenade, il n'y a eu rien de...

PHILIBERT.

Un peu de fatigue, et voilà tout.

MARGUERITE et AMÉLIE, approchant un siége.

Mais asseyez-vous donc.

(Philibert s'assied. A côté de lui, à gauche, Victor se tient debout, les

yeux baissés; à droite, madame Philibert, Amélie, et les autres personnages.)

PHILIBERT.

Comme je vous le disais, cette sortie-là m'a été très-utile, et en même temps très-agréable, car j'ai rencontré près du Jardin-Turc, où j'étais assis, un de nos voisins qui m'a raconté une histoire fort extraordinaire, arrivée dans le quartier.

Mme PHILIBERT.

Une histoire! Racontez-nous cela, mon ami.

PHILIBERT.

Volontiers. Un jeune étourdi, ne comptant pas assez sur la tendresse de son père... (Bas et serrant la main de Victor.) oui, de son père... (Haut.) avait eu l'imprudence de se risquer au jeu.

AMÉLIE.

Au jeu!

PHILIBERT, vivement.

Un moment d'erreur, d'entraînement... ce n'était pas encore une habitude, mais cela pouvait le devenir. Entouré de fripons, d'intrigants, de femmes trop aimables, il y avait tout à craindre de sa jeunesse, de son inexpérience. Que fait le père pour l'arracher à des dangers qu'il connaissait mieux que personne? il va trouver ces gens-là, ne craint pas de se commettre avec eux...

Mme PHILIBERT.

Cela a bien dû lui coûter!

PHILIBERT.

Pas tant que vous le croyez, (Se reprenant.) parce qu'il aimait son fils, (Tenant la main de Victor.) et surtout parce que celui-ci l'aimait trop pour ne pas rougir de la position où il avait mis son père. (A Victor, qui fait un geste.) Oh! ce n'est rien encore, voici le plus intéressant; le jeune homme avait un duel...

AMÉLIE et Mme PHILIBERT, avec effroi.

Il serait possible !

PHILIBERT.

Pour un rien, une niaiserie ; mais il avait affaire à un de ces spadassins qui font métier de chercher querelle à tout le monde, et qui ont la lâcheté de se croire braves parce qu'ils sont adroits.

MARGUERITE, joignant les mains.

Voyez-vous ça !

PHILIBERT.

Impossible d'arranger une pareille affaire ; c'eût été faire du tort au fils, peut-être même lui en susciter vingt autres pareilles ; et c'était ce jour même à trois heures qu'on devait se battre.

Mme PHILIBERT et AMÉLIE, avec effroi.

Se battre !

PHILIBERT.

Que fait le père ?

VICTOR, à part.

Grand Dieu !

PHILIBERT.

Il va avant l'heure du rendez-vous trouver son homme, dans un lieu public, où il était certain de le rencontrer. Sur le plus léger prétexte, il lui cherche querelle, et prend la place de son fils.

Mme PHILIBERT, AMÉLIE et MARGUERITE.

O ciel !

PHILIBERT.

Rassurez-vous, il est un Dieu pour les pères, comme pour les oncles ; celui-ci a le bonheur de blesser son adversaire au bras droit, et de manière à ce que de sa vie il ne pourra se servir de son épée.

AMÉLIE.

Et ce bon père, que lui est-il arrivé ?

PHILIBERT, relevant le parement de sa manche qui est du côté de Victor.

Rien... une simple égratignure.

(Victor se précipite sur la main de son oncle, et la baise.)

PHILIBERT faisant signe à Victor de se contenir, et se tournant vers sa femme pour lui cacher son neveu.

Un instant, ce n'est pas fini.

AIR du vaudeville de *Vadé à la Grenouillère.*

L'esprit joyeux, le cœur content,
Il retourne dans son ménage;
Il revoit son fils repentant
Qui lui promet d'être plus sage.
Jugez quel bonheur est le sien.
Mais le plus difficile à croire,
Sa fille, son épouse...

Mme PHILIBERT et AMÉLIE.

Eh bien?

PHILIBERT.

Ne se doutent vraiment de rien...
Et voilà toute mon histoire.

UN DOMESTIQUE.

Monsieur, le dîner est servi, et les huîtres sont sur la table.

PHILIBERT, à Amélie et à madame Philibert.

Excellente nouvelle ; vous savez, madame Philibert, que c'est pour vous ; en récompense, vous nous permettrez à table de nous occuper de nos projets de mariage ; bientôt vous n'aurez plus, je l'espère, de prévention contre Victor, qui, de son côté, j'en suis sûr, se soumettra à toutes les épreuves que nous voudrons exiger.

VICTOR.

Oui, je ferai tout au monde pour me rendre digne de ma cousine (Donnant la main à Philibert.) et de mon père.

PHILIBERT.

De ton père, tu as raison ; allons, allons, à table !

(Madame Philibert et Amélie remontent le théâtre pour sortir ; pendant ce temps, Chopard, Victor et Marguerite redescendent et entourent Philibert.)

VICTOR.

Ah ! mon oncle !

MARGUERITE.

Mon bon maître !

CHOPARD.

Mon élève !

Mme PHILIBERT, dans le fond.

Eh bien, qu'avez-vous donc, et pourquoi ne venez-vous pas ?

PHILIBERT.

Rien, c'est qu'ils sont enchantés du petit dîner de famille que nous allons faire, et surtout de ce que personne (Serrant la main de Victor.) ne manque au rendez-vous.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de *L'Intérieur de l'Étude.*

PHILIBERT.

Si nous voulons de la jeunesse
Former l'esprit, gagner le cœur,
Ne donnons point à la sagesse
L'air farouche, le ton grondeur.
Loin de s'armer d'un front sévère,
Moi je pense qu'il faut souvent,
Lorsque l'on veut être bon père
Se rappeler qu'on fut enfant.

VICTOR.

Regardant toujours en arrière,

Maints barbons de mauvaise humeur
Voudraient nous fermer la carrière
Et de la gloire et de l'honneur.
Sous des lauriers héréditaires
Nous marcherons dans tous les temps ;
Si la gloire élevait nos pères,
Elle berce encor leurs enfants.

MARGUERITE.

Que j'aime cette noble dame
Qui, toujours la plume à la main,
Ou dans un conte ou dans un drame,
Nous rappelle monsieur Berquin !
Ses œuvres ne sont pas légères ;
Par ses pièces et ses romans
Elle avait amusé les pères,
Elle amuse encor les enfants.

CHOPARD.

Tous les hommes ont leurs manies :
Dans tous les temps, nous le savons,
La jeunesse fit des folies,
Et la vieillesse des sermons ;
Entre ces deux partis contraires
J'en prends un plus sage à mon sens :
Moi, je laisse dire les pères,
Et je laisse agir les enfants.

PHILIBERT, au public.

De vos bontés dont on s'honore
Le souvenir est toujours cher,
Et je crois vous entendre encore
Applaudir les *Deux Philibert* *.

* Charmante pièce de M. Picard, donnée, avec un très-grand succès, au théâtre de l'Odéon. Le rôle de Philibert le mauvais sujet était joué avec un talent très-remarquable par M. Clozel. Cet acteur s'étant engagé depuis au théâtre du Gymnase, l'ouvrage qu'on vient de lire fut composé pour ses débuts, et dut sa réussite à la continuation assez exacte du caractère principal, qui appartient tout entier à M. Picard.

VICTOR et AMÉLIE.

Nous ne sommes pas légataires
De leur esprit, de leurs talents;
Mais, messieurs, en faveur des pères,
Ne maltraitez pas les enfants.



TABLE

—



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques Rousseau


INDE · FORTUNA · ET · LIBERTAS ·



E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PARIS, PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION

DIVISÉE EN SIX SÉRIES

Formant environ cinquante volumes grand in-18 jésus.
Ces volumes paraissent successivement de mois en mois
Chaque volume est vendu séparément.

Broché, 2 francs.

Relié, avec fers spéciaux, 2fr 75c, 3fr », 3fr 25c ou 3fr 50c.

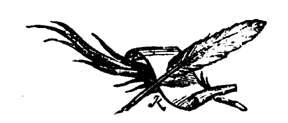
PROSPECTUS

*Cette nouvelle édition des Œuvres d'*Eugène Scribe*, édition définitive et seule complète, la première publiée depuis la mort de l'auteur, comprend, de plus que les éditions antérieures, tous les ouvrages qui n'ont jamais figuré dans aucune de ces précédentes éditions, ainsi que des œuvres diverses et inédites.*

Elle est divisée en six séries, ornée d'un portrait de l'auteur *et d'un* fac-simile de son écriture, *et elle sera complétée par différentes tables générales, présentant le classement de tous les ouvrages qui composent l'œuvre entière d'Eugène Scribe, soit par ordre chronologique ou alphabétique, soit par genre ou par théâtre, avec l'indication de tous les collaborateurs et compositeurs dont les noms sont associés à l'œuvre de l'auteur.*

Les éditeurs ont pensé que des vignettes spéciales, accompagnant chacune des œuvres, donneraient à cette édition un caractère plus élégant. Ils ont été heureusement secondés par le talent de dessinateur de M. E. Reybert, *architecte, qui a composé, à cet effet, pour chaque série, une suite de motifs gracieux d'ornements et d'attributs, formant tête de pages et culs-de-lampe, et rappelant ingénieusement les différents genres traités par Eugène Scribe.*

L'avertissement *que les éditeurs ont placé en tête de cette nouvelle édition indiquant suffisamment le but de l'importante publication qu'ils ont entreprise, nous nous bornerons à le reproduire ici, en le faisant suivre d'un* catalogue *détaillé indiquant, par série, les ouvrages qui sont compris dans chaque volume.*





AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS

Eugène Scribe, né à Paris le 24 décembre 1791 et mort le 20 février 1861, a composé, seul ou en société, et fait représenter sur les divers théâtres de Paris, pendant une période de cinquante ans (de 1811 à 1861), plus de *quatre cents pièces*, dont trois cent cinquante au moins ont été imprimées isolément et dans différents recueils. Il a, en outre, publié, dans plusieurs journaux ou revues périodiques, des *Proverbes*, des *Nouvelles*, des *Romans*, etc.

Les principales éditions de ses Œuvres parues jusqu'en 1859 (il n'en a pas été publié depuis cette époque), bien que portant quelquefois le titre d'*Œuvres complètes*, n'étaient, en réalité, que des recueils d'*Œuvres choisies;* elles ne comprenaient d'ailleurs ni les proverbes, nouvelles et romans pu-

bliés depuis 1846, ni les pièces de théâtre représentées depuis 1852*.

Toutes ces éditions sont actuellement épuisées.

Au moment d'entreprendre une nouvelle publication des œuvres d'Eugène Scribe, ses éditeurs ont hésité sur le parti qu'il convenait de prendre pour mieux honorer sa mémoire.

Devaient-ils se contenter de publier des *Œuvres choisies*, composées seulement de ses ouvrages dramatiques ou autres, particulièrement consacrés par un long succès? Devaient-ils au contraire offrir au public des *Œuvres complètes*, c'est-à-dire la collection de toutes les productions de sa plume féconde?

C'est à ce dernier parti qu'ils ont cru devoir s'arrêter; car, ce qu'ils voulaient, c'était non-seulement remettre en lumière des ouvrages si longtemps

* Voici la liste de ces diverses éditions:

1° 1827-1842. — Aimé André. — *Théâtre complet.* — 24 vol. in-8°; 168 pièces, de 1812 à 1840.

2° 1840-1842. — Furne et Aimé André. — *Œuvres complètes.* — 5 vol. gr. in-8°, en 10 tomes, à 2 colonnes: 171 pièces, de 1812 à 1840.

3° 1845. — Firmin Didot. — *Œuvres choisies.* — 5 vol. in-12 : 54 pièces, de 1815 à 1840.

4° 1852-1854. — Lebigre-Duquesne. — *Œuvres complètes.* — 17 vol. gr. in-8°, à 2 colonnes: 209 pièces, de 1812 à 1852; et Proverbes, Nouvelles et Romans, de 1829 à 1846.

5° 1854-1859. — Vialat et Marescq. — *Œuvres illustrées.* — 12 vol. gr. in-8°, à 2 colonnes: 208 pièces, de 1812 à 1852; et Proverbes, Nouvelles et Romans, de 1829 à 1846.

6° 1855-1859. — Michel Lévy. — *Théâtre, Historiettes* et *Proverbes, Nouvelles* et *Romans.* — 25 vol. in-18: 123 pièces, de 1817 à 1852; et Proverbes, Nouvelles et Romans, de 1829 à 1846.

et si justement applaudis ; c'était aussi, en réunissant l'œuvre entière de cet auteur, qui fut l'une des plus brillantes personnifications du théâtre contemporain, le montrer dans toute la puissance de son travail et sous tous les aspects de son talent ; c'était enfin faire connaître les véritables causes de tant de succès, causes si bien expliquées du reste dans les discours qui ont été prononcés à l'Académie française, lors de la réception de son successeur :

« Il y avait chez Scribe, — a dit M. Vitet*, —
« une faculté puissante et vraiment supérieure qui
« lui assurait et qui m'explique cette suprématie
« sur le théâtre de son temps. C'était un don d'in-
« vention dramatique que personne avant lui peut-
« être n'avait ainsi possédé : le don de découvrir
« à chaque pas, presque à propos de rien, des com-
« binaisons théâtrales d'un effet neuf et saisissant ;
« et de les découvrir, non pas en germe seulement
« ou à peine ébauchées, mais en relief, en action,
« et déjà sur la scène. Pendant le temps qu'il faut
« à ses confrères pour préparer un plan, il en achève
« plus de quatre ; et jamais il n'achète aux dépens de
« l'originalité cette fécondité prodigieuse. Ce n'est
« pas dans un moule banal que ses fictions sont
« jetées. S'il a ses secrets, ses méthodes, jamais il ne
« s'en sert de la même façon. Pas un de ses ouvrages
« qui n'ait au moins son grain de nouveauté...

Réponse de M. Vitet au discours prononcé par M. Octave Feuillet dans la séance du 26 mars 1863.

« Scribe avait le génie de l'invention dramatique. »

« ..... Un des arts les plus difficiles dans le do-
« maine de l'invention littéraire, — disait au-
« paravant M. Octave Feuillet*, — c'est celui de
« charmer l'imagination sans l'ébranler, de toucher
« le cœur sans le troubler, d'amuser les hommes
« sans les corrompre : ce fut l'art suprême de
« Scribe. »

Les éditeurs n'ont donc pas craint de publier les œuvres réellement complètes d'Eugène Scribe. En agissant ainsi, ils ont songé à procurer au lecteur des éléments plus nombreux d'observation et d'étude ; ils ont voulu aussi répondre à cette curiosité qui s'attache volontiers aux plus fugitives productions d'un auteur célèbre. Et, quelque jugement que l'on porte sur certaines de ces œuvres dépouillées du prestige de la représentation ou de l'attrait de l'actualité, ils pensent qu'elles intéresseront encore les amateurs de l'art dramatique.

Tous les ouvrages compris dans la présente édition ont été revus et collationnés avec soin sur les manuscrits originaux ou sur les éditions primitives, dans le but de rectifier quelques erreurs et de réparer certaines omissions qui s'étaient successivement glissées dans les éditions postérieures.

Cette publication sera divisée en six séries distinctes, comprenant chacune, par ordre chronolo-

* Discours de réception de M. Octave Feuillet.

gique, les divers ouvrages classés d'après leur genre, savoir : — *Comédies* et *Drames.* — *Comédies-Vaudevilles.* — *Opéras* et *Ballets.* — *Opéras-comiques.* — *Proverbes, Nouvelles,* et *Romans.* — *Œuvres diverses* et *inédites.* — Cette dernière série se composera notamment de pièces de théâtre inédites, représentées ou non, de lettres, de discours, de chansons et d'autres opuscules en prose ou en vers.

Eugène Scribe aimait à associer au souvenir des principaux rôles de ses pièces les artistes qui s'étaient distingués dans leur interprétation, et qu'il considérait comme lui ayant apporté une part essentielle de collaboration. C'est pour se conformer à ce sentiment que les éditeurs ont rappelé, dans cette nouvelle édition, en regard du nom des personnages, celui des acteurs qui avaient créé les rôles.

La première édition des Œuvres d'Eugène Scribe portait, en tête, une *Dédicace à ses collaborateurs.* C'est également par cette dédicace que commence la présente édition. Elle exprime à la fois des sentiments si modestes de la part de son auteur et si flatteurs pour ceux qui les ont inspirés, que ce serait faire tort à l'un et aux autres que de ne pas la reproduire.

Enfin, on a fait suivre cette dédicace du *Discours de réception à l'Académie française,* prononcé par Eugène Scribe dans la séance du 28 janvier 1836, seule préface qu'il ait voulu mettre en tête des précédentes éditions de ses œuvres.

— C ... publication de cette
... mieux apprécier

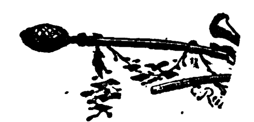
« Scribe avait le génie ... mme de bien, qui
« ..... Un des arts ... l'honorant*, »
« maine de l'inver ... qu'il a di
« paravant M. Oc ... -F. P
« charmer l'ima ... ui
« le cœur san ... jama.
« sans les ...
« Scribe. » ... artis, il n'a spe

Les éd ... n'a flatté aucuns pou-
œuvres ... qu'il aimait ! Il n'a sollicité ni
agiss ... aces, ni pensions ! il n'a rien de-
des ... lui-même ! Il a dû à son talent et à son
t ... , son bonheur et son indépendance. — Il en
... de même, en effet, d'Eugène Scribe, qui dut aussi
à son *travail*, son *bonheur* et son *indépendance*, ce
que traduisait fidèlement sa devise : *Indè fortuna et libertas*, — *Indè liber et felix.*

* Discours de réception de M. Octave Feuillet.



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau.



VII.

...UR, Comédie en trois actes, en société
7 mars 1851.

...-Français, 6 février 1854.

...ançais, 15 janvier 1855.

...ois actes, en société avec

... avec M. E. Legouvé.

...die en cinq actes, en
...bre 1858.

...JVF

...JGÈNE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

de Biéville.

M. E. de

... 1861.

PREMIÈRE SÉRIE

COMÉDIES. — DRAMES.

TOME I.

Portrait de l'Auteur. — Fac-simile de son écriture. — Avertissement des Éditeurs.
Dédicace aux Collaborateurs.
Discours de réception à l'Académie française.

LE VALET DE SON RIVAL, Comédie en un acte, en société avec M. Germain Delavigne. Théâtre de l'Odéon, 19 mars 1816.

LES FRÈRES INVISIBLES, Mélodrame en trois actes, en société avec MM. Mélesville et Delestre-Poirson. Théâtre de la Porte Saint-Martin, 10 juin 1819.

LE PARRAIN, Comédie en un acte, en société avec MM. Delestre-Poirson et Mélesville. Théâtre du Gymnase, 23 avril 1821.

VALÉRIE, Comédie en trois actes, en société avec M. Mélesville. Théâtre-Français, 21 décembre 1822.

RODOLPHE, *ou* FRÈRE ET SŒUR, Drame en un acte, en société avec M. Mélesville. Théâtre du Gymnase, 20 novembre 1823.

LE MAUVAIS SUJET, Drame en un acte, en société avec M. Camille. Théâtre du Gymnase, 16 juillet 1825.

LE MARIAGE D'ARGENT, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 3 décembre 1827.

Tome II.

La Bohémienne, *ou* l'Amérique en 1775, Drame en cinq actes, en société avec M. Mélesville. Théâtre du Gymnase, 1er juin 1829.

Les Inconsolables, Comédie en un acte. Théâtre-Français, 8 décembre 1829.

Dix Ans de la vie d'une Femme, *ou* les mauvais Conseils, Drame en cinq actes et neuf tableaux, en société avec M. Terrier. Théâtre de la Porte Saint-Martin, 17 mars 1832.

Bertrand et Raton, *ou* L'Art de conspirer, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 14 novembre 1833.

Tome III.

La Passion secrète, Comédie en trois actes. Théâtre-Français, 13 mars 1834.

L'Ambitieux, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 27 novembre 1834.

La Camaraderie, *ou* la Courte Échelle, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 19 janvier 1837.

Les Indépendants, Comédie en trois actes. Théâtre-Français, 20 novembre 1837.

Tome IV.

La Calomnie, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 20 février 1840.

La Grand'Mère, *ou* les trois Amours, Comédie en trois actes. Théâtre du Gymnase, 14 mars 1840.

Japhet, *ou* la Recherche d'un Père, Comédie en deux actes, en société avec E. Vanderbruch. Théâtre-Français, 20 juillet 1840.

Le Verre d'eau, *ou* les Effets et les Causes, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 17 novembre 1840.

Tome V.

Une Chaine, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 29 novembre 1841.

Oscar, *ou* le Mari qui trompe sa Femme, Comédie en trois actes, en société avec M. Ch. Duveyrier. Théâtre-Français, 21 avril 1842.

Le Fils de Cromwell, *ou* Une Restauration, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 29 novembre 1842.

La Tutrice, *ou* l'Emploi des Richesses, Comédie en trois actes, en société avec M. Duport. Théâtre-Français, 29 novembre 1843.

Tome VI.

Le Puff, *ou* Mensonge et Vérité, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 22 janvier 1848.

Adrienne Lecouvreur, Comédie-Drame en cinq actes, en société avec M. E. Legouvé. Théâtre-Français, 14 avril 1849.

Les Contes de la reine de Navarre, *ou* la Revanche de Pavie, Comédie en cinq actes, en société avec M. E. Legouvé. Théâtre-Français, 15 octobre 1850.

Tome VII.

Bataille de Dames, ou Un Duel en Amour, Comédie en trois actes, en société avec M. E. Legouvé. Théâtre-Français, 17 mars 1851.

Mon Étoile, Comédie en un acte. Théâtre-Français, 6 février 1854.

La Czarine, Drame en cinq actes. Théâtre-Français, 15 janvier 1855.

Tome VIII.

Feu Lionel, ou Qui vivra verra, Comédie en trois actes, en société avec M. Ch. Potron. Théâtre-Français, 23 janvier 1858.

Les Doigts de fée, Comédie en cinq actes, en société avec M. E. Legouvé. Théâtre-Français, 29 mars 1858.

Les trois Maupin, ou La Veille de la régence, Comédie en cinq actes, en société avec M. H. Boisseaux. Théâtre du Gymnase, 23 octobre 1858.

Tome IX.

Rêves d'amour, Comédie en trois actes, en société avec M. de Biéville. Théâtre-Français, 1er mars 1859.

La Fille de trente ans, Comédie en quatre actes, en société avec M. E. de Najac. Théâtre du Vaudeville, 15 décembre 1859.

La Frileuse, Comédie en trois actes. Théâtre du Vaudeville, 6 septembre 1861.



DEUXIÈME SÉRIE.

COMÉDIES-VAUDEVILLES.





TROISIÈME SÉRIE.

OPÉRAS. — BALLETS.

Tome I.

La Somnambule, *ou* l'Arrivée d'un nouveau Seigneur, Ballet-Pantomime en trois actes, en société avec M. Aumer, musique de L.-J.-F. Hérold. Théâtre de l'Opéra, 19 septembre 1827.

La Muette de Portici, Opéra en cinq actes, en société avec M. Germain Delavigne, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 29 février 1828.

Le Comte Ory, Opéra en deux actes, en société avec M. Delestre-Poirson, musique de G. Rossini. Théâtre de l'Opéra, 20 août 1828.

La Belle au bois dormant, Ballet-Pantomime-Féerie en trois actes, en société avec M. Aumer, musique de L.-J.-F. Hérold. Théâtre de l'Opéra, 27 avril 1829.

Alcibiade, Opéra en deux actes, musique de C.-L.-J. Hanssens. Bruxelles, Grand-Théâtre, 30 octobre 1829.

Manon Lescaut, Ballet-Pantomime en trois actes, en société avec M. Aumer, musique de F. Halévy. Théâtre de l'Opéra, 3 mai 1830.

Le Dieu et la Bayadère, *ou* la courtisane amoureuse, Opéra-Ballet en deux actes, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 13 octobre 1830.

Le Philtre, Opéra en deux actes, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 20 juin 1831.

L'Orgie, Ballet-Pantomime en trois actes, en société avec M. Coralli, musique de M. Carafa. Théâtre de l'Opéra, 18 juillet 1831.

Tome II.

Robert le Diable, Opéra en cinq actes, en société avec M. Germain Delavigne, musique de G. Meyerbeer. Théâtre de l'Opéra, 21 novembre 1831.

Le Serment, *ou* les Faux-Monnayeurs, Opéra en trois actes, en société avec M. Mazères, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 1er octobre 1832.

Gustave III, *ou* le Bal masqué, Opéra en cinq actes, musique de D.-F.-E Auber. Théâtre de l'Opéra, 27 février 1833.

Ali-Baba, *ou* les Quarante voleurs, Opéra en quatre actes, en société avec M. Mélesville, musique de S. Chérubini. Théâtre de l'Opéra, 22 juillet 1833.

Tome III.

La Juive, Opéra en cinq actes, musique de F. Halévy. Théâtre de l'Opéra, 23 février 1835.

Les Huguenots, Opéra en cinq actes, musique de G. Meyerbeer. Théâtre de l'Opéra, 29 février 1836.

Guido et Ginevra, ou la Peste de Florence, Opéra en cinq actes, musique de F. Halévy. Théâtre de l'Opéra, 5 mars 1838.

La Volière, ou les Oiseaux de Boccace, Ballet-Pantomime en un acte, en société avec Mademoiselle Thérèse Elssler, musique de C. Gide. Théâtre de l'Opéra, 5 mai 1838.

Le Lac des Fées, Opéra en cinq actes, en société avec M. Mélesville, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 1er avril 1839.

La Tarentule, Ballet-Pantomime en deux actes, en société avec M. Coralli, musique de C. Gide. Théâtre de l'Opéra, 24 juin 1839.

Tome IV.

La Xacarilla, Opéra en un acte, musique de M.-A. Marliani. Théâtre de l'Opéra, 28 octobre 1839.

Le Drapier, Opéra en trois actes, musique de F. Halévy. Théâtre de l'Opéra, 6 janvier 1840.

Les Martyrs, Opéra en quatre actes, musique de G. Donizetti. Théâtre de l'Opéra, 10 avril 1840.

La Favorite, Opéra en quatre actes, en société avec MM. A. Royer et G. Vaëz, musique de G. Donizetti. Théâtre de l'Opéra, 2 décembre 1840.

Carmagnola, Opéra en deux actes, musique de C.-L. Ambroise Thomas. Théâtre de l'Opéra, 19 avril 1841.

Dom Sébastien, roi de Portugal, Opéra en cinq actes, musique de G. Donizetti. Théâtre de l'Opéra, 13 novembre 1843.

Jeanne la Folle, Opéra en cinq actes, musique de A.-L. Clapisson. Théâtre de l'Opéra, 6 novembre 1848.

Tome V.

Le Prophète, Opéra en cinq actes, musique de G. Meyerbeer. Théâtre de l'Opéra, 16 avril 1849.

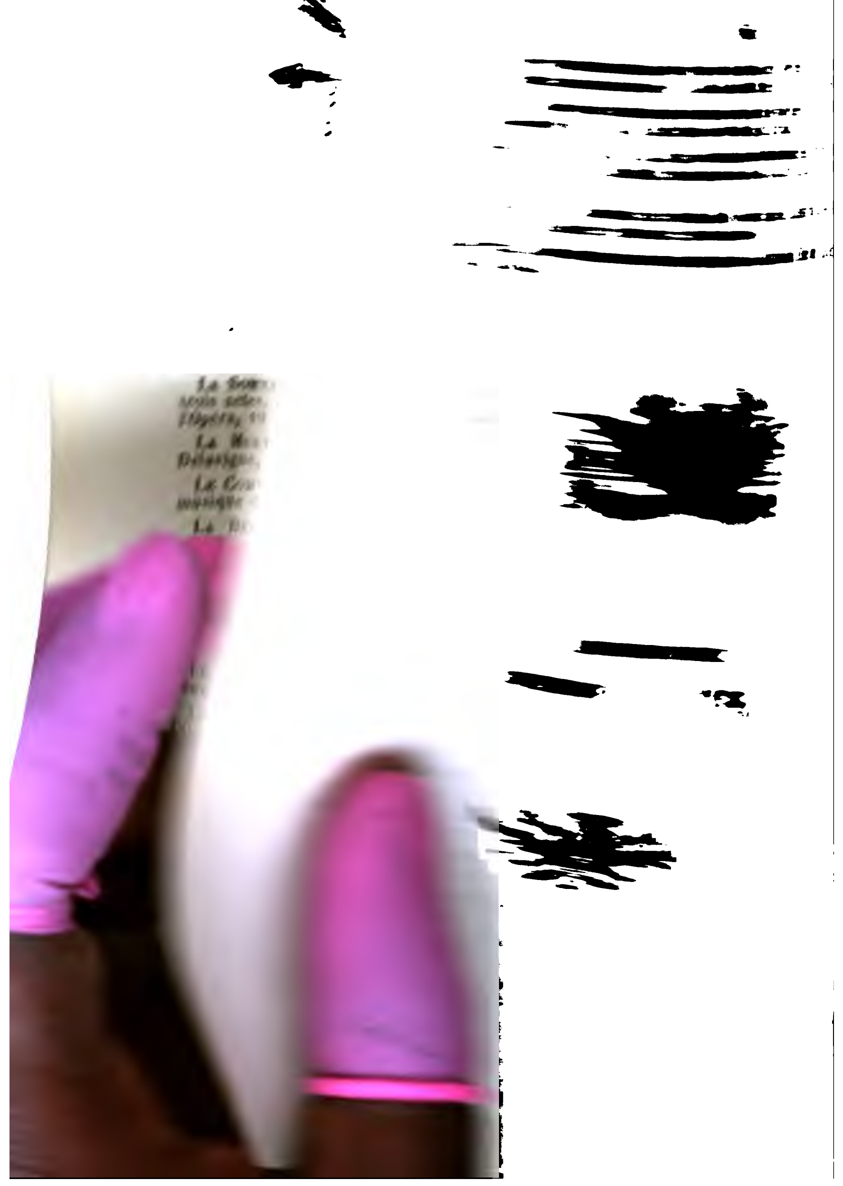
La Tempête, Opéra en trois actes, musique de F. Halévy. Londres, Théâtre de la Reine, 8 juin 1850. Paris, Théâtre-Italien, 25 février 1851.

L'Enfant prodigue, Opéra en 5 actes, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 6 décembre 1850.

Zerline, ou la Corbeille d'oranges, Opéra en trois actes, musique de D.-F. E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 16 mai 1851.

Florinde, ou les Maures en Espagne, Opéra en quatre actes, musique de S. Thalberg. Londres, Théâtre de la Reine, 3 juillet 1851.

Le Juif errant, Opéra en cinq actes, en société avec M. de Saint-Georges, musique de F. Halévy. Théâtre de l'Opéra, 23 avril 1852.





CINQUI

ERBES. — NOUVE

Tome I.

...TRE SOUS LOUIS XV, *ou* LE SECR...
...on. *Revue de Paris*, Avril 1829.

...E DOCTEUR, *ou* LE MOYEN DE PARV...
..., Mai 1829.

...-A-TÊTE, *ou* TRENTE LIEUES EN POSTE, Prov...

...VERSION, *ou* A L'IMPOSSIBLE NUL N'EST TEN...
...bre 1830.

...KIN, *ou* UN CAPRICE IMPÉRIAL, Anecdote de la co...
...*is*, Avril 1831.

...RIX DE LA VIE, Historiette tirée des Mémoires d'un...
...gne. *Europe littéraire*, Mars 1833.

...TH, *ou* LA LOGE D'OPÉRA, Historiette contemp...
...ars 1837.

... ROI DE CARREAU, Nouvelle. *Revue de Paris*, Juillet...

...ES MALHEURS HEUREUX, Proverbe en trois parties. *Constit*...

Tome II.

LA MAITRESSE ANONYME, Nouvelle. *Constitutionnel*, Juin-Juillet...

CARLO BROSCHI, Nouvelle historique. *Journal des Débats*, Août-...

MAURICE, Historiette contemporaine. *Siècle*, Décembre 1844-Janvier...

Tomes III, IV, V.

...UILLO ALLIAGA, *ou* LES MAURES SOUS PHILIPPE III, Roman. *Siècl*...
...ptembre 1846.

Tome VI.

Le Filleul d'Amadis, *ou* les Amours d'une fée, Roman de chevalerie. *Constitutionnel*, Novembre-Décembre 1855.

Noélie, Nouvelle. *Constitutionnel*, Mars-Avril 1859.

Tome VII.

La jeune Allemagne, *ou* les Yeux de ma tante, Roman. *Constitutionnel*, Janvier-Mars 1857.

Tome VIII.

Fleurette (Histoire d'une bouquetière), Roman. *Constitutionnel*, Octobre-Décembre 1860.



SIXIÈME SÉRIE.

ŒUVRES DIVERSES ET INÉDITES.



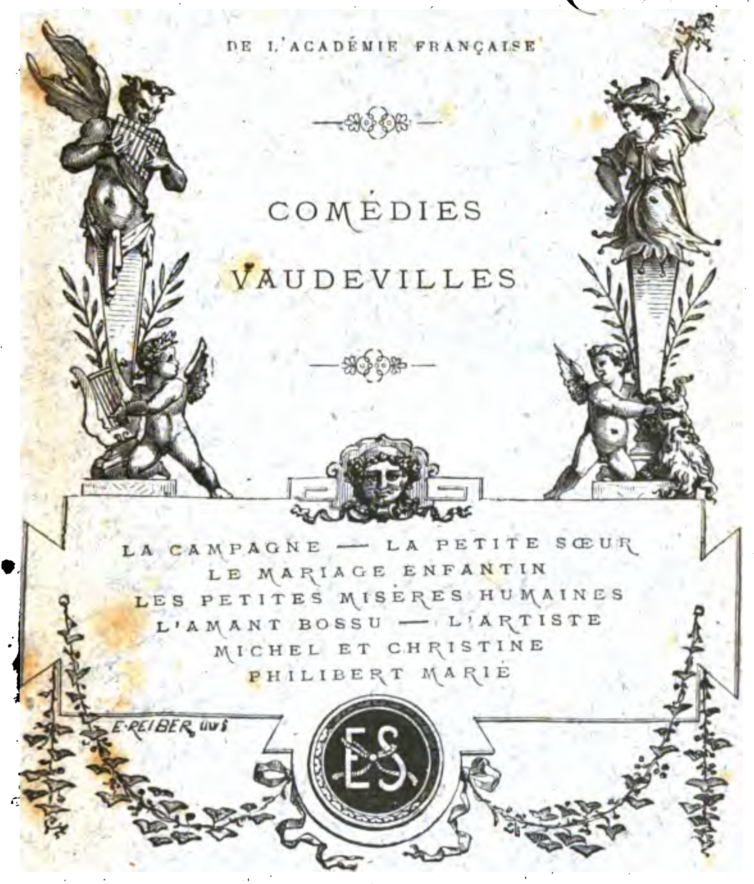
Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau.

574

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

II.—8. 1876 17.





Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau

